Mosaïque
ISSN : 2105-1100
Éditeur : Université de Lille

16 | 2021
Héritages Transferts, Circulations

Ivan Burel, Aurore Di Liberto et Juliette Le Marquer

https://www.peren-revues.fr/mosaique/197

Référence électronique
« Héritages Transferts, Circulations », *Mosaïque* [En ligne], mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 19 novembre 2025. URL : https://www.peren-revues.fr/mosaique/197

Droits d'auteur
CC-BY

Actes
Journée des doctorants de l'ED SHS du 4 décembre 2020.

Ivan Burel, Aurore Di Liberto et Juliette Le Marquer
Introduction

Giulio Sanseverino
La tendance à la normalisation dans les traductions italiennes de l'incipit de *L'Étranger*

Chunnan Liu
L'héritage culturel de Plotin et de saint Augustin dans l'œuvre d'Albert Camus

Vincent Merkenbreack
Cum Tervannae Foditur – Ou quand on fouille à Therouanne, capitale des Morins

Leïla Houadfi
Transmission orale et héritage culturel : la part des contes dans la survivance du *tamazight*

Camille Cornut, Gwendoline Mahe et Séverine Casalis
Reconnaissance de mots en L2 chez les bilingues tardifs français-anglais : transfert d'une modalité sur l'autre

Michel Belliart
Saints et païens : Anglo-Saxons et vikings à travers quelques sources hagiographiques (X^{e}-XIIe siècle)

Douniazed Chibane et Hafida Boulekbache
La cartographie interactive au service de la valorisation de l'identité du territoire

Clémence Canet
Déplacements du corps et circulation des savoirs dans une visite-performance urbaine

Introduction

« Héritages Transferts, Circulations »

Ivan Burel, Aurore Di Liberto et Juliette Le Marquer

TEXTE

1 « *Verba volant*, *Scripta manent* », comme l'entend ce proverbe latin provenant d'un discours prononcé par Caius Titus sous l'Empereur Domitien : « Les paroles s'envolent, les écrits restent ». Cette citation trouve sa place ici, à l'heure d'une journée d'étude qui fut animée par des communications diverses et variées.

2 Cette publication entend mettre à l'honneur le laborieux travail de recherche qu'est l'écriture d'une thèse de doctorat. Il est vrai que ce parcours est vaste et passionnant, mais il mérite surtout d'être partagé largement à travers différentes présentations orales, représentant les nombreux laboratoires qui constituent l'Ecole Doctorale de Sciences Humaines et Sociales de Lille. Le 4 décembre 2020, la Journée de Rentrée des Doctorants était une invitation aux doctorantes et doctorants de tous les laboratoires de cette Ecole, désireux de partager leurs recherches avec leurs pairs.

3 Du travail de terrain à la constitution d'un corpus, en passant par les questionnements méthodologiques, cette journée fut l'occasion, pour chaque intervenant, de présenter un travail de recherche en cours, et d'en discuter dans un moment de bienveillance et de partage. La journée s'adressait notamment aux doctorants primo-arrivants, afin d'accompagner leur entrée dans le monde de la recherche. Interdisciplinaire, cette journée était l'occasion de contribuer au dialogue entre les jeunes chercheurs en sciences humaines, et de montrer les synergies scientifiques au sein d'une même Ecole Doctorale.

4 Intitulée « *Héritages*, *Transferts et Circulations* », cette journée fut l'occasion pour les doctorants d'échanger sur leurs différentes thématiques de recherches, de découvrir la diversité des disciplines de l'Ecole Doctorale, de défendre leur positionnement méthodologique et, bien sûr, d'émettre des questionnements sur les travaux de leurs pairs. Le déroulement de la journée s'est nourri de la richesse

des interactions entre le public et ses participants, que ce soient parmi les doctorants ou les enseignants-chercheurs y ayant assisté.

5 Dès lors, la volonté de continuer cette aide aux jeunes chercheurs, en diffusant leurs travaux de recherche, a donné naissance à ce numéro, coordonné par les organisateurs de la journée d'études, Ivan Burel, Aurore Di Liberto et Juliette Le Marquer.

6 Nous tenons à remercier l'Ecole Doctorale SHS de Lille pour avoir soutenu l'organisation de cette journée. Les articles de ce numéro sont issus des communications présentées à l'occasion de cette manifestation, après une première sélection des intervenants, et une double évaluation par le comité scientifique de la revue *Mosaïque*. Nous tenons à remercier l'ensemble des membres du comité et les évaluateurs extérieurs ayant participé à cette relecture. Nous remercions également l'éditeur de la revue *Mosaïque*, Audran Aulanier, pour la mise en page de ce numéro.

7 La revue *Mosaïque*, relancée avec ce numéro, a été fondée en 2008 mais a connu une mise en sommeil de plusieurs années. Dans sa nouvelle forme, hébergée par l'Université de Lille, son comité de rédaction est composé de doctorants et jeunes docteurs en sciences humaines. A compter de 2022, *Mosaïque* publiera chaque année deux numéros, en respectant les attendus scientifiques d'une revue universitaire. Grâce à son comité scientifique interdisciplinaire, elle veut favoriser les travaux sur des thèmes mettant à l'honneur la collaboration entre disciplines. Pour renforcer la cohérence des numéros, trois ensembles disciplinaires animent la revue : études philosophiques, historiques et littéraires.

8 Les articles publiés, rédigés majoritairement par de jeunes chercheurs, doivent répondre aux attendus scientifiques et méthodologiques d'un travail universitaire, tout en restant compréhensibles par un public non-spécialiste. Encourager les publications de jeunes collègues, les synergies entre disciplines, ce afin d'offrir ces résultats à un large public, sont en effet les ambitions de cette revue.

9 Ce numéro 16, daté de 2021, est une étape de transition vers la nouvelle politique éditoriale de *Mosaïque*. Concernant l'année éditoriale 2022, le numéro 17, prenant pour base une journée organisée à la MESHS en juin 2021, sera édité au printemps et portera sur le thème

de « L'imitation ». Le numéro 18, pour lequel un appel à article avait été lancé en 2021, sera quant à lui consacré à la « Physique », et publié à l'automne 2022.

AUTEURS

Ivan Burel

Aurore Di Liberto

Juliette Le Marquer

La tendance à la normalisation dans les traductions italiennes de l'incipit de *L'Étranger*

Giulio Sanseverino

PLAN

Introduction
Les risques de normalisation pour un texte *étranger*
Les premières lignes de l'incipit
Analyse des traductions italiennes
Conclusion

TEXTE

Introduction

1 En 1947, année de la publication de *La Peste* chez Gallimard, l'Italie connaît sa première traduction d'un autre célèbre roman d'Albert Camus : *L'Étranger* (1942), qui prend le titre de *Lo Straniero* dans la traduction d'Alberto Zevi pour les éditions Bompiani (1947). Chez le même éditeur, une deuxième traduction, réalisée par Sergio Claudio Perroni, n'a paru qu'en 2015, soit soixante-huit ans plus tard. Sur les raisons d'un si remarquable décalage temporel entre les deux, on pourrait suivre la piste des droits d'auteur, mais c'est sur un autre

type de distance que nous souhaitons attirer l'attention dans cette étude, à l'aide notamment d'une analyse stylistique comparative des deux versions de l'incipit du roman. Il ne s'agit pas tellement d'une distance intertemporelle entre les langues, due au vieillissement de la première traduction, mais plutôt de la distance apparemment minimale qui sépare les solutions traductives respectives. Une différence perceptible donc même dans un extrait textuel très court comme l'incipit, où il est possible de relever, par ailleurs, un certain nombre des « *tendances déformantes* qui opèrent dans toute traduction » selon Antoine Berman (1985 : 47). Le choix de l'incipit dépend de son caractère représentatif tant sur le plan stylistique que thématique. En effet, comme l'affirme Anne Prouteau : « Il ancre le récit dans une actualité brûlante, il imprime sa marque à tout le texte, il entraîne l'histoire à venir dans un présent d'immédiateté, il donne une direction, il annonce une stratégie qui ne sera pas décevante, il recèle en fait une puissante valeur cataphorique » (2008 : 126).

2 À l'époque de sa parution, *L'Étranger* (1942) remettait en cause les attentes du roman traditionnel grâce à une forme narrative singulière, que Gerard Genette définira plus tard avec une expression délibérément contradictoire, comme le paradoxe d'un « récit homodiégétique à focalisation externe » (1983 : 90) : un récit entièrement à la première personne où le lecteur se laisse guider, avec méfiance, par la voix d'un narrateur, Meursault, qui rapporte d'une manière étrangement neutre les événements fragmentaires et aléatoires de sa vie à partir de la mort de sa mère. Ces moments narratifs s'enchaînent au moyen de phrases juxtaposées et atomisées, lesquelles reflètent la conscience d'un narrateur-protagoniste qui semble tout réduire aux apparences sensibles ; d'où la qualification de « focalisation externe ». Meursault est tellement éloigné de la logique des conventions sociales que son mode d'expression s'éloigne aussi de la logique traditionnelle du discours : comme il ne perçoit entre les faits que des relations externes et sans hiérarchie (Gershman, 1956 : 305), son style de narration rejette les ornements lexicaux et les arborescences syntaxiques en faveur d'une langue simple, essentielle, parataxique, dépourvue d'explications et des connexions très articulées, une langue presque a-littéraire (Barrier 1962 : 11).

3 Comment envisager la traduction d'un texte dont l'apparente simplicité pourrait donner l'impression trompeuse d'être facile à trans-

porter d'une langue à l'autre ? Tout d'abord, l'élaboration d'une stratégie adaptée au cas spécifique présuppose que les traducteurs reconnaissent ce que Jakobson (1987 : 41) appelait la dominante traductive du texte : « The dominant may be defined as the focusing component of a work of art: it rules, determines, and transforms the remaining components. » En ce qui concerne *L'Étranger*, une lecture attentive des premiers chapitres suffit à comprendre que c'est le style d'énonciation du discours narratif qui l'emporte sur tout autre aspect. Si à l'absence des repères habituels du roman correspond le sentiment d'une absence de sens dans la vie du héros et si dans l'artifice de neutralité qui caractérise l'insondable narration de Meursault on décèle l'énigme absurde de son existence, c'est que dans ce récit la forme et le fond ne font qu'un. Par conséquent, les choix formels de l'auteur, en relation avec le système expressif du narrateur-personnage, doivent être considérés comme prioritaires lors de la traduction de la voix de Meursault.

Les risques de normalisation pour un texte *étranger*

4 Cette recréation se fait pourtant à l'aide d'une matière linguistique différente et à l'intérieur d'un système de signification en transformation. Grâce à un habile travail sur les éléments stylistiques, dans l'espace du roman, Camus a su imprimer sa marque spécifique sur le code littéraire français. Au moment de traduire, il faut alors adhérer à cette voix particulière plutôt qu'à une idée générique de *belle langue*. Cela implique également la nécessité, pour les traducteurs, de résister à l'appel à la normalisation que les habitudes langagières (et parfois les attentes éditoriales) favorisent, particulièrement dans l'opération traductive qui est par sa nature même[1] portée à dévoiler activement la signification, à rendre compréhensible ce qui resterait sinon obscur dans une autre langue. À cet égard, Antoine Berman parle d'un système de « tendances déformantes » opérant de façon largement inconsciente dans tout processus traductif et « dont la fin est la destruction […] de la lettre des originaux, au seul profit du "sens" et de la "belle forme"» (1985 : 52). Parmi les treize tendances que le théoricien dégage dans sa théorie analytique de la traduction

(49-68), on en relève au moins trois à l'œuvre dans le travail des traducteurs italiens sur l'incipit de *L'Étranger* :

i. la rationalisation, qui « porte au premier chef sur les structures syntaxiques de l'original, ainsi que sur […] sa ponctuation » (1985 : 53) en arrangeant les phrases selon la logique linéaire du discours ;
ii. la clarification, un corollaire de la première concernant la sémantique du texte, sa polysémie : « Là où l'original se meut sans problème (et avec une nécessité propre) dans l'*indéfini*, la clarification tend à imposer du défini » (*ivi* : 54-55) ;
iii. la destruction des réseaux signifiants sous-jacents, à savoir l'interruption du système original des signifiants qui met en correspondance certains mots-clefs tout au long du texte (*ivi* : 61-62).

5 Pour un texte comme *L'Étranger*, ces trois forces normalisantes sont d'autant plus pernicieuses qu'elles risquent de compromettre l'opacité voulue et cherchée par l'auteur, c'est-à-dire l'un des traits les plus distinctifs du roman. Afin de comprendre à quel degré notamment la rationalisation (i) pourrait affecter la construction textuelle, nous rapportons ici un passage de l'analyse du système expressif de *L'Étranger* réalisée par André Abbou, où il expose de manière très précise certaines des techniques utilisées par Camus pour déconstruire la logique discursive dans sa narration :

> La dégradation des perspectives et des relations logiques est […] soit oblitérée, soit esquivée par la juxtaposition, soit alourdie par une coordination différée ou réitérée de façon injustifiée, soit réduite à une liaison thématique rendue approximativement par un démonstratif neutre. Rares sont les relations de cause ou de conséquence explicitement exprimées. Elles sont discrètement camouflées en relations pseudo-temporelles. Les notations d'opposition ou de concession sont réduites, quand elles sont détectables, à une simple expression de restriction. Seul s'impose et de façon redondante, l'indice de relation hypothétique *si* et les pseudo-marqueurs de progression, limités à un rôle de jonctif. Les relations d'inférence restent superficielles (2003 : 22).

Étant donné que le fameux incipit fait office de vitrine stylistique de l'œuvre, en ce sens qu'en peu de lignes on y découvre certaines des principales caractéristiques qui donnent le ton à la totalité du récit (du moins de la Première Partie), les traducteurs auraient tout intérêt à respecter ici particulièrement, autant que possible, « [l']écriture

blanche » (Barthes, 1953 : 10) par le biais de laquelle nous, les lecteurs, faisons la connaissance de Meursault. Dans ces pages initiales, cela signifie réduire au minimum les interventions non indispensables (les « optional shifts »[2] dont parle Blum-Kulka, 1986) qui portent modification à la lettre du texte-source, à son organisation phrastique, à sa ponctuation, à ses approximations, à ses non-dits, à son ambiguïté. Sachant d'ailleurs que le couple linguistique français-italien présente beaucoup de similarités typologiques, on pourrait s'attendre à moins de changements que par rapport à d'autres langues, puisque :

> shifts are more likely to occur between languages that have different stylistic and rhetorical conventions that are reflected in divergent formal carriers, i.e. semantic or syntactic realizations such as sentences, clauses, phrases, words, phonemes or syntactic-stylistic elements in the form of repetition, deletion, rhythm, word order etc. (Al-Qinai, 2009 : 24)

Or, comme nous le montrerons, ce n'est pas toujours le cas dans les deux éditions italiennes du roman.

Les premières lignes de l'incipit

(1) Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. (Camus, *L'Étranger*, 1942 : 9[3])

6 Le syntagme d'ouverture provoque comme une déchirure dans la vie du héros en nous projetant dans sa temporalité singulière, étroitement liée à un système mental dont l'énigme se révèle à partir de ce premier traumatisme. Dans les pages et les chapitres suivants, on s'apercevra bientôt que rien n'existe plus avant la mort de la mère et tout ce qui va venir – un futur déjà écoulé – n'est qu'une consécution d'événements enregistrés par une conscience apparemment vide. Il en résulte que nous sommes poussés sans arrêt en avant dans la lecture d'un enchaînement de phrases courtes, mais sans aucune possibilité d'y trouver une interprétation explicite de la part du narrateur. Non seulement ce dernier n'exprime jamais sa pensée sur ce qu'il raconte, mais il ne dit même pas s'il en pense quelque chose alors que, dès le début, il donne l'impression d'écrire son journal

intime. À défaut d'une véritable chronologie, la parole douteuse de Meursault demeure pourtant notre seul ancrage diégétique. Cela entraîne aussitôt une séparation initiale entre narrateur-personnage et lecteurs : c'est un décalage qui commence à se creuser entre nos attentes et sa fiabilité, d'autant plus que :

> le dysfonctionnement de la temporalité, allié à une référentialisation spatiale autarcique, porte témoignage d'une altération de la mémoire et de la conscience du narrateur. L'emploi prédominant et déréglé du passé composé, comme pivot temporel de la reconstitution des faits, ne permet pas à une chronologie de s'édifier (Abbou, 2003 : 21).

En effet, tout dans ces premières lignes de l'incipit (y compris l'usage des différents tiroirs verbaux[4]) est conçu pour dérouter les lecteurs et provoquer un sentiment de malaise, d'étrangeté. Après la nouvelle d'ouverture, donnée de manière si sobre, l'expectative du pathétique d'un fils venant d'apprendre la mort de sa mère est brisée immédiatement par son ton glacial, la concision et l'approximation dès ses phrases inaugurales. Meursault semble manifester moins d'intérêt pour le sens du message que pour les modalités de sa communication : il met tout de suite l'accent sur l'élément temporel – « peut-être hier », répété à la fin – qui est évidemment le moins important. De plus, en juxtaposant ce souci de précision temporelle et son incertitude (« je ne sais pas ») à l'égard du moment effectif du décès, ici Camus confère déjà à Meursault un air aliéné, assez inhumain ; un air justement étranger – ce qui sera aux yeux des jurés, faut-il le rappeler, la vraie cause de sa condamnation au tribunal. L'isotopie d'un manque d'humanité se prolonge dans le texte du télégramme qui suit. Un télégramme sans signature, rapporté directement en scansion binaire, où le même nombre de mots est consacré à chaque partie du message : deux pour annoncer la nouvelle, deux pour l'organisation des funérailles, deux pour une formule de politesse parmi les plus conventionnelles et froides qu'on aurait pu choisir. Cette formule (« Sentiments distingués ») occupe le même espace textuel que le reste du message, ce qui peut être lu déjà comme une subtile anticipation de l'importance que les conventions sociales et leur infraction auront plus tard dans la vie du protagoniste. Il est intéressant de noter que c'est par asyndète (soit la suppression de tout lien logique) que ce télégramme fait l'objet d'un commentaire ambigu et inat-

tendu de la part de Meursault: « Cela ne veut rien dire. » Plutôt qu'un journal intime, on dirait une suite de pensées en train de se former. En réalité, cela veut *tout* dire dans ce roman. À juste titre considérée par un grand nombre de critiques comme phrase-manifeste de l'œuvre, car elle recèle l'attitude mentale de Meursault, c'est-à-dire son indifférence envers la vie et envers toute logique qui sous-tende les conventions de la société, « Cela ne veut rien dire » est la première formulation explicite du désaccord de Meursault avec l'absurde du monde et ses règles sociales. En général, Meursault manque d'engagement personnel. Il ne conteste jamais l'ordre établi et s'il le fait, ce n'est pas délibérément. C'est qu'il ne joue pas la comédie, il est incapable de mentir, car il n'en voit même pas la nécessité. Il met en crise la logique traditionnelle et cela se reflet aussi dans la reconstruction temporelle qu'il fera des événements, comme l'explique Daniel Delas (2003 : 21) :

> la pensée du présent comme seule instance de l'action sous-tend très tôt la pensée d'Albert Camus et explique en profondeur le *triple* choix du JE, du présent et de l'hétérogénéité discursive qu'il assume dès les premières phrases de *L'Étranger*. Triple choix qui soutient la philosophie de l'absurde. Le meilleur moyen de faire sentir la connexion entre la vérité de l'instant et le non-sens du monde n'est-il pas en effet justement de refuser le chronologique et de lui préférer une succession microcosmique d'instants vécus dans leur vérité d'expérience close.

Telle une pierre d'achoppement au début du récit, « Cela ne veut rien dire » est alors le point de départ d'une révolte qui conduira Meursault, à la fin de la Deuxième Partie, à la découverte de la « tendre indifférence du monde » (É 183). Toutefois, à cause de cette proposition synthétique, lorsque Meursault lit le télégramme de l'asile, on a l'impression d'une simple constatation. D'autant plus que la remarque suivante revient encore sur une indication temporelle sans véritable importance : « C'était peut-être hier ». Mis ensemble et considérés dans leur rapport avec le reste du récit, tous ces éléments textuels, devant lesquels nous restons souvent désemparés, s'annoncent comme un programme de lecture du roman. À ce propos, Jean-Michel Adam (1995 : 65) affirme que :

> Le premier paragraphe de L'Étranger trébuche littéralement sur le premier mot du roman (« Aujourd'hui »), bégaie un « peut-être hier » et glose l'adverbe temporel (« demain »), trace de l'ancrage énonciatif du discours officiel posé comme déclencheur fictif de la parole du narrateur. En problématisant le temps et en plaçant d'entrée les défaillances du sens au cœur du texte (« Je ne sais pas », « Cela ne veut rien dire », sans parler des multiples négations dont le second paragraphe est saturé), on peut dire que le ton est donné.

Analyse des traductions italiennes

7 Bien que les différences entre les deux traductions italiennes de ces premières lignes puissent apparaître minimales, elles nous en disent beaucoup de la posture traductive que leurs auteurs respectifs ont adopté pour le récit dans son intégralité, en raison du fait que l'incipit offre un aperçu emblématique du style de l'écriture camusienne dans ce roman. Comme nous allons le montrer, Zevi a opté pour une stratégie majoritairement littérale moyennant des procédés de traduction directe. Ses choix ont l'avantage de sauvegarder souvent le laconisme de Meursault et fonctionnent assez bien, globalement, pour un texte comme *L'Étranger*. Cependant, cela a aussi donné lieu à des formulations parfois maladroites, peu idiomatiques, avec des calques structurels et lexicaux très lourds qui brouillent la lisibilité du texte. De plus, en dépit du mot à mot, dans la traduction de Zevi on observe une certaine tendance à la clarification du sens, qui passe ici surtout par les faits de syntaxe. Malgré une optique sans doute plus ciblée sur la réception du public d'arrivée, Perroni, quant à lui, a su mieux respecter les registres de langue et l'ordonnancement du texte ; même si, dans quelques cas, il a pris de plus grandes libertés (pondérées) par rapport à la lettre du texte-source.

8 Dans un souci de cohérence et de brièveté, notre analyse se limitera à quelques lignes du premier chapitre et portera principalement sur l'individuation des tendances déformantes susmentionnées, qui se manifestent néanmoins à plusieurs niveaux textuels et requièrent donc une attention transversale aux divers domaines du discours. Nous laisserons de côté ce que Popovič appelle le facteur intertem-

porel de la traduction (2006 : 101), à savoir cette distance chronologique entre texte-source et traductions successives en vertu de laquelle la retraduction implique des mécanismes de recréation inévitablement différents par rapport à l'œuvre originale. L'ampleur de notre propos est donc sciemment limitée aux premières lignes : une étude plus étendue [5] dépasserait évidemment le cadre d'un article.

9 Pour la description et l'évaluation critique des résultats traductifs, nous avons adopté le schéma opérationnel proposé par Dussart (2005), qui vise à dépasser les limites de la triade traditionnelle des fautes de traduction (faux sens/contresens/non-sens) et dont la taxonomie s'organise autour de cinq axes : transfert partiel ou omission ; surtransfert ou addition ; glissement de sens (incorrect, imprécis, incomplet) ; cohésion du texte ; langue et style. Cette classification a « le mérite de ne pas s'attacher exclusivement aux fautes, mais de mettre également en évidence les côtés positifs de la traduction » étant donné que la « valorisation des réussites et la prise en compte des contraintes d'une traduction importent également dans tout processus critique » (Dussart, 2005 : 118).

10 Penchons-nous alors sur les deux versions du début de l'incipit :

(1a) Oggi la mamma è morta. O forse ieri, non so. Ho ricevuto un telegramma dall'ospizio: "Madre deceduta. Funerali domani. Distinti saluti." Questo non dice nulla: è stato forse ieri
(Zevi, *Lo Straniero*, 1947, 7)

(1b) Oggi è morta mamma. O forse ieri, non so. Ho ricevuto un telegramma dall'ospizio: "Madre deceduta. Funerali domani. Distinti saluti." Non significa niente. Forse è stato ieri.
(Perroni, *Lo Straniero*, 2015, 19)

11 Constatons d'emblée que, dans les deux cas, l'omission de la virgule après le circonstanciel de temps est tout à fait justifiée. En tête d'une phrase si courte, en principe, l'adverbe temporel français est très souvent suivi d'une virgule : il est donc un trait intégrant du code linguistique qui ne correspond pas nécessairement à la règle italienne. Dans ce cas spécifique, au lieu d'accélérer le débit de la phrase, l'absence de virgule en italien a permis d'éviter un poids prosodique excessif et, par là même, une emphase non désirée sur la notation temporelle « Oggi », qui est déjà en position forte, d'ailleurs, au niveau de l'organisation phrastique.

12 À propos du substantif « maman », qui sous-entend un *Je* narratif pas encore explicité, Armand Renaud en explique bien la valeur cataphorique par rapport au reste de l'incipit et notamment à son alternance avec le mot « mère » :

> Les phrases qui suivent révèlent une indifférence qui concorde mal avec l'intimité initiale et qui en quelque sorte l'éteint ou du moins l'annule. Pourtant le narrateur aurait pu écrire, "elle est morte," ou "ma mère est morte," ou bien "on m'a annoncé la mort de ma mère," ce qui aurait donné une unité de ton à ce premier paragraphe. Camus a voulu ce contraste expressif : la mort d'une mère et la mort d'une vieille pensionnaire, ce qui sert à mettre en relief l'abime qui sépare le fils de la société. (1957 : 291).

Avec « mamma », la connotation affective est maintenue dans les deux versions italiennes, de sorte que les attentes qu'elle suscite puissent être déçues juste après, comme dans le texte-source. On remarque néanmoins d'autres types de différences : l'addition d'un article défini dans (1a) et une différente collocation du mot à l'intérieur du syntagme verbal (1b). À propos de la présence de l'article « la », qui réalise une possibilité expressive neutre de l'italien (au contraire du français qui tolérerait mal **la maman* dans ce contexte), il faut noter que selon le *Vocabolario della Lingua Italiana Treccani*[6] l'emploi ou l'exclusion du déterminant avec ce mot dépendrait uniquement des préférences régionales, quoique l'utilisation de l'article ne soit en aucun cas perçue comme très marquée. Cette addition de Zevi nous semble alors imputable à l'origine du traducteur et à son idiolecte, mais sans véritable incidence sur la lecture. En revanche, force est de constater que la conservation de l'alternance formelle entre « mère » et « maman » tout au long du récit n'a pas été totalement respectée par Zevi dans d'autres passages, alors que la modulation du très dense réseau sémantique lié à la figure de la mère joue un rôle important dans la définition de la personnalité de Meursault, voire dans ses rapports avec d'autres personnages[7]. Quant à la position de « mamma » dans (1b), il faut d'abord garder à l'esprit qu'en italien il est possible de placer le verbe avant le sujet, surtout à l'oral. Le choix de Perroni est donc un *shift* optionnel qui réalise une possibilité de la langue d'arrivée dans (1b), où le syntagme « è morta mamma » est moins marqué que par rapport à (1a), en ce sens qu'il est

plus proche de l'expression spontanée du langage oral ; ce qui correspond mieux, par ailleurs, au parler typique de Meursault. En revanche, ce choix produit un effet secondaire sur le plan rythmique : en accolant les deux mots qui contiennent des consonnes nasales, le traducteur a rendu l'allitération en [*m*] sans doute plus lourde qu'elle l'était dans l'alternance originale dissyllabe-monosyllabe-dissyllabe.

13 Relativement au télégramme, les deux traducteurs ont dûment opté pour une traduction littérale qui leur a permis de préserver à la fois le registre formel, le rythme binaire et un ton détaché. Il est vrai que la formule de politesse « Sentiments distingués » apparait peut-être encore plus télégraphique que « Distinti saluti » puisque, en français, on la trouve un peu plus souvent en contexte, dans des formulations plus longues et soutenues, tandis que l'équivalent italien est davantage utilisé en tant que syntagme isolé. Peut-être aurait-on pu recourir en italien aussi à une expression moins figée, mais le risque était que le remède soit pire que le mal étant donné qu'il aurait sans doute fallu ajouter des mots, en perturbant ainsi l'équilibre phrastique. Les traducteurs ont dû préférer alors que l'implicite culturel devienne résidu traductif, afin de ne pas altérer le binarisme du rythme et ne pas poser un obstacle involontaire à la lecture. En revanche, certaines solutions pour ce qui suit le télégramme nous semble moins convaincantes.

14 On avait déjà remarqué que « Cela ne veut rien dire » est introduit par asyndète. Aucun type de rapport causal ni logique avec ce qui le précède n'est explicité. De manière très discrète, cela fait que des questions restent ouvertes à interprétation : à quoi se réfère exactement « Cela » ? À la communication du décès de la mère que son fils refuse de comprendre (« veut rien dire ») ou d'accepter ? Aux funérailles, rituel dont Meursault ne voit pas l'intérêt, comme on l'apprendra dans le reste du chapitre ? À la formule de politesse, une convention ultérieure qui ne peut rien contre la vraie douleur provoquée par la mort d'une mère ? Sans doute à la totalité du message, si bouleversant pour son destinataire ; mais la réponse n'est pas évidente avec un personnage comme Meursault qui se limite à commenter de manière laconique « C'était peut-être hier ». De la part de Camus, il y a une volonté de garder l'ambiguïté qui s'ajoute ainsi au désarroi ressenti par le lecteur devant les propos lapidaires du narrateur. Par ailleurs, cette petite phrase reviendra comme un refrain tout

au long du récit, soit sous cette même forme linguistique – à la limite conjuguée dans d'autres temps verbaux, selon le contexte d'énonciation – soit dans une variante avec le verbe « signifier » (É 33, 57, 67, 100). Dès lors, il est impératif que ce refrain reste inchangé autant que possible en traduction, puisque la réitération de son signifiant manifeste l'incompréhension statique et permanente que Meursault démontre envers le monde dans toutes ses déclinaisons. Les événements du quotidien, le sens du mariage, les conventions, l'amour, la loi, la mort : rien ne veut rien dire, du moins jusqu'à la fin de la Deuxième Partie. Les traducteurs seraient donc astreints à ne pas céder à la tentation de synonymiser ou de jeter des ponts logiques entre ces quelques mots et leur contexte. Or, aux niveaux syntaxique et lexical, des changements se sont produits dans les deux versions italiennes, mais à des degrés divers. Dans (1b) et comme dans toutes les occurrences de la formule au long du roman, Perroni choisit de traduire « veut dire » par « significa », sans conséquences sur le plan sémantique, mais entraînant ainsi ce que Berman appelle un appauvrissement quantitatif, à savoir une déperdition lexicale qui attente au foisonnement de signifiants propre à la prose littéraire (1985 : 59). Cette perte n'est pas sans importance, car « vouloir dire » représente en quelque sorte le degré zéro de la langue, le choix de vocabulaire le plus élémentaire [8] pour dire « signifier », autrement dit la forme qui correspond mieux au mode typique de l'expression de Meursault. En spécifiant « significa », Perroni fait un petit pas en avant dans le processus herméneutique, il prend sur soi le travail du lecteur. En revanche, en ce qui concerne la traduction de Zevi (« Questo non dice nulla: è stato forse ieri. »), on y relève à la fois la tendance à la destruction des réseaux signifiants sous-jacents (iii) et les effets de la rationalisation (i) dont parle Berman. En premier lieu, il faut considérer le choix lexical du premier verbe. S'il est vrai que l'italien « dire », tout seul, compte parmi ses sens ceux de « communiquer » et de « signifier », ce dernier n'est qu'un sens figuré et tout à fait accessoire. Placé à côté du pronom démonstratif « Questo » (*cela*) en (1a), « non dice » relie « Questo » au sujet anaphorique « télégramme » plutôt dans le sens de « communiquer par mots/exprimer », ce qui réduit la polysémie du syntagme et empêche, par la même occasion, que l'écho du premier « ne veut rien dire » résonne intact dans les occurrences successives. En effet, un peu plus loin dans le texte, de surcroît sans une nécessité évidente,

Zevi emploie des variations synonymiques de la formule en attentant à son tissu isotopique. Après analyse, il nous semble que ce choix dépend d'un souci rythmique : en termes de syllabes, un calque tel qu'un hypothétique *Questo non vuol dire nulla* aurait pesé beaucoup plus à la lecture et Zevi souhaitait sans doute éviter de telle lourdeur. Ce que Perroni fait aisément, pour sa part, en supprimant « Questo » en (1b). L'italien étant, au contraire du français, une langue à sujet nul qui dans un registre non-soutenu préfère impliciter les sujets impersonnels, cette solution en (1b) apparaît moins marquée, plus proche à l'expression linguistique spontanée et donc plus efficace dans ce contexte.

15 Ensuite, à propos de la rationalisation syntaxique et des effets de clarification, nous signalons que, dans la première traduction du reste de l'incipit, ces tendances se présentent de manière évidente à trois reprises et sous deux aspects : l'altération de la cohésion du texte et la surtraduction [9]. D'une part, dans les premières lignes déjà examinées, la ponctuation avait été modifiée à travers l'introduction de deux points d'explication là où il n'y avait qu'un point en (1). Ainsi, entre deux îlots [10] Zevi jette un pont : « cela » se trouve corrélé à la préoccupation temporelle de « hier », qui apparaît ainsi en (1a) comme principale raison à la base de la perplexité de Meursault, à l'inverse de ce qu'on avait montré pour le texte source. Peu après la tendance à la rationalisation de Zevi s'attaquera encore à la ponctuation parataxique, lorsqu'il ramène à la linéarité du sens deux phrases qui sont pourtant plus nettement séparées dans l'original :

(2) Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle. (É 10)

(2a) Per adesso è un po' come se la mamma non fosse morta; dopo il funerale, invece, sarà una faccenda esaurita e tutto avrà preso un andamento più ufficiale. (Z 1947, 7)

(2b) Per ora è un po' come se mamma non fosse morta. Dopo il funerale, invece, la questione sarà chiusa e tutto avrà assunto un aspetto più ufficiale. (P 2015, 19)

Alors que le choix de supprimer la première virgule relève de la même stratégie appliquée dans (1a/b), le recours abusif au point-virgule dans (2a) suggère au lecteur une relation sémantique plus étroite entre les deux propositions indépendantes, en provoquant donc une

légère altération syntaxique qui gomme un trait stylistique fondamental du texte.

16 Par ailleurs, la rationalisation et la clarification interviennent aussi en (3a) sous forme de surtransfert[11] :

(3) L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. (É 9)

(3a) L'ospizio dei vecchi è a Marengo, a ottanta chilometri da Algeri. Prenderò l'autobus delle due e arriverò ancora nel pomeriggio. Così potrò vegliarla e essere di ritorno domani sera. (Z 1947, 7)

(3b) L'ospizio dei vecchi è a Marengo, a ottanta chilometri da Algeri. Prenderò l'autobus alle due e arriverò nel pomeriggio. Così farò la veglia e potrò tornare domani sera. (P 2015, 19)

Par l'ajout de « ancora » (*encore*) à la construction parataxique, Zevi s'efforce de rendre plus cohérente la temporalité discursive de la narration. Une possible explication pour cette addition pourrait se trouver dans une surinterprétation du contexte d'énonciation. Dans (3), sans le dire explicitement, « Ainsi » laisse entendre que le fait d'arriver à l'asile dans l'après-midi du même jour est une condition nécessaire pour que le héros participe à la veillée funèbre de sa mère. En réalité, la circonstance temporelle n'a pas de véritable importance, car la veillée perdurera toute la nuit, comme on l'apprend en lisant le reste du chapitre. Au fond, Camus aurait pu omettre « Ainsi » sans rien changer au sens de ses phrases. Il s'agit donc de l'un de ces faux connecteurs dont parle Barrier (1962) à propos des dissonances logiques dans le discours de Meursault, contribuant à l'impression d'étrangeté par le biais du style d'énonciation. Le traducteur a estimé qu'il convenait de se mettre alors à la place du lecteur et éclaircir les relations de temps pour lui faciliter la compréhension du récit : le personnage partira à deux heures afin d'arriver à Marengo avant la fin de l'après-midi. Voilà que le traducteur, être de *logos*, a cédé une fois de plus à la tentation d'anticiper la responsabilité herméneutique du lecteur. Ajoutons que, en utilisant une clause infinitive subordonnée à « pourrai » à propos du retour, les deux traducteurs soulignent le côté très pratique de cet autobus, là où Camus écrit simplement "et je rentrerai demain soir". En outre, « l'autobus à deux heures » devient dans (3a) « l'autobus delle due », ce qui implique une familiarité avec

les horaires des transports en commun tout à fait absente de l'œuvre originale.

17 De toute évidence, la modification de quelques signes de ponctuation, en tant que telle, ne saurait porter atteinte à la caractérisation du personnage ni à la force expressive de l'incipit. C'est dans la répétition de ce type de détournements syntaxiques tout au long du récit, ainsi que dans la régularité des surtransferts et des glissements sémantiques, que ressort la tendance à la rationalisation surtout dans la première traduction, avec des conséquences négatives pour le profil du texte traduit.

Conclusion

18 Quoiqu'il ne s'agisse pas d'une comparaison qualitative entre deux traductions, on aura peut-être remarqué chez Perroni, à tout le moins pour ce qui est des premières lignes du roman, un plus grand respect des caractéristiques formelles qui contribuent à esquisser l'attitude aliénée du narrateur-protagoniste. Tout en s'appropriant quelques phrases afin d'escamoter le risque de calques, Perroni recrée un incipit détaché et efficace qui ne normalise certains éléments linguistiques que pour aller à l'encontre du lecteur contemporain, sans le faire au détriment du style camusien. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que toute retraduction d'œuvres littéraires classiques peut profiter d'une plus profonde connaissance du texte, grâce aux années d'études critiques qui en ont exploré le fonctionnement et donc permis une meilleure appréciation (Tegelberg, 2011). Si l'on prend en compte également l'amélioration des outils de réalisation de la traduction par rapport au passé (la première traduction date de 1947), on reconnaîtra certainement que Perroni se trouvait dans une situation plus favorable, dont le revers de la médaille était pourtant une plus grande responsabilité vis-à-vis toute éventuelle erreur ou imprécision.

19 Cependant, nous avons mis en évidence que même la traduction de 2015 ne s'est pas totalement affranchie des tendances déformantes dont il était question dans cette étude. Malgré la proximité entre le

français et l'italien, notamment sur le plan syntaxique et, dans quelques cas, des signifiants, même dans un passage si bref les deux traducteurs ont modifié par endroits la lettre du texte original, parfois sans un besoin réel. Cela nous confirme, plus en général, la position délicate des traducteurs vis-à-vis toute œuvre littéraire. Soumis à des forces internes et externes aux textes, mais participant à la construction du sens en tant qu'agents intermédiaires, les traducteurs s'engagent à trouver un équilibre entre ces forces afin de laisser aux lecteurs de la culture-cible les mêmes possibilités d'interprétation qu'auraient les lecteurs du texte-source. Selon les termes du credo des Romantiques allemands, exprimé notamment par Von Humboldt : « Tant que l'on ne sent pas l'étrangeté, mais l'étranger, la traduction a rempli son but suprême ; mais là où l'étrangeté apparaît en elle-même et obscurcit peut-être même l'étranger, alors le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de son original » (Humboldt 2000 : 39). Toutefois, comme nous l'avons montré, devant un texte tel que *L'Étranger* il s'avère particulièrement difficile et d'autant plus nécessaire de ne pas expliciter, ni anoblir, ni clarifier ce qui est intentionnellement laconique ou ambigu. Puisque la prose de Camus vise l'étrangeté, le traducteur est exposé à un dilemme : laisser transparaître non pas simplement l'étranger, mais une étrangeté qui est le reflet de l'absurde, au risque de laisser penser qu'elle découle non de l'intention de l'auteur, mais de ses propres insuffisances.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Camus A., 1942, *L'Étranger*, Paris : Gallimard.

Camus A., 1947, *Lo Straniero*, trad. A. Zevi, Milano : Bompiani.

Camus A., 2015, *Lo Straniero*, trad. S. C. Perroni, Milano : Bompiani.

Textes critiques

Abbou A., 2003, « Le système expressif de L'Étranger : entre Babel et Prométhée », *Albert Camus et les écritures du* xx*e siècle*, Arras : Artois Presses Université.

Adam J. M., 1995, « Variations énonciatives. Aspects de la genèse du style de *L'Étranger* », *Langages*, n° 118, p. 64 - 84.

Al-Qinai J., 2009, « Style shift in translation », *Journal of Pan-Pacific Association of Applied Linguistics*, n° 13/2, p. 23 - 41.

Balibar R., 1972, « Le passé composé fictif dans *l'Étranger* d'Albert Camus », *Littérature*, n° 7, p. 102 - 119.

Barrier M. G., 1962, *L'Art du récit dans* L'Étranger *d'Albert Camus*, Toulouse : Nizet.

Barthes R., 1953, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris : Seuil.

Berman A., 1985, *La traduction et la lettre, ou L'Auberge du lointain*, Mauvezin : Trans-Europ-Repress.

Catford J. C., 1965, A *Linguistic Theory of Translation*, Oxford : Oxford University Press.

Delas D., 2003, « Une écriture étrangère : le coup de force pongien de l'incipit de *L'Étranger* », *Albert Camus et les écritures du* xx*e siècle*, Arras : Artois Presses Université.

Dussart A., 2005, « Faux sens, contresens, non-sens… un faux débat ? », *Meta*, n° 50/1, p. 107 - 119.

Fitch B. T., 1972, L'Étranger *d'Albert Camus. Un texte, ses lecteurs, leurs lectures. Étude méthodologique*, Paris : Larousse.

Genette G., 1983, *Nouveau Discours du récit*, Paris : Seuil.

Gershman H. S., 1956, « On *L'Etranger* », *The French Review*, n° 29/4, p. 299 - 305.

House J. et Blum-Kulka S. (éd.), 1986, « Shills of Cohesion and Coherence in Translation », *Interlingual and Intercultural Communication: Discourse and Cognition in Translation and Second Language Acquisition*, Tübingen: Narr, p. 17 - 35 – réédition: Venuti L. (éd.), 2000, *The Translation Studies Reader*. London/New York : Routledge, p. 298 – 312.

Humboldt W (von)., 2000, « Introduction à l'*Agamemnon* d'Eschyle, 1816 », *Sur le caractère national des langues*, tr. THOUARD D., Paris, Seuil.

Jakobson R., 1987, *Language in Literature*, Cambridge : The Belknap Press of Harvard University, p. 41 – 46.

Pekkanen H., 2007, « The Duet of the Author and the Translator: Looking at Style through Shifts in Literary Translation », *New Voices in Translation Studies* n° 3, p. 1 - 18.

Popovič A., 2006, *La scienza della traduzione*, B. Osimo et D. Laudani (éd.), Milano : Hoepli.

Prouteau A., 2008, *Albert Camus ou le présent impérissable*, Paris : L'Harmattan.

Renaud A., 1957, « Quelques remarques sur le style de *L'Étranger* », *The French Review*, n° 30/4, p. 290 - 296.

Sanseverino G., 2020, « The rationalisation of time references in the Italian translations of *L'Étranger* », *Lingvisticæ Investigationes Supplementa*, n° 35/9, Benjamins, p. 370 - 379.

Sartre J-P., 1975 [1947]. « Explication de *L'Étranger* », *Critiques littéraires (Situations, I)*, Paris : Gallimard.

Tegelberg E., 2011. « La retraduction littéraire – quand et pourquoi ? », *Babel*, n° 57 (4), p. 452 – 471.

NOTES

1 Depuis la formulation de l'Explicitation Hypothesis dans les années 1980 (postulant « an observed cohesive explicitness from SL to TL texts regardless of the increase traceable to differences between the two linguistic and textual systems involved », Blum-Kulka 1986/2000: 300 ; SL = Langue source, TL = Langue cible), ce point fait l'objet d'un vif débat théorique portant sur la possibilité que l'augmentation du degré d'explicitation dans les textes d'arrivée soit un phénomène inhérent à l'acte traductif, soit un universel de la traduction.

2 Dans cette étude, nous faisons référence à la catégorisation proposée par Hilkka Pekkanen, qui distingue entre changements obligatoires et optionnels : « Obligatory shifts can be described as arising primarily from 1) structural-syntactic, 2) semantic and 3) phonological differences between two languages, and 4) cultural differences. […] Optional shifts, on the other hand, may take place without any linguistic or cultural necessity. It is optional shifts like these that allow translators the freedom of choice and are thus the most likely to reflect their individual propensities » (2007: 3).

3 *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1942, est cité ici d'après l'édition Folio. Les références ne sont données par la suite que par le numéro de page précédé de É.

4 Pour plus de précisions sur ces aspects, voir Sanseverino (2020).

5 En cours de rédaction dans le cadre de la thèse doctorale.

6 Consultable en ligne sur : https://www.treccani.it/vocabolario/mamma/

7 Par exemple, avec l'aumônier et le directeur de l'asile qui l'appellent « mon fils ».

8 Sur les allusions fictives aux pratiques du français scolaire primaire dans *L'étranger*, voir Balibar (1972).

9 Qui tombe dans la catégorie des glissements de sens, pour Dussart (2005).

10 Pour souligner l'absence de relation de chaque phrase avec les phrases environnantes, Jean-Paul Sartre affirme qu'« une phrase de *L'Étranger* c'est une île » (1947 : 142).

11 Dussart explique ce phénomène par le fait que “les traducteurs littéraires ont tendance à expliciter le texte, dans le but, semble-t-il, d’amener le lecteur du texte d’arrivée à mieux en saisir le sens » (Dussart 2005 : 116).

RÉSUMÉS

Français

Cet article s’attache à dégager les problématiques posées par les deux traductions italiennes (A. Zevi, 1947 ; S. C. Perroni, 2015) de l’incipit de *L’Étranger* (1942) d’A. Camus. À partir d’une analyse stylistique des paragraphes d’ouverture du roman, en passant par une étude contrastive des solutions traductives en italien, l’article met en évidence la position délicate des traducteurs face à un texte dont la construction est à la fois stylistiquement complexe et apparemment élémentaire, exigeant donc bien plus qu’un simple recodage linguistique. L’exploration même d’un si court extrait textuel révèle, en effet, la présence notamment de trois « tendances déformantes » de la traduction (Berman, 1991), qui minent la transmission de l’étrangeté du narrateur-protagoniste dans les versions italiennes par rapport au texte original.

English

The aim of this paper is to explore some of the issues concerning the two Italian translations (A. Zevi, 1947; S. C. Perroni, 2015) of the incipit to *L’Étranger* (1942) by Albert Camus. Based on a stylistic analysis of the novel’s opening paragraphs and on a comparative study of the Italian translators’ choices, the article highlights the difficult position in which translators are placed when tackling a text that is as stylistically complex as apparently elementary on the linguistic level, therefore demanding more than a mere recoding in terms of language. The investigation even of such a short textual excerpt exposes the emergency of three « tendances déformantes » (Berman, 1991) in the process of translation, which have led to a somewhat flawed transmission into Italian of the original character-narrator’s defining feature: his *étrangeté*.

INDEX

Mots-clés

Camus, L’Étranger, Traductologie, Retraduction, Stylistique, Traduction français > italien

Keywords

Camus, The Stranger, Translation Studies, Retranslation, Stylistics, Translation French > Italian

AUTEUR

Giulio Sanseverino

Traducteur et titulaire d'un diplôme de M2 en Traduction (Université de Turin), Giulio Sanseverino est doctorant en Langues et littérature françaises au laboratoire CECILLE de l'Université de Lille, dans le cadre de l'ED SHS. Il est affilié au laboratoire de Traduction Littéraire LETRA de l'Università di Trento (Italie), où il conduit un projet de recherche qui combine ses intérêts pour la traductologie, la retraduction des classiques modernes et la littérature française du XXe siècle, portant notamment sur les retraductions italiennes de L'Étranger (1942) et La Peste (1947) d'A. Camus. Il mène ses travaux de recherche en cotutelle de thèse entre les deux universités, sous la direction conjointe de Camilla Cederna et Paolo Tamassia.

L'héritage culturel de Plotin et de saint Augustin dans l'œuvre d'Albert Camus

Chunnan Liu

PLAN

Introduction
L'intégration à l'Un
La beauté et la divinité en l'homme
Camus et saint Augustin
Conclusion

TEXTE

Introduction

1 « Quoi de plus complexe que la naissance d'une réflexion ? [...] La Grèce nous l'enseigne, la Grèce à laquelle il faut toujours revenir » (Camus, 1965 : 1341), écrit Camus à Gabriel d'Aubarède le 10 mai 1951, montrant le rôle essentiel de la Grèce dans sa pensée. Nourri, depuis sa jeunesse, d'hellénisme sous l'influence de son professeur Jean Grenier, Camus a trouvé dans l'inépuisable génie grec l'une des sources de sa vision du monde et de son imagination, son sens exceptionnel du tragique et du sacré, ainsi que des connaissances philosophiques auxquelles il était très attaché.

2 Dans l'œuvre de Camus, en particulier dans ses récits de fiction – auxquels nous nous intéresserons surtout –, les notions de nature, de sacré, de mythe, de mort et de sens de la vie sont redevables aux grands philosophes de la Grèce antique, l'écrivain expliquant en ces termes sa relation fondamentale avec la philosophie grecque : « Mes collègues suivent le chemin des philosophes allemands du XIXe siècle, mais moi, je me nourris de la philosophie grecque et considère Platon comme le plus important de tous. » (Camus, 2008 *a*[1] : 999).

3 Cependant, les principaux philosophes qui ont influencé Camus ne sont pas les mêmes selon les périodes : son inclination pour le plato-

nisme, le néo-platonisme et l'épicurisme ont évolué avec le temps et lui ont permis de comprendre différents aspects du monde.

4 Parmi les philosophes grecs, un de ceux qui ont le plus influencé la métaphysique de Camus est Plotin. Bien qu'il puisse être considéré comme « le dernier représentant des philosophes de l'hellénisme païen » (Rodan, 1995 : 22), Plotin n'en a pas moins le sens de la transcendance, étant « ému de la beauté du monde et transporté par la connaissance jusqu'à l'extase de l'inconnaissable » (Sarocchi, 2014 : 18). C'est précisément ce thème plotinien d'une fusion entre l'homme et l'univers qui a attiré Camus : « […] chacun a tout en lui et voit tout en chaque autre : tout est partout, tout est tout ; la splendeur est sans borne » (Plotin, 1931 : 4). Pour le philosophe grec, cette fusion entre l'âme, le corps et le monde construit un « Un » (ἕν) mystique, qui est à la source de tout et la « puissance de tout » (Plotin, 1925 : 166). Or, cet holisme, comme nous le verrons, se retrouve dans la relation de Camus avec l'univers, telle qu'elle s'exprime notamment dans ses textes les plus lyriques.

5 Si l'influence de Plotin sur Camus est essentielle dans son œuvre, nous ne pouvons pas non plus négliger celle de saint Augustin, qui a suscité chez lui des questions ontologiques. En effet, ils partagent une même obsession du mal, de la mort et de la recherche de la vérité, bien que l'écrivain réfute le sens du péché et l'espoir d'un au-delà prôné par cet homme d'Église, le rapport au monde de Camus apparaissant à cet égard essentiellement païen. Ainsi, dans cet article nous nous demandons quel est l'héritage de Plotin et de saint Augustin dans la pensée camusienne et nous nous interrogerons sur les modalités de ce transfert d'un héritage antique dans une œuvre de l'époque moderne.

L'intégration à l'Un

6 Avant d'entamer ses études supérieures, Camus s'intéressait déjà aux œuvres de Plotin sous l'influence de son professeur Jean Grenier. Sous la direction de ce dernier, Camus a écrit un mémoire sur Plotin et saint Augustin. Il n'est donc pas étonnant que les valeurs éthiques et esthétiques fondamentales développées dans *Noces* (1938), œuvre de jeunesse de Camus, trouvent leurs racines dans la pensée de Plotin.

7 Ce grand philosophe du néo-platonisme distingue trois hypostases : l'Un, l'Intelligence et l'Âme. Parmi elles, c'est l'Un qui inspire le plus Camus. Il s'agit d'une notion qui contient paradoxalement un dualisme. L'Un est à la fois l'Un-unité et l'Un-multiplicité ; il est illimité, se trouve au-dessus de tout, de l'être et de l'essence, de la pensée, de la forme, et représente en même temps la mesure et la limite suprême. Pour Plotin, l'Un est à la fois individuel et universel, ainsi que source de puissance et de beauté. Et l'homme ne peut être séparé de l'Un : « La lumière est inséparablement liée au Soleil, d'une manière analogue l'être ne peut pas non plus être séparé de sa source : l'Un » (Plotin, 1936 : 5). C'est à partir de là que l'homme éprouve la plénitude et l'éternité, car « l'Éternité reste dans l'Un » (Plotin, 1925 : 133).

8 Cet état d'unité mystique, dans lequel l'homme reçoit la plénitude ultime, et qui touche à l'éternité, est présent dans *Noces* et *L'Exil et le Royaume*. Bien que Camus n'y mentionne pas explicitement le philosophe, nous trouvons clairement dans ces deux textes les grands traits du néo-platonisme. En s'intégrant à l'univers, les personnages de Camus se fondent dans cet état de l'Un, de l'unité, et en ressentent un bonheur impérissable. C'est ce que nous observons également dans les *Carnets* du romancier, ce qui laisse supposer qu'il projette dans ses créatures fictives une expérience ontologique qu'il a faite lui-même plus d'une fois :

> Qui suis-je et que puis-je faire – sinon entrer dans le jeu des feuillages et de la lumière. Être ce rayon de soleil où ma cigarette se consume, cette douceur et cette passion discrète qui respire dans l'air. Si j'essaie de m'atteindre, c'est tout au fond de cette lumière. Et si je tente de comprendre et de savourer cette délicate saveur qui livre le secret du monde, c'est moi-même que je trouve au fond de l'univers (Camus, 2006 b : 799).

Or, cet état d'extase – comme nous le verrons – contribue à donner au langage de l'écrivain une poéticité incontournable. Pierre-Louis Rey, dans l'avant-propos de son ouvrage *Camus : une morale de la beauté*, observe en particulier que « l'unité plotinienne s'exprime dans *Noces* en termes de soleil et de mer ». « La référence aux dieux païens, poursuit-il, rattache dès le début de "Noces à Tipasa" l'inspiration de Camus à celle des Grecs » (Rey, 2000 : 19).

Mais une telle exaltation de la fusion entre le corps, l'âme et le monde revient à maintes reprises dans l'œuvre de Camus, comme dans ce passage [du] « vent à Djémila » : « J'étais un peu de cette force selon laquelle je flottais, puis beaucoup, puis elle enfin, confondant les battements de mon sang et les grands coups sonores de ce cœur partout présent de la nature. (Camus, 2006 *a* : 112).

9 Cette expérience physique, quasi mystique, trouve ses racines dans la pensée de Plotin. En s'intégrant à l'Un, Camus rejoint le rythme du monde et ressent la puissance de l'extase. Son talent d'écrivain consiste alors, dans *Noces*, à fixer ces moments d'exception en déployant des ressources poétiques (rythmes binaires, hyperboles, polyptotes et épiphores, allitérations et assonances) :

> Bientôt, répandu aux quatre coins du monde, oublieux, oublié de moi-même, je suis ce vent et dans le vent, ces colonnes et cet arc, ces dalles qui sentent chaud et ces montagnes pâles autour de la ville déserte. Et jamais je n'ai senti, si avant, à la fois mon détachement de moi-même et ma présence au monde (Camus, 2006 *a* : 112).

La fusion avec l'Un plotinien se présente, dans l'œuvre de Camus, comme une union entre l'homme et l'univers, le corps et la nature, l'âme et la plénitude divine. L'Un entraîne le sentiment d'une harmonie ultime : ce monde de l'unité contient à la fois la grâce et l'infini. Le cœur de l'homme bat au même rythme que celui de l'univers, le monde extérieur rejoint le monde intérieur, la diversité se réduit à l'unité, la démesure se transforme en ordre, tout se réunit dans un équilibre parfait, un accord divin. C'est cet état de l'Un qui est exposé dans *Noces*, à travers l'idée d'une fusion merveilleuse et sans bornes, la conscience d'une telle fusion cosmique atteignant alors son apogée dans la vision du monde de Camus.

10 Les « noces » entre la nature et l'homme permettent l'intégration de celui-ci à l'univers de l'Un, leur interpénétration. Mais, encore une fois, le propre de Camus est de ne pas se contenter de conceptualiser cette communication profonde et harmonieuse, mais de la chanter, sur un mode lyrique et vibrant : « […] cette entente amoureuse de la terre et de l'homme délivré de l'humain – ah ! Je m'y convertirais si elle n'était déjà ma religion » (Camus, 2006 *a* : 133). L'écrivain regrette, en outre, de ne « jamais assez » se rapprocher « du monde »

(Camus, 2006 *a* : 133). Et là encore, sa manière propre est d'employer des ressources littéraires pour exprimer ce thème métaphysique auquel il donne la dimension concrète des sensations physiques, sublimées par des métaphores et des effets de sonorités. Ainsi, afin de s'intégrer totalement à la nature, il lui faut, écrit-il, « être nu, et puis plonger dans la mer, encore tout parfumé des essences de la terre » dans le but d'embrasser la terre dans une « étreinte pour laquelle soupirent lèvres à lèvres depuis si longtemps la terre et la mer » (Camus, 2006 *a* : 133).

11 Cette communion charnelle relève, à l'évidence, d'une religiosité païenne. Elle est une sorte de cérémonie qui scelle le principe d'une unité inébranlable entre l'univers et l'homme, permettant à ce dernier d'approcher le divin cosmique, voire de devenir le sacré lui-même en s'identifiant au monde. Ce culte est alors la source d'une joie indéfectible, ainsi que l'affirmera encore l'auteur dans *La Peste* : « C'est dans la joie que l'homme prépare ses leçons et, parvenue à son plus haut degré d'ivresse, la chair devient consciente, et consacre sa communion avec un mystère sacré dont le symbole est le sang noir. » (Camus, 2006 *b* : 86).

12 De même que l'apôtre Saint-Paul a écrit : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi[2] », pour Camus, ce n'est plus lui qui vit, c'est la divinité de l'univers qui vit en lui à travers cette fusion. L'homme ne s'interroge alors plus sur son destin, car il a trouvé sa véritable identité : « Dans cette grande confusion du vent et du soleil qui mêle aux ruines la lumière, quelque chose se forge qui donne à l'homme la mesure de son identité […] » (Camus, 2006 *a* : 111). Difficile, à cet égard, de ne pas songer à la phrase fameuse de la Préface à L'Envers et l'Endroit, selon laquelle « une œuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert ». Dans le cas de Camus, à quoi ce cœur s'est-il ouvert, sinon au sentiment ontologique de l'unité ? On peut à tout le moins estimer, avec Jean Sarocchi, que ce « cœur ouvert » évoque « une amorce de conversion » et rappelle « le mouvement de l'âme dans les Ennéades » (Sarocchi, 2014 : 18).

13 Selon Arnaud Corbic, chez Camus, cette expérience cosmique « vise un désir de fusion sacrée et impersonnelle, voire mysthique » (Corbic,

2003 : 144). L'homme se débarrasse ainsi de la hantise de l'intelligence et de l'Histoire, il se retrouve à l'état brut afin d'accueillir l'appel sacré de l'Un. L'écrivain s'exclame ainsi, toujours sur un mode lyrique, qui est celui d'un poète plus que d'un métaphysicien : « Quelle tentation de s'identifier à ces pierres, de se confondre avec cet univers brûlant et impassible qui défie l'histoire et ses agitations ! » (Camus, 2008 *a* : 830). Dans cette fusion, Camus assiste en quelque sorte à sa renaissance, comme si c'était « un dieu qui (le) caress(ait) » : en tant que « Premier Homme », il se « regarde naître », tout en contemplant cet état heureux, car il considère que son « royaume est de ce monde » (Camus, 2006 *b* : 799).

14 Cette expérience extatique est tellement vive chez l'écrivain qu'il la transpose dans son œuvre de fiction, la partageant avec ses créatures imaginaires, comme par exemple Janine dans « La Femme adultère ». En effet, ce personnage, qui a eu beaucoup d'ennuis et de soucis, se laisse envahir par l'univers, découvrant son vrai « soi » et le sentiment de l'unité jusqu'à atteindre l'exaltation émotionnelle ultime. Dans cette profonde sérénité, Janine rejoint ce royaume mystique de la fusion de l'être individuel avec le monde :

> Devant elle, les étoiles tombaient, une à une, puis s'éteignaient parmi les pierres du désert, et à chaque fois Janine s'ouvrait un peu plus à la nuit. […] Alors, avec une douceur insupportable, l'eau de la nuit commença d'emplir Janine, submergea le froid, monta peu à peu du centre obscur de son être et déborda en flots ininterrompus jusqu'à sa bouche pleine de gémissement. » (Camus, 2008 *b* : 17-18).

Dès lors qu'il l'attribue à un personnage de fiction, il semble évident que l'écrivain a lui-même vécu l'extase ici décrite, dont on voit mal comment elle pourrait être le fruit de son imagination. Et il la transcrit avec une maîtrise qui la rend d'autant plus convaincante : d'un côté la focalisation interne (« la contemplation ») fait que nous épousons la vision du personnage, avec son subjectivisme (« les étoiles tombaient, une à une »), mais d'un autre côté, le choix d'une narration hétérodiégétique maintient le narrateur à une certaine distance. Ainsi, Camus est tellement imprégné par cet état de l'Un développé par Plotin, il l'associe avec une telle puissance émotionnelle qu'il ne peut l'exprimer que sur un ton lyrique et poétique, ajoutant à la méta-

phore de la submersion la suggestion d'une étreinte dont l'intensité est accrue par les connotations érotiques de la clausule.

15 C'est avec une remarquable constance que l'expérience d'une telle fusion cosmique se répète tout au long de l'œuvre fictionnelle de Camus, jusque dans son dernier roman – interrompu par sa mort. Dans *Le Premier Homme*, en effet, on retrouve ce même entrelacement – ce « chiasme » dirait Merleau-Ponty – du sujet et de son environnement, qui suscite une extase que le romancier n'est pas loin de tenir pour la forme ultime du bonheur. Plus encore, pour l'auteur, l'entremêlement de la nature et de l'homme se présente à tout le moins comme le berceau de la joie et d'un sentiment irraisonné de toute-puissance que partagent tous les hommes :

> La mer était douce, tiède, le soleil léger maintenant sur les têtes mouillées, et la gloire de la lumière emplissait ces jeunes corps d'une joie qui les faisait crier sans arrêt. Ils régnaient, sur la vie et sur la mer, et ce que le monde peut donner de plus fastueux, ils le recevaient et en usaient sans mesure, comme des seigneurs assurés de leurs droits leurs richesses irremplaçables. (Camus, 2008 *b* : 770).

16 Ici, le monde de l'Un est toujours émouvant et vivant pour l'auteur, mais, comparé à *Noces*, où le narrateur chantait cette fusion sur un ton poétique, voire exalté, comme s'il était le seul à ressentir cette extase, dans *Le Premier Homme* Camus la relate désormais d'une manière plus étendue, suggérant ainsi que tout homme peut ressentir cette joie issue de l'expérience extatique de l'Un.

17 En définitive, si la pensée de Plotin inspire Camus à travers sa théorie de l'Un, elle l'inspire aussi par sa quête de la beauté et son refus de l'Histoire. Comme l'explique Pierre-Louis Rey : « Aux gnostiques chrétiens, Plotin reproche d'ignorer la beauté, soit qu'ils la rapportent à quelque chose d'intelligible, soit que, par paresse, ils ne sachent pas la contempler ; ainsi ignorent-ils, notamment, le spectacle des astres » (Rey, 2000 : 18). Nous allons donc voir, tout d'abord, dans la partie suivante, comment l'attachement plotinien à la beauté extérieure traverse l'œuvre de Camus, avant de nous pencher sur sa découverte du divin en l'homme.

La beauté et la divinité en l'homme

18 En plus de l'Un, Camus partage également la passion du philosophe grec pour la beauté du monde : « Le monde est beau, et hors de lui, point de salut » (Camus, 2006 *a* : 135). Cette sensibilité exceptionnelle pour la beauté le mène à une nostalgie irréductible de l'harmonie sur terre, où l'Unité s'exprime « en termes de soleil et de mer » (Camus, 2006 *a* : 124), comme il l'écrit dans *Noces*.

19 Jean-Michel Maulpoix, qui est lui-même poète, écrit à ce sujet : « Cette brillance du monde, à laquelle les Grecs furent infiniment sensibles, tient au fait que ses éléments les plus infimes portent tous le témoignage de la mystérieuse unité à la poursuite de laquelle s'engage la poésie » (Maulpoix, 2002 : 326). Ce qu'il souligne ici, c'est que la vision poétique du monde, qui est aussi celle de Camus, comporte des sources philosophiques. Du reste, si la Grèce est le berceau de la civilisation occidentale et notamment de son rationalisme, elle est aussi la source de sa conscience esthétique, de son sens de la beauté. Dans la Grèce antique, l'homme vivait à la mesure de la beauté et celle-ci y était comme la mesure de l'existence. La beauté avait presque une dimension sacrée pour les Grecs, au point que les pages que lui consacre Platon se teintent d'une coloration mystique. Or, cette passion grecque pour la beauté, une beauté conçue comme universelle, a fasciné Camus, fascination dont nous découvrons la trace dans son œuvre.

20 Camus déclare dans *L'Envers et l'Endroit* : « Chaque artiste garde ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit » (Camus, 2006 *a* : p. 32). Il est fort probable que cette source, dans son cas, fut la beauté dans sa conception grecque, fondée sur l'harmonie et la mesure. Telle est aussi la conviction de Pierre-Louis Rey, pour qui « la beauté est toujours demeurée chez Camus première, au sens chronologique du terme » (Rey, 2000 : 15). On pourrait même dire, de façon un peu triviale, que la beauté est toujours le mot-clé dans l'écriture de Camus. En effet, pour cet homme qui a grandi sous un soleil étincelant, au bord de la mer Méditerranée, la beauté semble avoir été le point de départ de sa perception du monde, ne cessant ensuite d'alimenter sa vie et son œuvre.

21 Si les paysages méditerranéens sont sans doute à l'origine de la passion de Camus pour la beauté, son attachement à cette dernière s'est ensuite développé sous l'influence de la Grèce antique, qui lui a donné une justification philosophique. Lui que nous reconnaissons aujourd'hui encore comme l'un des grands penseurs de l'homme moderne, confronté à l'absurdité de vivre, affirmait pourtant en 1948 n'être pas moderne : « On comprend alors que, si les Grecs ont formé l'idée du désespoir et de la tragédie, c'est toujours *à travers* la beauté et ce qu'elle a d'oppressant. C'est une tragédie qui culmine. […] Pour les Grecs, la beauté est au départ. Pour un Européen, elle est un but, rarement atteint. Je ne suis pas moderne. » (Camus, 2006 *b* : 1111).

22 La beauté, qui occupait une place primordiale dans la vie des Grecs de l'Antiquité, est donc devenue le soubassement inébranlable de l'existence de Camus, constituant également le socle sur lequel il a édifié ses pensées esthétique, philosophique et religieuse. Si Camus a reçu le baptême de la beauté intense dès son enfance méditerranéenne, il en a ensuite reçu la confirmation – si l'on prolonge la métaphore chrétienne – lors de son voyage en Grèce, comme il le note lui-même dans ses *Carnets* : « Ces vingt jours de courses à travers la Grèce, je les contemple d'Athènes maintenant, avant mon départ, et ils m'apparaissent comme une seule et longue source de lumière que je pourrai garder au cœur de ma vie. » (Camus, 2008 *b* : 1233).

23 L'expérience qu'il a faite dès sa jeunesse du soleil éblouissant, de la mer éclatante, des joies physiques, a ainsi fini par se confondre avec la beauté grecque, dont l'émerveillement ne cessera plus de l'inspirer. La beauté des paysages méditerranéens, ayant acquis au cours de son séjour en Grèce une dimension culturelle et philosophique, deviendra une lumière invincible qui attisera désormais sa vie et l'empêchera même de sombrer dans la dépression.

24 La beauté est mentionnée à plusieurs reprises dans les *Carnets*, en des termes souvent définitifs : « La beauté, c'est la justice parfaite » (Camus, 2008 *b* : 1248). Or la fidélité de Camus à la beauté est visiblement indissociable de sa fidélité à la Grèce antique. L'écrivain se représente les anciens Grecs comme étant entourés par de magnifiques paysages, sous une lumière étincelante, s'enivrant par conséquent de la beauté du monde avec une innocence presque enfantine et un cœur pur prompt à lui dédier des hymnes, chantant le monde

avec la lyre, l'instrument d'Apollon. Non seulement, affirme Camus, « aucun peuple ne peut vivre en dehors de la beauté » (Camus, 2006 *b* : 993), mais, chez les Grecs, cette beauté suscitait une exaltation dionysiaque, pouvant même mener à l'ivresse poétique.

25 Ce « cœur grec » (Camus, 2008 *b* : 476), présent dans la plupart des œuvres de l'écrivain, est toujours évoqué avec une émotion intense, fût-elle parfois contenue. Partout où il est question de sa passion pour la beauté du monde, nous observons un jaillissement affectif, trahi par un style lyrique et le ton péremptoire d'un hédoniste qui juge superflu d'argumenter : « Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile » (Camus, 2006 *a* : 106). Si Camus est passionné par la beauté du monde tout comme les Grecs anciens, il la découvre aussi à l'intérieur de lui-même, jusqu'à ce que se révèle au fond de lui la présence du divin, comme chez Plotin.

26 Non seulement Plotin apprécie la beauté du monde, mais il découvre également celle qui réside à l'intérieur des êtres, confondant ainsi ces deux formes de beauté, et se rattachant de façon manifeste à l'humanisme grec, qui accorde toujours une importance suprême à l'homme lui-même. Selon Plotin, en trouvant cette beauté souveraine, l'homme s'identifie, en quelque sorte, au divin :

> Souvent, lorsque je m'éveille à moi-même en sortant de mon corps, et qu'à l'écart des autres choses je rentre à l'intérieur de moi, je vois une beauté d'une force admirable, et j'ai alors la pleine assurance que c'est là un sort supérieur à tout autre : je mène la meilleure des vies, devenu identique au divin, installé en lui, parvenu à cette activité supérieure en m'étant établi au-dessus de tout le reste de l'intelligible. (Plotin, 2002 : 241).

27 Plotin a découvert, grâce à la beauté, une force abondante à l'intérieur de lui, lui permettant d'atteindre une sorte de supériorité divine. Il répète ensuite, d'un ton lyrique, mais déterminé, qu'il devient le Divin lui-même à la faveur de cette beauté miraculeuse : « Je deviens extérieur aux choses, intérieur à moi ; je vois une beauté d'une miraculeuse majesté. Alors, j'en suis sûr, je participe à un monde supérieur. La vie que je vis, c'est la plus haute. Je m'identifie au Divin, je suis en lui. » (Plotin, 2002 : 241).

28 Cette union entre le sujet et la transcendance divine témoigne d'un humanisme éclatant. Plotin attribue une valeur suprême à la dignité de l'homme à la puissance de sa beauté intérieure, grâce à laquelle il pénètre dans le monde de l'Un divin. Cette union est alors illimitée, perpétuelle, sereine et ineffable. Joseph Cochez précise en ces termes la conception plotinienne de la beauté, qui se confond avec les êtres et qui permet à l'homme de trouver en lui la divinité :

> Le principe premier de toute beauté se confondant avec les êtres, tous les êtres ont part à la beauté essentielle de la divinité et leur beauté se confond avec leur essence : cette beauté, ils ne la tiennent donc pas ailleurs, ils la possèdent souverainement parfaite ; l'homme qui parvient à se contempler pur de toute attache à la matière peut s'écrier en toute vérité : "Croyez-m'en, je suis un dieu immortel", car lui-même alors est Dieu souverain, jouissant sans entraves de sa souveraine beauté. (Cochez, 1913 : 301).

Dieu, pour Plotin, n'est évidemment pas le dieu des religions, il est le représentant de l'Un dans son ensemble, signifiant la divinité, la beauté et le bien. C'est la splendeur suprême. Dans l'œuvre de Camus, l'homme retrouve aussi la splendeur divine lorsqu'il libère sa beauté souveraine dans la saturation de la beauté du monde. Il se fond dans le monde et trouve la divinité en lui, tout se rejoint dans l'unité – l'homme, le monde et la divinité : « Si j'étais arbre parmi les arbres, chat parmi les animaux […], je ferais partie de ce monde. Je serais ce monde […] » (Camus, 2006 *a* : 254).

29 Ainsi, Camus fusionne avec le monde et découvre la divinité au fond de lui. Ce monde de l'Un plotinien, origine de toute cause et de tout résultat, selon Anne Prouteau, est une présence qui comprend la présence de la divinité du monde en l'homme et la présence de l'homme dans le monde, présence qui mêle l'homme et la divinité. Comme elle le souligne, pour Plotin la présence de Dieu en homme et dans l'univers « efface toute opposition entre le monde intérieur et le monde extérieur » (Prouteau, 2008 : 45). Cette fusion de l'homme avec Dieu a grandement influencé Camus, qui se montre sensible à la divinité présente dans l'univers.

30 Cette présence divine est une présence totale de l'homme à lui-même et à l'univers, une heureuse union. L'homme ressent ainsi une

part de divin et de sacré en lui, au lieu de réflexions rationalistes, comme le pense Camus. Il voit souvent cette divinité en l'homme : les jeunes qui courent sur la plage le long de la mer, la mère taciturne qui s'assoit dans la cuisine (*Le Premier Homme*), la jeune fille dont le cou laisse perler des gouttes de sueur lorsqu'elle danse (*Noces*), en somme l'homme qui s'ouvre devant la beauté du monde tout en retrouvant celle qui est à l'intérieur de lui.

31 Bien que Plotin ait eu une influence considérable sur l'œuvre de Camus, il n'en reste pas moins qu'un autre auteur est aussi très présent dans sa pensée : il s'agit de saint Augustin.

Camus et saint Augustin

32 Le premier lien entre saint Augustin et Camus est leur terre natale. En effet, saint Augustin est né sur le territoire de l'Algérie actuelle seize siècles avant Camus. La terre de l'Afrique du Nord leur est donc commune : « Afrique du Nord [...] c'est une véritable floraison [de nouveaux talents] ! Les fruits poussent vite là-bas. Il est vrai que ce fut la terre [...] de Saint Augustin » (Camus, 1965 : 1342), déclare Camus dans une interview. Est-ce parce qu'ils ont grandi sur la même terre que les deux hommes sont hantés par des préoccupations communes, sur la mort, le mal, le sens de la vie et la fatalité humaine ?

33 Dans son mémoire *Métaphysique chrétienne et Néoplatonisme*, l'écrivain consacre un chapitre entier à l'analyse de la pensée augustinienne. Dans ce chapitre, il aborde différents thèmes augustiniens, tels que l'obsession du mal, la recherche de la vérité ou encore une réflexion sur la mort. Ces aspects coexistent dans les textes et la pensée de Camus, celui-ci se situant, en quelque sorte, entre Plotin et saint Augustin.

34 Pourtant, Camus n'adhère pas au christianisme, malgré l'influence de saint Augustin sur lui et sa sensibilité à l'humanisme chrétien. Lors d'une conférence au couvent de La Tour-Maubourg, il affirme qu'il ne peut pas entrer totalement dans le monde du Christ : « Je ne partirai jamais du principe que la vérité chrétienne est illusoire, mais seule-

ment de ce fait que je n'ai pu y entrer » (Camus, 2006 *b* : 503). Dans son discours de Stockholm, il souligne, de même, qu'il a « des préoccupations chrétiennes », mais que sa « nature est païenne » (Camus, 2008 *b* : 285). S'il se rapproche de saint Augustin, ce n'est donc pas par la foi, c'est par une même obsession du mal, de la mort et de la recherche de la vérité, comme on le devine à travers ce passage de *Métaphysique chrétienne et Néoplatonisme* où il est question du futur évêque d'Hippone : « Grand passionné, sensuel, la crainte de ne pouvoir observer la continence diffère longtemps sa conversion. Dans le même temps, il a le goût des vérités rationnelles. […] Mais en même temps le problème du mal l'obsède : « Je cherchais d'où vient le mal et je n'en sortais pas » [*De Beata vita* 4 ; saint Augustin, *Confessions*, VII, 5] » (Camus, 2008 *a* : 1063).

35 Comme saint Augustin, Camus s'interroge sans cesse sur le mal qui ronge la société des hommes, laissant souvent entrevoir ses doutes sur la toute-puissance divine : « Il y a tragédie, lorsque l'homme par orgueil entre en contradiction avec l'ordre divin » (Camus, 2006 a : 1704). Or, sur ce mystère du mal qui obsède nécessairement tout croyant, les positions de Camus rejoignent souvent celles de l'auteur des *Confessions*. Comme l'assure Jean-François Petit : « En essayant de faire le bien plus qu'en diminuant le mal, sa réponse se rapproche en fait de celle d'Augustin » (Petit 2015 : 271). D'ailleurs, Camus n'hésite pas à citer saint Augustin notamment lorsqu'il s'agit de l'idée de la mort : « J'étais rongé par la crainte de mourir sans avoir découvert la vérité » (Camus, 2008 *a* : 1063) ; il ajoute : « Grec par son besoin de cohérence, chrétien par les inquiétudes de sa sensibilité, il resta longtemps à l'écart du Christianisme » (Camus, 2008 *a* : 1063).

36 L'initiation spirituelle qu'il a reçue de saint Augustin sur les questions fondamentales qui se posent à l'homme a incité Camus à construire dans son œuvre son propre chemin vers la tragédie et la philosophie, en s'interrogeant sur l'origine du mal, la crainte de la mort, l'espoir de la vie future et l'incarnation de la grâce. Il aura côtoyé le monde d'une manière à la fois sensuelle et rationnelle, en abordant des réflexions sur le péché originel et la grâce divine. Il écrit ainsi dans « L'incroyant et les chrétiens » : « Et pour moi il est vrai que je me sens un peu comme cet Augustin d'avant le christianisme qui disait : "Je cherchais d'où vient le mal et je n'en sortais pas" » (Camus, 2006 *b* : 473). Les œuvres de Camus sont toujours teintées d'un fond philosophique en

quête de réponses aux questions fondamentales sur l'homme et le sens de la vie. S'il traite ces questions avec une passion augustinienne, certains de ses points de vue sont très différents de ceux de l'évêque d'Hippone, notamment sur le péché et l'espoir.

37 Il s'avère que Camus et saint Augustin ont un « fort désir de voir diminuer la somme de malheur et d'amertume qui empoisonne les hommes » (Camus et Grenier, 1981 : 23), mais avec des méthodes différentes. Camus refuse totalement le monde de l'au-delà du christianisme : pour lui, ce monde n'existe pas. L'espoir d'un arrière-monde, formulé par saint Augustin, est tout aussi vain, la mort étant pour Camus « une porte fermée » (Camus, 2006 *a* : 113). Il est libéré de tous les espoirs chrétiens après la mort et considère que le moment présent est le plus important dans la vie. Tourmentés tous deux par le mal et la mort, les deux hommes apportent à ces questionnements des réponses différentes, qu'ils trouvent l'un dans le christianisme, l'autre dans le présent et la révolte.

38 S'il est donc loin de partager toute la doctrine augustinienne, Camus se considère néanmoins comme l'« Augustin d'avant le christianisme », comme il a déclaré au couvent de Latour-Maubourg. Son refus de la vision chrétienne l'a mené à « une réélaboration en creux de l'idée de Dieu, au nom même de sa compréhension de l'homme » (Petit, 2015 : 272), si bien que, même « sans croire en Dieu », il « reste profondément religieux » (*ibid.*, 271).

Conclusion

39 En définitive, si l'influence de Plotin sur Camus est considérable, ce dernier n'en partage pas moins avec saint Augustin un certain nombre de questions ontologiques. Aux yeux de Camus, l'expérience qu'il fait de la magnificence du monde rejoint la métaphysique de Plotin et construit le socle de son panthéisme, d'essence païenne. Loin d'être d'abord un disciple de Plotin, il se nourrit de la pensée de celui-ci pour donner une armature conceptuelle à l'évidence eudémonique de son rapport au monde, sublimant dans le sentiment d'une extase cosmique un sensualisme spontané indissociable du soleil méditerranéen. Et c'est précisément parce que ce plotinisme de Camus est une expérience intime, physique, que les notions philosophiques de totalité, d'unité, se manifestent chez lui le plus souvent

sur un ton poétique, le lyrisme du style, inséparable d'impressions sensibles que relaient des métaphores brûlantes, révélant l'exaltation ultime que l'écrivain ressent face à la beauté de l'univers. Par là se trouve confirmé, s'il en était besoin, que dans l'œuvre de Camus le philosophe, l'écrivain – et le poète même – sont indissociables, voire indiscernables, l'exposé de la pensée reposant très souvent sur des notations tactiles ou visuelles qui déploient une sorte de métaphysique des corps à laquelle son écriture se reconnaît entre toutes. *Métaphysique chrétienne et Néoplatonisme*, le titre du fameux mémoire de recherche qui nous livre, avec l'élan émouvant de la jeunesse, les sources scolaires de la pensée camusiennes est donc trompeur, comme on l'aura compris à la lecture de cette étude. Car le néoplatonisme d'un Plotin, avec sa mystique de la beauté, a manifestement eu plus d'influence sur la genèse de l'œuvre camusienne que la métaphysique augustéenne du mal et de la mort. Manifestement l'un écrase l'autre, par où s'affirme toute la modernité du futur prix Nobel : celle d'une éthique de l'immanence, définitivement délivrée de la vieille dialectique du péché et de la grâce.

BIBLIOGRAPHIE

Camus A., 2006 *a*, *Œuvres complètes*, tome I (1931-1944), Paris : Gallimard.

--, 2006 *b*, *Œuvres complètes*, tome II (1944-1948), Paris : Gallimard.

--, 2008 *a*, *Œuvres complètes*, tome III (1949-1956), Paris : Gallimard.

--, 2008 *b*, *Œuvres complètes*, tome IV (1957-1959), Paris : Gallimard.

--, 1965, *Essais*, tome II, Paris : Gallimard.

Camus. A., Grenier J., 1981, *Albert Camus – Jean Grenier, Correspondance, 1932-1960*, Paris : Gallimard.

Cochez J., 1913, « L'Esthétique de Plotin », *Revue philosophique de Louvain*, n° 80, p. 431-454.

Corbic A., 2003, *Camus : l'absurde, la révolte, l'amour*, Paris : éd. de l'Atelier.

Maulpoix J.-M., 2002, *Du Lyrisme*, Paris : José Corti.

Nietzsche F., 2000, *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs* [1873], dans *Œuvres*, Paris : Gallimard.

Petit J.-F., 2015, « Albert Camus, Augustin, la figure d'un christianisme inacceptable », dans *Saint Augustin, notre contemporain : lectures au* XXe *siècle*, Montrouge : Bayard.

Plotin, *Ennéades*, texte établi et traduit par BREHIER E, tomes III (1925), V (1931), VI (1936), Paris : Les Belles Lettres.

--, 2002, *Traités 1-6*, traduit par Laurent Lavaud, sous la direction de L. Brisson L. et J.-F. Pradeau, Paris : Flammarion.

Prouteau A., 2008, *Albert Camus ou le présent impérissable*, Paris : Orizons.

Rey P.-L., 2000, *Camus : une morale de la beauté*, Paris : SEDES.

Rodan M., 1995, *Camus et l'Antiquité*, Berne : Peter Lang.

Sarocchi J., 2014, *Camus entre Plotin et Nietzsche : hommage à Jean-François Mattéi*, Nice : Ovadia.

NOTES

1 '2006 *a*' renvoie à *Œuvres complètes* d'Albert Camus, tome I ; '2006 *b*' renvoie à *Œuvres complètes* d'Albert Camus, tome II ; '2008 *a*' renvoie à *Œuvres complètes* d'Albert Camus, tome III ; '2008 *b*' envoie à *Œuvres complètes* d'Albert Camus, tome IV.

2 « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Saint-Paul, *Galates* 2 : 20).

RÉSUMÉS

Français

La Grèce antique constitue le berceau de la réflexion d'Albert Camus. Il a trouvé dans l'inépuisable génie hellénique la source de sa vision du monde, de sa relation avec l'univers, notamment son sens exceptionnel du tragique et du sacré, ainsi que des vues philosophiques auxquelles il est très attaché. Cet article met en lumière les influences de Plotin et de saint Augustin sur son œuvre. Comme chez Plotin, la recherche de l'unité à travers la beauté est au cœur de la pensée de Camus, tous deux ayant trouvé le bonheur ultime dans la fusion entre l'homme et l'univers. Ils découvrent chez l'homme une forme de divinité souveraine et se rendent compte, en même temps, de la force de la fatalité. D'autre part, Camus a en commun avec saint Augustin une même obsession du mal, de la mort et de la recherche de la vérité, même s'il ne partage pas avec lui le sens du péché et refuse totalement l'espoir d'un au-delà, le rapport au monde de Camus apparaissant à cet égard essentiellement païen.

English

Ancient Greece is for Albert Camus the cradle of reflection. He found in the inexhaustible Hellenic genius the source of his vision of the world, of his relationship with the universe, in particular his exceptional sense of the tragic and the sacred, as well as of the philosophical knowledge to which he

is very attached. This article brings to light the influences of Plotinus and Saint Augustine on Albert Camus. As with Plotinus, the search for unity through beauty is at the heart of Camus's thought, both having found ultimate happiness in the fusion between man and the universe. They discover in man a form of sovereign divinity and, at the same time, realize the force of fatality. On the other hand, Camus has in common with Saint Augustine the same obsession with evil, death and the search for truth, even if he does not share with him the meaning of sin and completely refuses the hope of beyond. In this respect, Camus's relationship to the world appears essentially pagan.

INDEX

Mots-clés
Albert Camus, Grèce, philosophie, Plotin, saint Augustin

Keywords
Albert Camus, Greece, philosophy, Plotinus, saint Augustine

AUTEUR

Chunnan Liu
Chunnan Liu est docteure en langue et littérature françaises de l'Université de Lille (France), au sein du laboratoire Analyses littéraires et histoire de la langue (ALITHILA – UR 1061). Elle vient d'achever sous la direction du professeur Yves Baudelle une thèse intitulée La Poésie dans Noces, L'Été, L'Exil et le Royaume et Le Premier Homme d'Albert Camus. Elle poursuit actuellement ses recherches sur la poésie dans l'œuvre d'Albert Camus.

Cum Tervannae Foditur – Ou quand on fouille à Therouanne, capitale des Morins

Héritages, circulations, transferts

Vincent Merkenbreack

PLAN

Des héritages
L'héritage antique dans la campagne de Thérouanne : un exemple d'analyse archéogéographique
Thérouanne et la circulation des matières premières
De la nécessité de transmettre au plus grand nombre

TEXTE

Des héritages

1 L'archéologue étudie les civilisations à partir de leur culture matérielle, analyse les équipements dont elles se dotent, les objets inventés, produits et utilisés, les messages de leurs activités... Les traces laissées par les générations précédentes sont de nature variée (monuments, écrits, images et autres). La mission de l'archéologue est de les appréhender dans leur contexte pour mieux les étudier. Ces vestiges du passé mis au jour, inventoriés et décryptés, constituent un patrimoine riche que l'on se doit de préserver pour les générations futures. Ils font partie de l'héritage des sociétés que l'on souhaite découvrir et que l'on souhaite transmettre. Si l'on aborde l'héritage romain, le mot français lui-même par son étymologie, *heres* signifiant l'héritier en latin, fait partie de ce processus de transmission réalisée par les hommes jusqu'à nous. On pense ainsi à la langue, mais aussi aux lois, aux voies ou à la culture. L'homme transforme parfois son héritage[1], réfléchit à ce qu'il doit faire des ruines, recompose le passé comme dans la culture cinématographique du péplum – on pense à *Gladiator* qui a déjà 20 ans ou encore à la série *Rome* (Aziza 2016), mais aussi au site *Antiquipop* qui recense et décode les références à l'Antiquité dans la culture populaire contemporaine[2] –

et c'est là aussi une forme d'héritage. Comme l'exprimait Laurent Olivier, conservateur du département d'archéologie celtique et gauloise au Musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, lors d'un entretien à France Culture en 2013, *le Romain agit dans le présent, sous une forme masquée*[3].

2 Le tout premier héritage, important s'il en est, est ici celui de nos enseignants, de nos directeurs de recherches dans la droite ligne desquels nous nous inscrivons ; notre héritage universitaire. Travaillant sur la Morinie antique et en tant qu'ancien élève de Roland Delmaire[4], c'est tout naturellement que je pense à lui ici et à son ouvrage, sa thèse de troisième cycle, qui concerne mon sujet de doctorat : *Étude archéologique de la partie orientale de la cité des Morins, (civitas morinorum)*, paru en 1976. J'ai souhaité souligner cet héritage en intitulant ma thèse en VAE soutenue le 2 décembre 2021 à l'Université de Lille : *Des Morins romains, des Romains morins. Étude archéologique et historique de la cité des Morins*.

3 Mon sujet de recherche porte donc sur le peuple des Morins et sur la Morinie, cité de Gaule Belgique, ancien territoire du peuple gaulois éponyme, décrit par Virgile dans *l'Énéide* (VIII, 727) comme des *extremi homines*, les hommes des confins (Hoët-Van Cauwenberghe, 2016 : 74 ; Hoët-Van Cauwenberghe, 2020 : 201). La Morinie antique dans le paysage de la géographie gauloise correspond à plus de la moitié du territoire du Pas-de-Calais actuel, du Ternois au Boulonnais, de la Canche à l'Aa. L'héritage des Morins commence ici par leur nom qui perdure encore de nos jours avec l'ancienne Communauté de Communes de la Morinie (avant sa fusion avec la Communauté d'Agglomération du Pays de Saint-Omer), le collège de la Morinie (à Saint-Omer), la Maison de la Morinie (à Thérouanne), le Doyenné de la Morinie ou encore une agence immobilière, une société d'ambulance et bien évidemment, le bar-tabac brasserie de Thérouanne, nommé le Moriny.

4 Les Morins ont pour capitale Thérouanne, *Tervanna*[5], dont le nom figure sur plusieurs itinéraires routiers antiques et notamment la Table de Peutinger. Le nom même de *Tervanna* est un héritage, gaulois, et celui-ci découle d'un hydronyme, de *tarwos*, le taureau, associé au suffixe *–anna*. Or, Thérouanne est situé au niveau d'un

passage à gué de la Lys (*Legia*), Lys qui prend sa source à Lisbourg, dont le nom est encore un héritage.

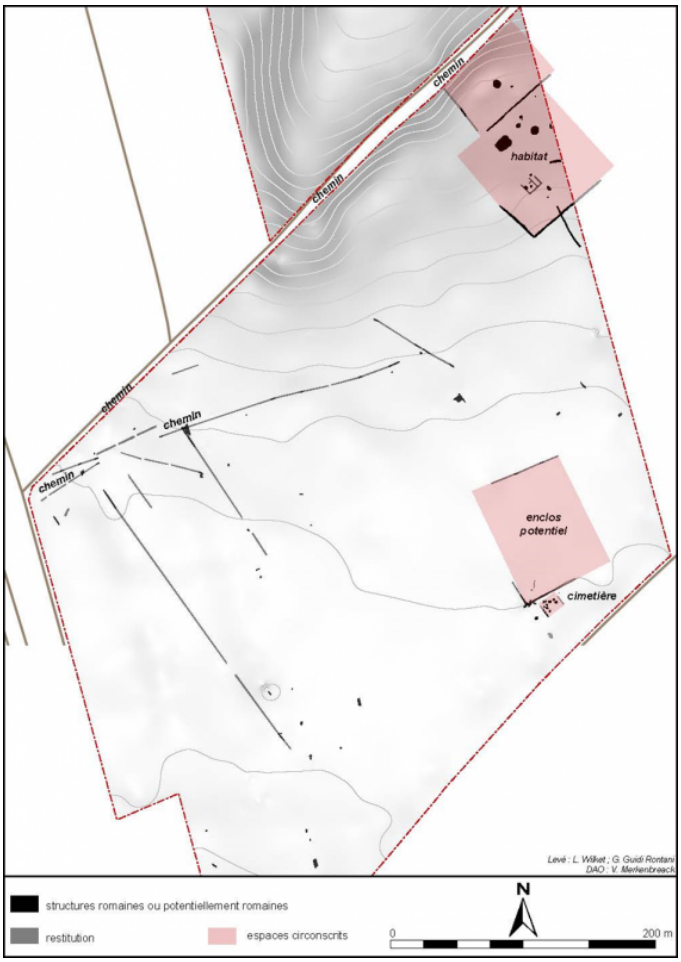
5 L'héritage de la Morinie antique se retrouve aussi dans les frontières actuelles, du moins en partie. Même si les cités antiques n'ont pas à proprement parler de frontières mais plutôt des limites (Hoët-Van Cauwenberghe, 2016 : 185), et même si dans le détail la frontière ne peut être caractérisée partout avec assurance, le dossier de la *civitas Morinorum* a été traité et résolu par Roland Delmaire (Delmaire, 1976 : chapitre I ; Delmaire, 1994 : 64). La frontière héritée de l'Antiquité et qui est toujours d'actualité entre le Nord et le Pas-de-Calais, soit entre les Ménapiens et les Morins d'alors, correspond à l'Aa.

L'héritage antique dans la campagne de Thérouanne : un exemple d'analyse archéogéographique

6 Nous avons vu en partie l'héritage par le biais de la toponymie, par l'héritage des frontières, mais l'héritage antique se perçoit encore de nos jours dans le paysage, à travers la topographie et par le biais d'une discipline encore jeune : l'archéogéographie. Cette science consiste en « (...) l'étude de l'espace des sociétés du passé, dans toutes ses dimensions et à plusieurs échelles d'espace et de temps, dans le but de contribuer à la reconstitution de l'histoire périodisée des formes et à la connaissance des dynamiques de long terme qui constituent les héritages. (…). L'objet de cette archéogéographie est donc tout autant l'étude de la mémoire des formes que l'étude des projets des sociétés à certains moments précis » (Watteaux, 2014). De nombreux outils s'offrent aux chercheurs avec l'émergence et le développement accru de nouvelles technologies pour l'analyse spatiale en particulier. L'utilisation de la technologie Lidar repose sur le principe de la télédétection par laser et peut aider à la découverte de nouvelles structures. Une campagne a ainsi été menée autour de Thérouanne sur 100 km², dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche [6].

7 Un premier cas autour de Thérouanne, issu d'une opération de fouille récente, menée en 2018 à 4 km à vol d'oiseau du chef-lieu des Morins, nous renseigne sur un habitat rural du Haut-Empire et son cimetière associé : le site du *Complet* à Saint-Augustin, au niveau de la ZAC du Parc des Escardalles (Figure 1).

Figure 1



Saint-Augustin - Le Complet, Plan général des vestiges antiques au sein du Parc des Escardalles, *V. Merkenbreack - DA62*.

8 Deux axes se distinguent à la lecture du plan : un axe NNO/SSE et un autre OSO/ENE. De l'observation émergent plusieurs réflexions.

9 En premier lieu, l'orientation des fossés par rapport à l'habitat attire l'attention. Il apparaît ici que les fossés en question ne sont pas axés comme ceux de l'enclos de l'occupation romaine fouillée. En revanche, la structuration de l'espace semble plus proche de l'enclos mis au jour au nord du cimetière familial et qui le précède dans le

temps. Il est intéressant de noter que, à l'instar du fossé de l'enclos au nord du cimetière, ceux mis au jour à l'ouest sont conditionnés par la topographie générale du secteur. Le fossé sud de l'enclos fouillé en 2018 épouse parfaitement la ligne de la courbe de niveaux ; ceux qui lui sont parallèles ou presque parallèles, situés plus au nord, suivent également les courbes de niveaux. Cet ensemble fossoyé mis au jour à l'ouest de l'extension du Parc des Escardalles laisse entrevoir un chemin qui, à l'est, passe entre le secteur d'habitat et le secteur funéraire.

10 Les fossés qui sont axés NNO/SSE ne sont pas perpendiculaires au chemin précédemment décrit ; ils sont en revanche parallèles au système d'enclos de l'habitat et si l'on se projette jusqu'à la voie romaine principale Thérouanne - Cassel, située plus au sud, ils lui sont perpendiculaires.

11 L'enclos qui précède l'installation du cimetière familial se développe vers le nord. Un fossé parallèle à celui-ci a été mis au jour à plus ou moins 80 m. Ce fossé OSO/ENE pourrait très bien délimiter l'enclos en question. Non repéré plus à l'est en raison vraisemblablement de l'érosion du secteur, on peut l'estimer *a minima* d'une longueur d'environ 70 m. Partant de ce postulat, un enclos de l'ordre de 80 m x 70 m environ, couvrirait 6300 m². Considérant qu'à l'époque romaine un *actus quadratus* mesure 1260 m², 6300 m² représentent donc l'équivalent de 5 x 1 *actus quadratus*. Cet exercice a ses limites certes, mais il doit être tenté afin de mettre en lumière ou non l'existence d'une structuration à la romaine du paysage.

12 En changeant encore d'échelle, du site fouillé en 2018 à la totalité du Parc des Escardalles, l'on peut dès lors connecter cet ensemble de l'arrière-pays de Thérouanne à la capitale des Morins et à son réseau routier.

13 Au-delà de l'habitat et de son petit cimetière associé, l'opération de fouille du site du *Complet* vient alimenter la réflexion sur la structuration du paysage dans la proche campagne de Thérouanne antique. Le site en question se situe à moins de 2 km au nord-est à vol d'oiseau du chef-lieu de la cité des Morins et à un peu plus de 1 km de la voie romaine principale menant de Thérouanne à Cassel. Ainsi, les données issues de la fouille et l'emplacement de celle-ci permettent

d'aborder la problématique du réseau des voies et de l'organisation de la campagne proche de *Tervanna*.

14 Concernant le système viaire au sein de Thérouanne et de ses abords – *l'étoile itinéraire de Térouane* (Haigneré, 1841 : 206) - la littérature est abondante et particulièrement depuis le XIXe siècle[7]. La voie romaine principale menant de *Tervanna* à *Castellum Menapiorum* (Cassel) est attestée de longue date, et notamment par l'Itinéraire d'Antonin (Parthay, Pinder 1848 : 179, § 376) et sur la Table de Peutinger. Le tracé est aisément perceptible encore de nos jours, car la voie antique est recouverte en partie par la route contemporaine (Delmaire, 1976 : 296). Le tracé de cette voie est notamment pétrifié dans la toponymie des lieux avec par exemple le hameau de Cauchies d'Ecques dont le nom dérive du bas latin *calchia* qui signifie chaussée. Plus à l'ouest, son tracé débouche en haut du *Mont Saint-Martin* aux abords du chef-lieu des Morins. La pénétration de cet axe au sein de la ville demeure floue dans le détail mais quelques pistes avaient été avancées pour celle-ci ainsi que pour les trois voies observées dans la périphérie orientale de *Tervanna* (Merkenbreack et *al.*, 2019 : 207).

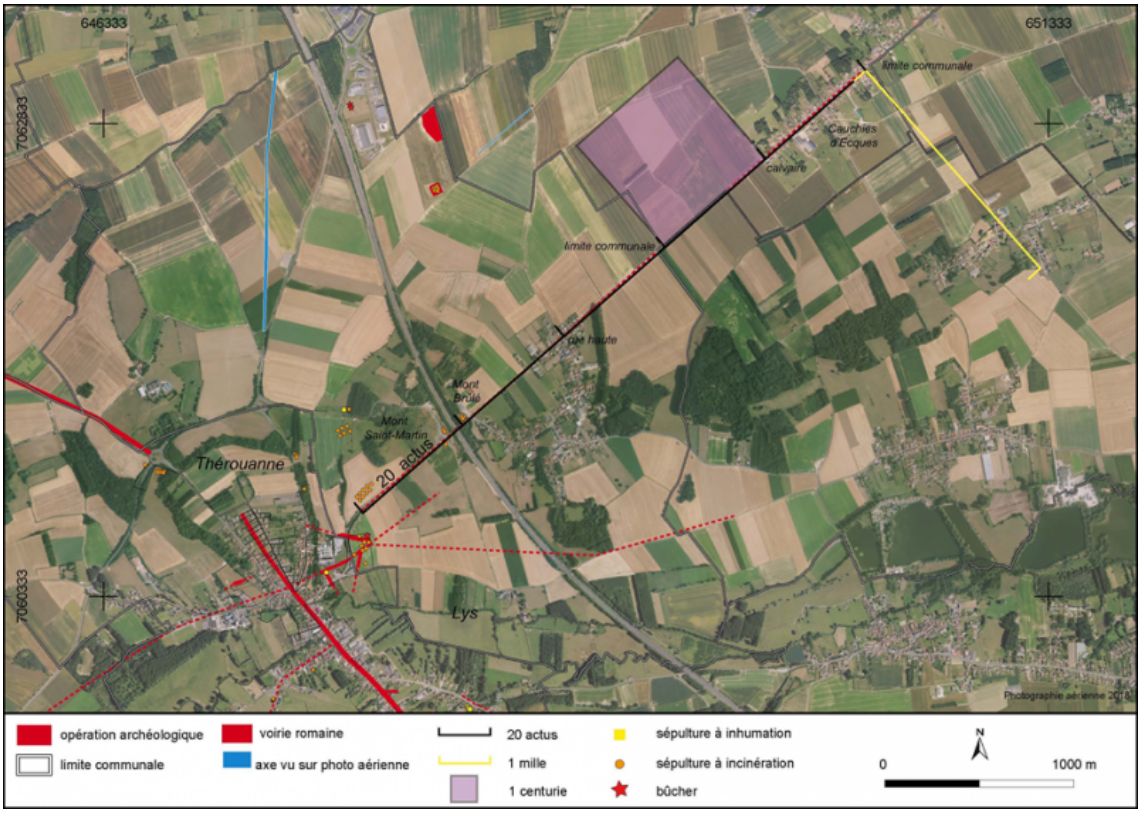
15 Parallèlement à ces voies, si l'on analyse le découpage cadastral d'avant le remembrement (mais encore pour partie celui d'aujourd'hui) associé avec les vues aériennes à notre disposition (via Géoportail notamment) ou plus simplement les cartes IGN, on se rend compte que, comme pour la campagne de Cassel (Jacques, 1987 : 101), des orientations dominantes dans le parcellaire se dessinent à l'est de Thérouanne (Malvache Pouchain, 1994). Un travail complet d'archéogéographie, d'analyse et d'intégration à un système d'information géoréférencé des données cadastrales est à accomplir, c'est ce à quoi se consacre actuellement Aurore Di Liberto dans le cadre de son travail doctoral, pour ce secteur notamment[8]. En attendant l'achèvement et la publication de ses travaux de thèse, l'on peut d'ores et déjà évoquer quelques aspects de l'héritage d'un cadastration romain à proximité de Thérouanne, cadastration au sein de laquelle le site du *Complet* est installé.

16 Ainsi, si l'on prend pour base la distance de 710 m environ (soit 20 *actus* ; 1 *actus* = 35,5 m), ce qui correspond à un module de centurie dans le système de cadastration romain (Chouquer et al., 1980 : 14), et que l'on analyse la portion de la voie Thérouanne / Cassel sur près de

4 km (jusqu'à la limite communale au niveau de la parcelle 76 du hameau de Cauchies d'Ecques), plusieurs éléments apparaissent, et ces derniers semblent respecter à la fois un système de mesure et une orientation de 35° NO [9].

17 Tout d'abord, sur ce tronçon de 4 km, il est à noter que tous les 710 m environ des indices (Olivier et al., 2014 : 232) à la fois topographiques et archéologiques sont présents (Figure 2).

Figure 2



Plan au 1/25000e de l'organisation du territoire entre Thérouanne et Cauchies d'Ecques, *O. Dewitte, V. Merkenbreack - DA62.*

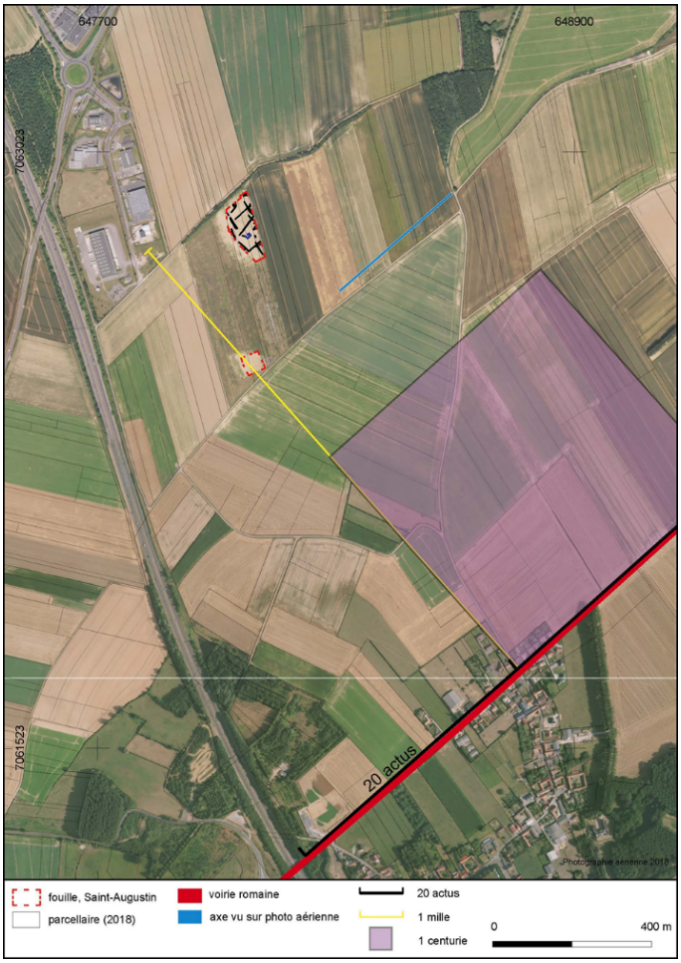
18 Partant du haut du *Mont Saint-Martin* à l'emplacement du début du tracé rectiligne de la voie Thérouanne-Cassel, 710 m à l'est nous arrivons au niveau du *Mont Brûlé* de l'autre côté de l'autoroute à l'emplacement du croisement entre la D192 et la voie romaine. C'est là qu'en 1980 Jean-Claude Routier a mis au jour les vestiges d'un petit édifice et de quelques tombes romaines ; la nature même de l'édifice demeure inconnue mais l'inventeur propose d'y voir une « chapelle » (un monument funéraire ? Routier, 1980). Continuant 710 m plus à

l'est, nous arrivons au croisement entre la voie romaine et la *rue haute* du village de Clarques qui devient au nord, le *chemin de Westecques / rue de Clarques* sur le territoire de la commune d'Ecques. Toujours 710 m plus à l'est, cette fois-ci c'est une limite administrative qui marque la mesure, entre les communes de Clarques et d'Ecques. Prolongeant de 710 m, c'est alors un calvaire au niveau du hameau de Cauchies d'Ecques qui se trouve en limite. Enfin, et nous arrêterons là l'exercice, 710 m encore plus à l'est, c'est la limite communale entre Ecques et Roquetoire qui marque ce découpage. Nous avons ainsi parcouru 2,5 milles romains, soit la distance de 5 centuries de 20 *actus* de côté.

19 Ce bref exercice démontre, s'il en est besoin, l'existence toujours pérenne des traces d'un arpentage antique à l'est de Thérouanne et directement au sud de la fouille du site du *Complet*. La prédominance des indices topographiques et historiques dans ces limites de mesure n'est pas une nouveauté et a déjà fait l'objet d'observations au sein de la Gaule[10]. Si on prend en compte le secteur géographique localisé entre la voie Thérouanne-Cassel et le site de fouille du *Complet* (Figure 3), le chemin localisé au nord du site d'habitat (qui est potentiellement d'origine antique) se situe à 1,4 km, soit 1 mille romain, de la *via Tervanna-Castellum Menapiorum*. Le fossé méridional de l'enclos de l'habitat de la zone nord est à 1,258 km soit environ 35 *actus* et le fossé nord délimitant le petit cimetière familial se situe quant à lui à 1,042 km de la voie soit environ 30 *actus*.

20 Ainsi, avec une analyse succincte des éléments topographiques et cartographiques de ce secteur comprenant le site du *Complet* et les abords de *Tervanna*, on peut mettre en évidence que la campagne orientale de Thérouanne est bien structurée à l'époque antique : c'est ici un héritage où *le passé continue d'agir dans le présent* (Olivier, 2014 : 230).

Figure 3



Saint-Augustin - Le Complet, Plan au 1/10000e de l'emprise de fouille dans son contexte limitrophe de la voie Thérouanne/Cassel, *O. Dewitte - DA62*.

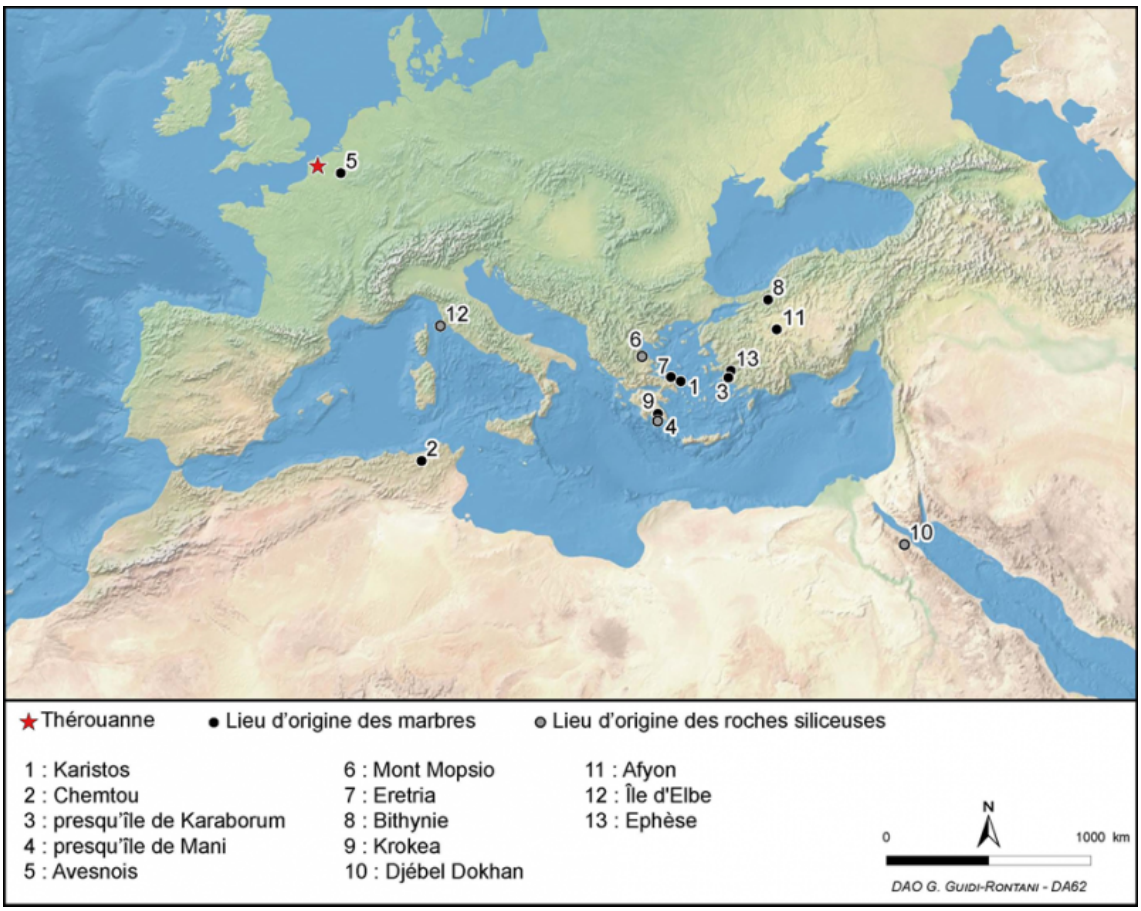
Thérouanne et la circulation des matières premières

21 La circulation en histoire et en archéologie se mesure à la mobilité des biens, des personnes, des idées et en général de la culture. La civilisation romaine s'est répandue y compris jusque dans la cité des Morins. De nombreux indices vont en ce sens. Ainsi, les Morins ont adopté des techniques, des savoir-faire, utilisé des matériaux venus de Méditerranée, mais ont aussi eu recours à des produits locaux dans le cadre d'une circulation à l'échelle de la cité. L'exemple de la muraille de Thérouanne est représentatif de ce phénomène. Lors d'une opération réalisée en 2015, nous avons mis au jour l'enceinte

fortifiée de la ville durant l'Antiquité tardive, dont le tracé était jusqu'à présent inconnu (Merkenbreack, 2017). Cette portion de fortification nous apporte de nombreuses informations à commencer par la provenance des matériaux. Ici, c'est le concours d'une étude géologique (menée par Jean-Pierre Gély) menée dans le cadre du PCR de Thérouanne – ville antique et médiévale, qui nous a permis d'identifier l'origine du matériel lapidaire pour ce mur en *opus vittatum mixtum*. Le matériau principal utilisé pour la construction de la maçonnerie est de provenance locale, il s'agit de grès de Matringhem, localité située à 11 km à vol d'oiseau au sud-ouest, sur le cours de la Lys. C'est par cette dernière que les matériaux étaient acheminés, une partie du cours d'eau ayant été canalisé à l'époque romaine selon des récentes découvertes archéologiques faites à Thérouanne (Merkenbreack, 2019). Nous avons aussi découvert lors de cette opération de la pierre de Marquise, provenant du littoral boulonnais et de la pierre bleue extraite des Ardennes belges, de Tournai ou de l'Avesnois, soit à environ 150 km de Thérouanne. La circulation des matériaux, à l'instar de nombre de productions dans l'Antiquité, peut également se faire sur de bien plus grandes distances et les découvertes de Thérouanne viennent le confirmer. Ainsi, au sein d'un petit sondage, un abondant matériel lapidaire a été mis au jour. Ce dernier représente plus de 10 kg de marbre de provenances différentes sous la forme principalement de plaquettes et de quelques moulures caractéristiques d'un décor en *opus sectile*. Au total, parmi les calcaires marbriers et brèches calcaires, on dénombre 6 variétés et parmi les marbres blancs encore 6 autres variétés de pierres extraites en France, Turquie, Grèce, Tunisie, Italie et Égypte (Figure 4).

22 Cette grande diversité de marbres issus de gisements très éloignés implique *de facto* un coût relativement élevé. Ce ne pouvait être à la portée que d'un riche propriétaire s'il s'agit d'un bâtiment privé mais il semble plus vraisemblable présentement d'attribuer ce bâtiment à la cité elle-même ou à l'évergétisme d'un notable pour la construction d'un édifice public (Allag, Tardy, 2012). La question de l'approvisionnement et du transport, de la circulation de ces matières premières reste un sujet à approfondir. La présence proche du port militaire de Boulogne-sur-Mer, qui a pu servir de lieu de transit des importations (plus aisé que par la route), doit être ici rappelée.

Figure 4



Carte figurant la provenance des différents marbres antiques mis au jour à Thérouanne au sein de la parcelle AB25, *G. Guidi-Rontani - DA62.*

De la nécessité de transmettre au plus grand nombre

23 L'héritage archéologique à Thérouanne est riche, complexe et passionnant pour les amateurs mais peut se révéler lourd, encombrant et subi pour d'autres (aménageurs, élus, certains habitants). Cet héritage qui influe fortement sur le développement du village aujourd'hui nécessite impérativement une médiation, un dialogue entre tous les intervenants concernés et par ce biais, d'autres approches sont possibles pour que le transfert culturel se fasse dans de bonnes conditions (Lavigne, 2011 ; Tranchevent, 2014 ; Laurent-Dehecq, 2014 ; Dulauroy-Lynch, Gravier, 2014). La diffusion des informations au grand public est une nécessité. Cet héritage que nous

venons de présenter succinctement pour la ville antique de *Tervanna* est notre patrimoine commun, un bien collectif, inaliénable que nous pouvons certes détruire ou ignorer, mais que nous ne pouvons pas refouler ou occulter (Olivier, 2014 : 234). En conséquence, comme le disait l'ethnologue et anthropologue Daniel Fabre (Bortholot, Sagnes, 2016), « le patrimoine c'est nous" » ; tel était aussi l'intitulé d'une table ronde qui s'est tenue en 2014 à l'Institut national du patrimoine dans le cadre du colloque *L'archéologie à la rencontre des publics, Transmission et médiation des résultats de la recherche*[11]. Il est donc important de faire circuler les connaissances, de les transférer, d'en faire un héritage commun. Ainsi, chaque opportunité archéologique à Thérouanne est complétée par une mise en valeur des connaissances et des découvertes réalisées au sein de la commune. Cette médiation prend alors la forme de visites, le chantier est alors ouvert à un public large, de visites spécifiques destinées aux scolaires du village, de conférences ouvrant les premières conclusions scientifiques au public (Figure 5) et d'une disponibilité accrue des archéologues départementaux afin d'accompagner au mieux les différents projets d'aménagements menés au sein de la commune. Ce transfert de connaissance se réalise aussi au travers de la collaboration étroite menée auprès des institutions (commune, communauté de communes, collège) œuvrant localement à la diffusion des résultats des recherches et des fouilles et à la mise en valeur du patrimoine.

Figure 5

Médiation archéologique à Thérouanne, Direction de l'archéologie du Pas-de-Calais.

24 Pour conclure, *cum Tervannae foditur* – quand on fouille à Thérouanne on plonge dans un héritage archéologique dense, riche et complexe certes, mais aussi à des héritages, à notre héritage commun. Ce patrimoine archéologique local sans cesse renouvelé au gré des découvertes, des nouvelles approches ou encore de nouvelles disciplines concourt à une meilleure connaissance de cette agglomération antique, de son territoire, de ces Morins qui y ont vécu, de leurs goûts, de leur mode de vie, de leur façon de commercer, de leurs réseaux, de ce qu'ils nous ont laissé en héritage et qui résonne forcément avec ce que nous nous laisserons en héritage. Le métier d'archéologue est, il est vrai, de « discourir sur les choses anciennes » mais ce travail pour être bien fait se doit d'être transmis au plus grand nombre avide d'en apprendre plus sur ses racines.

> *Le sous-sol est d'une importance vitale pour les structures matérielles de l'existence contemporaine, comme pour nos souvenirs, nos mythes et nos métaphores* (Macfarlane, 2020 : 24).

BIBLIOGRAPHIE

ALLAG C., TARDY D., 2012, « Conclusion », dans BOISLÈVE J., JARDEL K., TENDRON G., *Décor des édifices publics, civils et religieux en Gaule durant l'Antiquité. Ier-IVe siècle. Peinture, mosaïque, stuc et décor architectonique. Actes du colloque de Caen 7-8 avril 2011*, Chauvigny : Association des publications chauvinoises, p. 533-536.

AZIZA C., 2016, *Guide de l'Antiquité imaginaire. Roman, cinéma, bande dessinée*, Paris : Les Belles Lettres.

BENOIST S., DAGUET-GAGEY A., HOËT-VAN CAUWENBERGHE C. (dir.), *Figures d'Empire, fragments de mémoire. Pouvoirs et identités dans le monde romain impérial* (IIe *s. av. n. è.*-VIe *s. de n.è.*), 2011, Villeneuve d'Ascq : Presses du Septentrion.

BLAMANGIN O., DEVRED V., LERICHE B., 2011, « L'apport de l'archéologie préventive à la connaissance de la topographie antique de la ville de Thérouanne », *Revue du Nord*, n° 393, p. 37-77.

BORTOLOTTO C., SAGNES S., 2016, « Daniel Fabre et le patrimoine », *L'Homme*, n°218, p 45-55.

CHEVALIER R., 1998, *Les voies romaines*, Paris : Picard.

CHOUQUER G., FAVORY F., BAURES P.-Y., 1980, *Contribution à la recherche des cadastres antiques*, Paris : Les belles Lettres.

COULON G., 2007, *Les voies romaines en Gaule*, Paris : Ed. Errance.

DELMAIRE R., 1976, *Étude archéologique de la partie orientale de la cité des Morins, civitas morinorum*, Arras : Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais.

DELMAIRE R., 1994, *Carte archéologique. Le Pas-de-Calais*, Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

DESJARDINS E., 1869, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, Paris : Hachette et Cie.

DULAUROY-LYNCH H., GRAVIER J., 2014, « La "synthèse archéologique urbaine", l'exemple de Noyon. Un travail de recherche au service des archéologues et des habitants », *Archéologie pour la ville*, n°136, p. 36-39

GYSSELING M., 1960, *Toponymisch woordenboek van België, Nederland, Luxemburg, Noord-Frankrijk en West-Duitsland (vóór 1226)*, Bruxelles : Belgisch Interuniversitair Centrum voor Neerlandistiek.

HAIGNERÉ D., 1841, « Mémoire sur les voies romaines du département du Pas-de-Calais (ancien pays des Atrébates et des Morins) », *Mémoires de l'Académie d'Arras / Société royale des sciences, des lettres et des arts*, XIX.

HOËT-VAN CAUWENBERGHE C., 2016, *Recherches sur la province de Gaule Belgique sous le Haut-Empire romain. Approches politiques et sociales*, Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, Villeneuve d'Ascq: Université de Lille (SHS-Lille 3).

HOËT-VAN CAUWENBERGHE C., 2020, « Introduction. Les Morins et la Morinie antique : les espaces et les hommes », *in* BLAMANGIN O., DEMON A., HOËT-VAN CAUWENBERGHE C. (éd.), *Boulogne-sur-Mer antique, entre terre et mer.* Gesoriacum-Bononia, *le port et son arrière-pays. Actes de la table ronde du Projet collectif de recherche* (PCR) *Atlas topographique de la ville antique de Boulogne-sur-Mer, Boulogne-sur-Mer, 24-25 septembre* 2015, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.

JACQUES F., 1987, « Témoins de cadastres romains dans la région de Cassel », *Revue du Nord*, n°272.

LAURENT-DEHECQ A., 2014, « L'évaluation du potentiel archéologique des villes. Une nécessité pour concilier recherche scientifique et aménagement », *Archéologie pour la ville*, n°136, p. 10-14.

LAVIGNE C., 2011, « L'archéogéographie, une expertise au service des politiques publiques d'aménagement. L'exemple de la commune de Bègles (Gironde) », *L'archéogéographie. Un état des lieux et de leurs dynamiques*, n°125, p. 47-54.

LEMAN P., 2010, *À la recherche des voies romaines dans le Nord-Pas-de-Calais. Archéologie, pédagogie et tourisme*, Bouvignies : Nord Avril.

MALVACHÉ É., POUCHAIN G., 1994, « La recherche des cadastres antiques

dans la région Nord - Pas-de-Calais (état provisoire de la recherche). », *Revue du Nord*, n°308, p. 83-98.

MERKENBREACK V., 2017, *Thérouanne (Pas-de-Calais), « Rue Saint-Jean », Parcelle AB 25*, Rapport final d'opération de fouilles programmées, Dainville : Direction de l'Archéologie du Pas-de-Calais.

MERKENBREACK V., 2019, *Thérouanne (Pas-de-Calais), Les Pâtures, parcelles D 709 et 710*, Rapport final d'opération de diagnostic, Dainville : Direction de l'Archéologie du Pas-de-Calais.

MERKENBREACK V., DEWITTE O., AFONSO-LOPES E., AGOSTINI H., DELOBEL D., BOUTTEAU D., MEURISSE-FORT M., 2019, *Saint-Augustin (Pas-de-Calais), Rue de Clarques - parcelle ZE 40p*, Rapport final d'opération de diagnostic, Dainville : Direction de l'Archéologie du Pas-de-Calais.

OLIVIER L., LOUÂPRE M., POTIN Y., 2014, « L'archéologie, un art du vestige et de l'oubli. Entretien avec Laurent Olivier : Par Muriel Louâpre et Yann Potin », *Écrire l'histoire*, n°13-14, p. 229-236.

PARTHAY G. F. C., PINDER M. E., 1848, *Iternerarium Antonini Avgvsti et Hierosolymitanvm ex libris manvscriptis*, Berlin : F. Nicolai.

ROUTIER J.-C., 1980, *Clarques, Mont Saint Martin*, rapport, Villeneuve d'Ascq.

TRANCHEVENT P., 2014, « Jublains (Mayenne), de la capitale antique au village actuel. Regards croisés de l'élu et de l'archéologue », *Archéologie pour la ville*, n°136, p. 56-59.

WATTEAUX M., 2014, « La terre en héritage », *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales*, [en ligne], URL : https://www.espacestemps.net/articles/la-terre-en-heritage/

WESSELING P., HIEROCLES G., TANJÉ P., WETSTEIN J., 1735, *Vetera Romanorum itineraria, sive, Antonini Augusti Itinerarium : cum integris Jos. Simleri, Hieron. Suritae, et And. Schotti notis., Itinerarium Hierosolymitanum, et Hieroclis Grammatici synecdemus*, Amsterdam : J. Wetstenium & G. Smith.

NOTES

1 Voir Benoist *et alii*, 2011.

2 https://antiquipop.hypotheses.org/.

3 https://www.franceculture.fr/personne/laurent-olivier

4 Qui s'est éteint samedi 10 avril 2021 : https://nordoc.hypotheses.org/15134

5 Dont le nom présente quelques variantes orthographiques ; Gysseling 1960 : 959 ; Delmaire 1976 : 128.

6 Campagne dont les données brutes sont encore en attente de traitement.

7 Voir notamment Wesseling et al., 1735 ; Haigneré, 1841 *op cit.* ; Parthay, Pinder, 1848 ; Desjardins, 1869 ; Delmaire, 1976 ; Chevallier, 1998 ; Coulon, 2007 ; Leman, 2010 ; Blamangin et al., 2011.

8 Aurore Di Liberto, *Les paysages ruraux du nord de l'Empire romain : analyse du parcellaire antique dans les Hauts-de-France et les régions du nord-ouest de l'Europe*, thèse de doctorat d'histoire et d'archéologie sous la direction de Christine Hoët-van Cauwenberghe, Université de Lille, en cours.

9 Notons que selon les lieux la longueur d'une centurie peut varier entre 706 et un peu plus de 710 m.

10 Notamment Chouquer *et al.* 1980 : 14.

11 Les vidéos sont disponibles sur les liens suivants : https://www.dailymotion.com/video/x2qstpp et https://www.dailymotion.com/video/x2qxhhw.

RÉSUMÉS

Français

La notion d'héritage va de soi avec la pratique de l'archéologie, il fait partie intégrante de notre métier. *Heres* en latin signifie l'héritier, *heredium*, le patrimoine, l'héritage. D'ailleurs *heritage* signifie en anglais « patrimoine ». L'héritage, c'est ce qui est transmis par les ancêtres, c'est une notion polysémique, qui recouvre de multiples facettes, à l'instar des nombreuses couches archéologiques qui s'accumulent au fil des ans, des siècles, des millénaires comme ce que l'on peut observer à Thérouanne. Cet héritage est multiple, il peut être toponymique, stratigraphique ou géographique. Riche, complexe et passionnant pour certains, il peut se révéler lourd, encombrant et subi pour d'autres (aménageurs, élus, certains habitants), d'autant plus au sein d'un bourg. En Gaule Belgique, l'héritage antique est aussi très présent dans notre système viaire, nos axes de circulation. Mais les circulations, ce sont aussi les échanges économiques via la circulation des matériaux que l'on peut retrouver à Thérouanne, et en l'occurrence, le matériel lapidaire. Ces héritages et ces circulations influent fortement sur le développement du village aujourd'hui et nécessite impérativement une médiation, un transfert, un dialogue entre tous les intervenants concernés car au final, cet héritage est notre patrimoine commun, un bien collectif, inaliénable, que nous

pouvons certes détruire ou ignorer, mais que nous ne pouvons pas refouler ou occulter et dont le fruit de nos recherches doit circuler et être transmis au plus grand nombre.

English

The concept of heritage is understood with the practice of archaeology, as heritage is an integral part of our profession. *Heres* in Latin means heir, *heredium*, inheritance, patrimony. In fact, heritage in English means 'patrimoine' in French. Heritage is what the ancestors transmit; it is a polysemous notion, which covers multiple facets, like the numerous archaeological layers that accumulate over the years, centuries, millennia, as can be observed in Thérouanne. This heritage is multiple; it can be toponymic, stratigraphic or geographical. Rich, complex and fascinating for some, it can be heavy, cumbersome and bulky for others (developers, elected officials, certain inhabitants), even more so within a town. In Belgian Gaul, the ancient heritage is also present in our road system, our traffic routes. However, the circulation, the circulations, are also economic exchanges via the circulation of materials that we can find in Thérouanne, and in this case, lapidary material. These legacies and circulations have a strong influence on the development of the village today. That imperatively require a mediation, a transfer, a dialogue between all the stakeholders concerned because, in the end, this Legacy is our common heritage, a collective, inalienable good, which we can certainly destroy or ignore, but which we cannot repress or hide and whose fruit of our research must circulate and had to be transmit to the greatest number.

INDEX

Mots-clés

archéologie urbaine, archéologie préventive, Thérouanne, Morins, archéogéographie

Keywords

urban archaeology, preventive archaeology, Thérouanne, Morins, archaeogeography

AUTEUR

Vincent Merkenbreack

Attaché de conservation du patrimoine, responsable d'opérations d'archéologie préventive spécialisé sur la période romaine et le milieu urbain et notamment sur les secteurs de Thérouanne, Bavay et l'arrière-pays de Boulogne-sur-Mer. Membre du Laboratoire Halma UMR 8164, CNRS, Univ. Lille, MC. Membre du Projet Collectif de Recherches recherche « Atlas topographique de la ville antique

de Boulogne-sur-Mer » sous la direction d'Olivier Blamangin (INRAP) et d'Angélique Démon (service archéologique municipal). Membre du PCR « Thérouanne, ville antique et médiévale » sous la direction de François Blary (Université Libre de Bruxelles). Contributeur à la base Artefacts : artefacts.mom.fr. Membre de la SFECAG, de l'AFAV, de la Commission départementale d'Histoire et d'Archéologie du Pas-de-Calais, de la Société des Antiquaires de la Morinie, ainsi que de l'association Archéologie et Patrimoine en Corse. Ancien président de l'association Human-Hist et à ce titre organisateur et coéditeur des deux premiers colloques Autun Capitale des Langues Anciennes parus en 2019 et 2020.
Thèmes de recherches : archéologie urbaine, Thérouanne, la Morinie, la fabrique de la ville, l'artisanat et le monde funéraire romain, archéologie de la Grande Guerre.

Transmission orale et héritage culturel : la part des contes dans la survivance du *tamazight*

Leïla Houadfi

PLAN

Quelques éléments méthodologiques : à la rencontre des discours et des pratiques des locuteurs aurésiens
Le conte en héritage, entre mythe et réalité, au service de la survivance d'une langue antique
Thougaa Hazizawthe : manifester de la reconnaissance envers la nature et les humains comme un principe éducatif
L'histoire d'Aglime Ntalghamthe surmontant ses épreuves vers un cheminement résilient : générosité et patience en héritage
La dimension linguistique du conte : de la préservation des vocables antiques aux voyages d'une langue vers une autre
L'éducation au cœur de la pratique du conte : entre transmission de valeurs et sensibilisation environnementale
L'approche socialisante du conte : garder un lien avec le mode de vie ancestral
La figure féminine : une place centrale dans la société chaoui

TEXTE

1 Aucune approche sérieuse des cultures africaines ne peut être envisagée sans une prise en compte du statut de la parole (Dembelle, 2015). D'essence antique et pluricentrique, le *tamazight*[1] a gardé, à travers l'oralité, une singulière vitalité en dépit de l'invisibilisation imposée, entre autres, par une stratégie politique arabisante : son absence délibérée des programmes scolaires alors même qu'il dispose d'un système d'écriture couramment daté de plus d'un siècle avant J.-C.[2] en est l'illustration la plus marquante.

2 Objet de controverses identitaires, culturelles et politiques voire d'affrontements violents, le *tamazight* s'est vu, au cours des soixante dernières années, au cœur d'amples revendications : il est désormais reconnu constitutionnellement en Algérie par son introduction, en 2002, dans la Constitution en son article 3 bis, pour être, en 2016,

finalement considéré comme « langue officielle. » Cet état de fait aurait pu assainir le débat sociopolitique : il n'en est rien. Aussi, notre travail de recherche vise, sous l'angle sociolinguistique, à comprendre les effets matériels et/ou symboliques que soulève cette reconnaissance constitutionnelle par le parlement algérien [3].

3 En dépit de ce long parcours laborieux [4], voire probablement grâce à lui, le *tamazight* n'a jamais quitté la scène nationale algérienne et a profité d'une transmission intergénérationnelle dynamique par les contes, les chansons, les proverbes et dictons, etc. S'il a été essentiellement, si ce n'est exclusivement, transmis oralement, le *tamazight* est au cœur d'un héritage culturel dense, porté, pour une grande partie, par les femmes. Bien que majoritairement illettrées, ces représentantes de la figure maternelle (grand-mère, grand-tante, mère, sœur) ont eu une part considérable dans la survivance de la langue et dans sa circulation de génération en génération, notamment dans le monde rural. Responsables de l'éducation des plus jeunes et soucieuses de tisser les liens sociaux, ces femmes ont préservé, des siècles durant et aujourd'hui encore, les traditions culturelles par le biais de techniques artisanales dans des domaines aussi divers que la poterie, le tatouage, la tapisserie, d'une part. D'autre part, elles ont occupé et remplissent toujours à notre époque un rôle social de construction identitaire *via* d'autres supports, transmis oralement, comme les contes, les vers ou les chansons. Ainsi, dans la continuité des travaux de Rahmouna Mehadji (2007), nous aborderons, à travers la pratique séculaire du conte, la façon dont les conteuses contribuent à la préservation d'un savoir traditionnel.

4 Après avoir, en quelques mots, présenté notre terrain d'étude et quelques éléments méthodologiques, nous nous attarderons sur la façon dont le conte s'inscrit dans la survivance du *tamazight*, langue dont nous avons souligné le caractère antique. En nous appuyant sur deux contes, que nous raconterons succinctement, nous nous intéresserons aux différentes dimensions offertes. Qu'elles soient linguistiques, éducatives ou socialisantes, lesdites dimensions ouvrent certes le champ de la symbolique, mais témoignent de la matérialité de la transmission d'un héritage linguistique, social et culturel.

Quelques éléments méthodologiques : à la rencontre des discours et des pratiques des locuteurs aurésiens

5 S'il est communément admis que l'Afrique du Nord se vit « à juste titre » comme un ensemble d'États revendiquant leur arabité[5] et leur appartenance à la communauté musulmane (Camps, 1984), cette acception prend insuffisamment en compte le « long chemin de la revendication culturelle berbère » (Redjala, 1994). Elle véhicule également une forme d'amalgame entre arabité, pratique et utilisation de la langue arabe alors même que la présence arabe sur le territoire ne date que du VIIe siècle après J.-C. En prenant en compte des éléments de l'histoire des Berbères, *Imazighen*[6], laquelle a été marquée par les conquêtes romaines, la christianisation, les invasions vandale et arabe, l'islamisation puis la colonisation française, notre recherche porte sur les tensions ayant traversé la société algérienne dans son rapport à son identité d'origine et la langue qui y est attachée. Celles-ci, tiennent une place centrale dans les débats publics et dans les préoccupations politiques et sociales en Algérie. L'introduction constitutionnelle du *tamazight* signifiant son émergence institutionnelle, paraît être une porte d'entrée pertinente pour mettre en débat le sens de cette officialité pour les tenants comme pour les opposants à la berbérité.

6 Nous nous intéressons, plus spécifiquement, au cas chaoui[7], déclinaison locale du *tamazight* dans les Aurès : en effet, notre recherche est née des interrogations ayant accompagné, entre autres, notre formation personnelle. Bien que connu et compris par nos camarades de jeu et de classe, le chaoui n'était parlé que par une extrême minorité des personnes de notre génération, laissant place aux langues arabe et française. Le fait de parler chaoui était considéré comme un formidable moyen d'intégration, notamment auprès des plus âgés ou, à l'opposé, comme le symbole du refus et du rejet de la modernité. Si la mobilisation des *Ichawiyen*, durant la guerre de libération algérienne, a permis de ressusciter les caractéristiques de bravoure et de fierté qui leur étaient reconnues en tant que farouches défenseurs de

leur dignité, longtemps les locuteurs d'expression amazigh exclusive ont fait l'objet de stigmatisation, et étaient renvoyés, dans les représentations communément admises, à l'ignorance. À titre d'exemple, cette expression algéroise, « *Ki El Chaoui* » (comme le Chaoui), fait de celui qui en est affublé un être rudimentaire, voire primitif.

Les ruines romaines de Timgad, avec l'aimable autorisation de Rachid Hamatou, auteur et photographe aurésien.

Le mausolée numidien d'Imadghasen, avec l'aimable autorisation de Rachid Hamatou, auteur et photographe aurésien.

7 Si d'un point de vue historique, la région des Aurès a vu l'émergence du royaume numide unificateur de plusieurs tribus guerrières, elle a, par ailleurs, été au cœur de travaux ethnologiques internationalement reconnus (Tillion, Rivière, Camps, Gsell, etc.), mais peu étudiée sous le prisme sociolinguistique. Connus pour les empreintes antiques qui y subsistent, les Aurès abritent d'anciens sites dont Timgad et ses ruines romaines, le mausolée numidien antéislamique d'Imadghasen, les balcons de Ghoufi, Ksour Nem'doukal qui témoignent d'une richesse qui n'a pas livré tous ses secrets. C'est au cœur de ce panorama archéologique qu'une partie de nos matériaux a été recueillie. Si la crise sanitaire que nous connaissons a quelque peu modifié notre méthode, nous avons pour les besoins de cet article cherché à comprendre les enjeux que recouvre la survivance du *tamazight* : par quels biais le canal exclusivement oral, qui aurait pu ou dû le fragiliser, s'est-il manifesté dans son voyage temporel depuis l'antiquité ou en d'autres termes, sur quels moyens s'est-il appuyé pour traverser les âges ?

Ghoufi et ses balcons, avec l'aimable autorisation de Rachid Hamatou, auteur et photographe aurésien.

Ksour Nem'doukal, avec l'aimable autorisation de Rachid Hamatou, auteur et photographe aurésien.

8 Notre recueil de données est multidimensionnel : outre un travail d'analyse portant sur la reconnaissance constitutionnelle de la langue amazigh d'un point de vue juridique, nous nous appuyons sur une méthodologie associant l'observation directe du milieu et l'utilisation de la parole des locuteurs (Baumgardt, Roulon-Doko, 2009). De plus, à partir de l'analyse de proverbes, de contes et de chansons, nous identifierons, derrière l'énonciation du texte, son « espace référentiel », selon l'expression d'Ursula Baumgardt et Mélanie Bourlet (2009). Cette identification nous permettra de lever le voile sur cette littérature orale ou cette mémoire populaire, sur les métaphores et leur signification culturelle ainsi que sur leur participation dans le processus de construction de l'identité culturelle chaoui.

Le conte en héritage, entre mythe et réalité, au service de la survivance d'une langue antique

9 Si la vitalité d'une langue dépend très certainement de sa géographie linguistique (Dalbera-Stefanaggi, 2002), de la valeur qui lui est donnée par la société dans laquelle elle est parlée, de ses locuteurs, de leur âge, elle est également intrinsèquement liée à la transmission intergénérationnelle. Autour du conte, et de sa mobilisation par les représentantes de la figure maternelle (grand-mère, grand-tante, mère, sœur), nous nous attarderons sur la façon dont ces femmes, pour la plupart illettrées, ont participé à la circulation de la langue et par conséquent, dans une forme de continuité, à sa survivance en tant que vectrice d'identité et de culture. Selon l'ethnologue française Camille Lacoste-Dujardin (2003), le conte berbère est considéré comme un support pour étudier la société berbère. En effet, son utilité est avérée notamment du fait que nous ne disposons que de très peu d'éléments portant sur le fonctionnement de la société chaoui : le conte permet ainsi de révéler quelques éléments sur le mode de vie sociétale en vigueur en tribu, par exemple.

10 Autant qu'il nous en souvienne, le conte a bercé et rythmé nos jeunes années sans pour autant qu'il ne soit lu ou visionné. Le conte fait partie de la tradition chaoui : c'est un moment collectif privilégié avec une dimension spatio-temporelle bien spécifique. Il met en présence le conteur, ici, la conteuse, et les personnes qui l'écoutent qui sont généralement des enfants, des préadolescents voire des adolescents. Rahmouna Mehadji (2007) a étudié le « rituel narratif dans l'espace féminin » : selon elle, il témoigne de l'originalité et des spécificités d'une « performance capable de susciter un véritable envoûtement de l'auditoire. » Le conte est ainsi propice à la création d'un lien particulier, d'autant que le rituel du conte se prête naturellement à la nuit, surtout aux longues nuits d'hiver autour du feu, ou à la belle étoile en été.

11 L'origine des contes que nous nous proposons de partager au long de ces lignes est inconnue : racontés aux générations précédentes, ils véhiculent un côté mystérieux qui nous fait ressentir le sens du

temps long, en faisant émerger une dimension de perpétuité voire d'immortalité. Le conte devient ainsi ce canal de transmission, mais aussi de partage ; vecteur d'authenticité et de richesse, qui se traduit par une perpétuelle évolution et une continuité culturelle. Il véhicule, si l'on s'en réfère à l'UNESCO, un patrimoine culturel immatériel illustrant les traditions ou les expressions vivantes héritées des ancêtres et transmises aux descendants.

12 Pour Nawal Boudechiche et Ayachia Hana, le texte narratif convoque une activité cognitive intense fortement tributaire de la charge culturelle qui le caractérise (Boudechiche, Hana, 2015). Paul N'da a mis en exergue les valeurs thérapeutiques que peut revêtir le conte tant il peut indiquer la voie de la réconciliation, quelle que soit la nature du conflit (N'Da, 2017). Il s'agit d'un moyen de socialisation, de formation et d'éducation (N'Da, 2017). Il se prête à la découverte de la notion de récit et aide à produire un discours cohérent, doté d'un commencement, d'un développement et d'une fin (Moussu, Accardi, Bonnaud, 2005). Dès le plus jeune âge, le conte, de par sa structure simple, les caractères schématiques de ses personnages, la permanence des lieux et la pérennité des objets magiques, aide à la construction de la personnalité en nourrissant l'imaginaire. L'interprétation des effets du conte est intéressante puisqu'elle aide l'enfant à découvrir le sens profond de la vie tout en lui permettant de se divertir et d'éveiller sa curiosité (Bettelheim, 1977).

13 C'est à partir de ces postulats que nous avons choisi de travailler autour du conte et de trois de ses dimensions. D'un premier abord, la *dimension linguistique* dans le sens où la transmission des mots a traversé les âges : subsistent alors des vocables qui auraient pu disparaître au bénéfice d'autres, plus faciles à utiliser (vocables issus de la langue arabe ou de la langue française). Ensuite, il s'agira de nous pencher sur la *dimension éducative ou pédagogique* qui propose au conte une fonction allant de la transmission d'un savoir, et au-delà du récit lui-même, à des principes de morale spécifique à la culture (Denizot, 1995). Enfin, dans la continuité de la dimension éducative, la *dimension socialisante* du conte, vectrice de repères identitaires, sera articulée autour de rites sociaux permettant de véhiculer et de faire vivre la culture ancestrale en œuvrant sur la qualité du lien social.

14 Avant de mettre en débat les dimensions ci-dessus explicitées, il paraît important de poser le cadre des deux contes choisis [8]. Ceux-ci sont connus des personnes de notre génération depuis leur plus jeune âge. Ils ont été racontés à de nombreuses reprises, surtout en groupe, par les femmes de la famille élargie et du voisinage. Si certains détails changeaient à chaque fois, selon la conteuse, le fond de l'histoire restait, au demeurant, immuable.

15 Nous avons retranscrit les contes dans leurs grandes lignes pour les contextualiser et imprégner l'imaginaire de notre lecteur francophone : dans les faits, ils sont souvent présentés comme une longue série occupant plusieurs soirées d'affilée, à la condition d'une disponibilité de la conteuse. À cet égard, les enfants sont rapidement amenés à l'aider dans la réalisation de ses tâches ménagères pour qu'elle puisse être toute à la disposition du monde magique que ne manque pas de dévoiler le conte. Il est à souligner ici que tous les contes contiennent des formules qui se transposent aisément dans le quotidien et s'ils débutent par une formule comme « il était une fois » ; ils se terminent par une morale qui, dans les faits, deviendra un dicton témoignant de l'expertise linguistique de ses utilisateurs.

16 Le premier conte, intitulé « Herbe verte », *Thougaa Hazizawthe*, nous a été, à plusieurs reprises, raconté par une cousine éloignée de 80 ans. Interviewée dans le cadre de notre recueil de données, Alkamla exprime son grand plaisir de pouvoir parler des contes. C'est une première pour elle, elle s'étonne d'ailleurs que nous envisagions un travail d'écriture sur la question : pour elle, le conte est une telle évidence de l'identité qu'il n'est nul besoin de l'écrire. Toutefois, lorsque nous abordons notre travail de recherche, elle exprime sa fierté et se remémore que l'accès à l'école, « de [son] temps [9]», pour les filles surtout, mais également pour nombre des garçons de sa génération, représentait la chance de pouvoir étudier l'arabe et surtout le Coran, d'une part. D'autre part, même si elle regrette de ne pas avoir été scolarisée, elle précise que la scolarisation présentait toutefois le risque de « tourner le dos » à la langue originelle. Pour elle, cette dernière, bien que fondant l'identité, faisait manifestement partie, pour les « jeunes générations », du monde d'hier.

Thougaa Hazizawthe : manifester de la reconnaissance envers la nature et les humains comme un principe éducatif

17 *Thougaa Hazizawthe* est l'histoire d'une petite fille appelée *Hazizawthe* (Verte, en français) : son père, chef de tribu, la choyait considérablement du fait du don qu'elle possédait : elle était en totale harmonie avec la nature, faisait pleuvoir dans les lieux les plus arides où les caravanes de sa tribu campaient. Décrivant son don, il était courant que la conteuse s'exclame *Hatuaade Falasse Algarath* (la pluie lui répondait). *Hazizawthe* était une fillette pleine de vie, très populaire auprès des filles de son âge, desquelles elle n'était pas distinguée et desquelles elle ne se distinguait pas. Toutefois, son don rendait jalouses ses deux cousines, qui profitèrent du moment du lever du camp pour l'éloigner : elles l'endormirent en lui brossant les cheveux et en se réveillant, *Hazizawthe* se retrouva seule, entravée par une plante épineuse *Hazugarth*, très courante dans la région des Aurès. Elle demanda l'aide de plusieurs animaux : l'un d'eux, *Iffisse* (l'hyène), arrêtant sa course, la prit en pitié et finit par la libérer.

18 Recherchant sa tribu, elle appelait *Faout* (la lumière), générée habituellement par le feu du campement. De fatigue, elle finit par appeler la lumière la plus proche, mais, malheureusement, tomba sur celle qui émanait de la maison de l'ogresse, *Hamza*. A l'intérieur, elle trouva l'ogresse nourrissant ses jumeaux tout en écrasant du blé avec la meule spécifique amazigh, *Hassirthe*. *Hazizawthe* s'approcha, prit le sein de l'ogresse et devint ainsi la sœur des jumeaux.

19 Après plusieurs années et moult aventures, *Hazizawthe* rencontra un berger de sa tribu qui l'aida à retourner auprès des siens à condition qu'elle se débarrasse de ses frères ; ce qu'elle fit avec regret. On fêta le retour de *Hazizawthe* et son mariage avec le berger. Ses cousines furent punies. C'est en allant choisir une monture avant de lever le camp que *Hazizawthe* remarqua que deux de leurs chameaux, farouches, n'étaient autres que *Hamza* et son mari, venus se venger : son père ordonna de creuser un grand trou en y jetant les deux

chameaux, non sans y avoir mis le feu : « C'est ainsi qu'on se débarrasse des ogres, ma fille ! » Un an après, *Hazizawthe*, qui attendait son premier enfant, alla vers la fosse dans laquelle avait été brûlé le couple des ogres. Elle se pencha pour voir le fond, et soudainement, un os de l'ogresse jaillit des cendres et lui transperça l'œil, elle entendit une voix lui reprocher : *Netch Satghanjayth Ghar Iminem U Chem Suqachudh Gher Hit Inu* ! *Anech Assifguigham Hit* !! (Je viens vers toi avec une cuillère pour te nourrir et toi tu avances une branche pour m'éborgner, voilà, je viens de te rendre borgne). Cet incident donna lieu à un dicton qui traversa les âges jusqu'à notre temps. Il se résume dans les propos de *Hamza*, adaptés à la troisième personne masculine du singulier « nata » : « *Netch Satghanjayth Ghar Imines U Nata Suqachudh Gher Hit Inu* ». La morale de ce proverbe consiste à incriminer une personne faisant preuve d'ingratitude, et qui a tendance à rendre le bien par le mal.

L'histoire d'Aglime Ntalghamthe surmontant ses épreuves vers un cheminement résilient : générosité et patience en héritage

20 L'intrigue du second conte, *Aglime Ntalghamthe*, se déroule dans un autre contexte familial : c'est l'histoire de deux sœurs dont l'aînée, mariée, souhaitait se débarrasser de ses parents pour devenir la maîtresse des lieux. Elle chargea son mari de cette tâche. Prétextant la fête de *Yennayer*, le mari emmena son beau-père au marché pour les préparatifs de la fête. Sur le chemin, il le tua. La cadette, le cœur lourd, s'approcha de la chienne de son père pour la nourrir ; celle-ci lui dit : « Viens, je vais te montrer où repose ton père. » Face à la dépouille de celui-ci, la fillette pleura longtemps et l'enterra.

21 Le mari opéra de la même façon avec sa belle-mère, et comme pour son père, la cadette s'inquiéta de l'absence de la mère. Elle la découvrit inerte dans les bois ; elle constata que son ventre bougeait : elle l'ouvrit avec une lame et en sortit deux beaux garçons. Elle les nomma Moussa et Issa, les distingua en leur perçant, l'un, l'oreille droite, et l'autre, la gauche, les enveloppa dans un morceau de la robe

de leur mère et les confia à une nomade, très pauvre, installée non loin de leur maison. Dès lors, la fillette fut habillée, par sa sœur, d'une peau de chamelle, et réduite à s'occuper du troupeau de chameaux. Chaque matin et chaque soir, elle trayait une chamelle et allait déposer le lait chez la nomade. Ainsi, *Aglime Ntalghamthe* (Peau de chamelle), fut le nouveau nom de la cadette. Forcée de lever le camp, la nomade rendit les jumeaux à leur sœur. Cette dernière n'ayant pas le choix, laissa les enfants dans *Thaachouchth* (abri) et allait, deux fois par jour, les nourrir et leur tenir compagnie. L'ainée remarqua les allées et venues de sa cadette. Elle lui ordonna de s'éloigner sous peine de la tuer. *Aglime Ntalghamthe* s'exécuta et partit faire paître le troupeau plus loin en laissant les jumeaux. Ceux-ci furent découverts par un couple de voyageurs qui, croyant en un miracle, les adoptèrent. La cadette les chercha, mais ne les trouva point, les croyant dévorés par le couple d'ogres qui sévissait dans la région.

22 Le temps passa et les jumeaux devinrent de beaux et courageux jeunes hommes ; ils furent toutefois surnommés *Harwa N'taachouchth* (enfants de l'abri). Blessés par la connotation péjorative de ce surnom, ils cherchèrent à connaître la vérité, mais leur mère adoptive ne voulut rien leur dire. Ce sobriquet, sous lequel ils pressentaient l'insulte, les taraudait. L'un d'entre eux feignit d'être malade et demanda à sa mère adoptive de lui préparer un plat de *Iiche*. La mère se dépêcha près du feu pour préparer le plat. Moussa, l'autre jumeau, vint se joindre à elle, et lui dit : « Oh mère, je veux un morceau de viande ! » La mère tendit sa main dans *Hassilthe* (la marmite) pour s'exécuter : Moussa s'en empara et la garda au-dessus du *Iiche* brûlant. Il lui reposa la même question : « Pourquoi nous appelle-t-on *Harwa N'taachouchth* ? » « Pardonnez-moi mes fils, Moussa, lâche ma main, et je vous dirai toute la vérité. » Elle leur raconta leur histoire et indiqua l'emplacement exact où ils avaient été trouvés.

23 Ainsi, ils retrouvèrent leur sœur, *Aglime Ntalghamthe*, et l'aidèrent, après moult péripéties, à recouvrer une vie confortable. Ils enfermèrent leur sœur aînée et son mari dans *Thaachouchth*, qui devint un synonyme chaoui de poulailler, un juste retour à son étymologie d'origine, comme nous le verrons plus avant.

24 *Aglime Ntalghamthe* est ainsi devenue la figure même de la patience et de la générosité. Cette histoire donna lieu au dicton suivant *Seghma Tharwanek F Laz Dhu Fadh* (habitue tes enfants à la faim et à la soif). Cet adage souligne deux points importants dans l'évolution individuelle et en société de l'enfant. D'une part, l'attention est portée sur le processus de son apprentissage face à la frustration, en lui donnant les outils lui permettant de dépasser cette étape. Le conte nous enseigne comment l'enfant *Aglime Ntalghamthe* surpassa cette étape en s'ouvrant à l'autre (la nomade) et, malgré la précarité de sa propre condition, a su faire preuve de générosité (envers la nomade). D'autre part, le second point nous pousse à réfléchir aux éventuels moments de privation auxquels un individu (voire un groupe) peut être confronté dans son parcours de vie. Slimane, 85 ans, a connu des périodes de famine où les récoltes de blé avaient été détruites par des nuées de sauterelles. Il mobilise le dicton en partageant ses souvenirs : « La patience c'est ta meilleure amie quand tu as faim ou quand tu n'as pas d'eau, mieux vaut être patient sinon, le chacal te dévore. » Il a appris très jeune, comme *Aglime Ntalghamthe*, à s'armer de patience sous peine d'être dévoré par le chacal qui symbolise l'impuissance face à laquelle l'individu en peine se trouve.

La dimension linguistique du conte : de la préservation des vocables antiques aux voyages d'une langue vers une autre

25 Ces deux contes ont parcouru les âges, Alkamla les a entendus dans sa jeunesse, racontés par des « anciennes », pour reprendre ses mots, avant d'être elle-même vectrice des différentes dimensions qu'ils véhiculent. Leur transmission orale de génération en génération démontre la performance de l'oralité, permettant ainsi la survivance de cette langue ancienne même si nous avons conscience que toute langue doit pouvoir s'appuyer sur une standardisation, reposant sur un alphabet, lui permettant de déployer toutes ses potentialités. Traversés de vocables préservés dans le sens où certains auraient pu être remplacés par des mots arabes plus courants et parfois univer-

sels, ces contes témoignent d'une dimension linguistique intéressante.

26 Nous émettons l'hypothèse selon laquelle le terme *Hamza* (ogresse) aurait pu s'effacer devant les mots *Sahira* (sorcière, en langue arabe) ou *Ghoula* (ogresse, terme popularisé par le personnage de Batman, *Ras El Ghoule*, tête d'ogre)[10], tant nombre d'*Imazighen* arabophones mobilisent l'arabe algérien. L'analyse de ces contes permet également de cibler des mots qui, sortis de la vie quotidienne des berbérophones, ont perdu leur utilisation courante : le conte devient ainsi un support à la préservation. Le vocable *Hassirthe*, par exemple, désigne une meule spécifique, qui n'est plus couramment utilisée, et dans laquelle était manuellement moulu le grain. Le vocable survivant est alors entré dans les expressions courantes dont *Am Hassirthe* (comme la meule): elle est dédiée aux personnes fortes de caractère qui ont pour usage de broyer leurs contradicteurs ou encore, pour désigner deux personnes qui ne seraient efficaces qu'en binôme, *Hassirthe* n'étant fonctionnelle que si les deux parties qui la composent travaillent de concert.

Hassirthe, La meule berbère, Leïla Houadfi, Les Aurès, 2020.

27 Si le conte est un support vivace à la préservation de la langue, il peut également témoigner des voyages linguistiques que peut emprunter tel ou tel autre mot. Le second conte nous met en présence de *Thaachouchth* (« abri »), sous lequel la cadette a déposé les jumeaux après le départ de la nomade. Il consistait en un abri construit dans certains endroits pour que des bergers puissent s'y protéger et s'y reposer. Suite à la sédentarisation des Ichawiyen, ce genre d'abri est de moins en moins utilisé, mais le vocable s'est déplacé pour définir de petits poulaillers. Son origine étymologique est arabe : il provient du mot *Aach* (nid) et a intégré le champ lexical des Ichawiyen qui l'ont adapté *Thaachouchth* (abri), puis rendu à son sens initial. Trois des personnes rencontrées dans le cadre de notre recherche simultanément berbérophones et arabophones étaient convaincues qu'il ne s'agissait nullement d'un mot arabe.

L'éducation au cœur de la pratique du conte : entre transmission de valeurs et sensibilisation environnementale

28 D'un point de vue éducatif, ces contes portent en eux l'intérêt de mettre l'accent sur la transmission de certaines valeurs, que celles-ci soient explicitement citées ou qu'elles aient fait l'objet de métaphores. Ce sont les postures des protagonistes, *Hazizawthe*, la nomade, et *Aglime Ntalghamthe* qui donnent vie à ces valeurs par leur personnification. Il est d'ailleurs courant de mobiliser la sœur d'*Aglime Ntalghamthe* lorsque les enfants font preuve d'égoïsme. *Hazizawthe* l'est également quand il s'agit de dénoncer l'ingratitude : sa blessure à l'œil témoigne de son manque de reconnaissance vis-à-vis de la famille des ogres, laquelle, bien qu'extérieure au monde humain, se devait d'être remerciée de sa générosité. Ainsi, la morale est très présente dans ces contes : Anissa, femme d'une quarantaine d'années, déclare : « Toute mon enfance a été bercée par les contes … Je voulais qu'on me les raconte en arabe pour pouvoir les raconter aux copines, mais malheureusement ma grand-mère, paix à son âme, ne parlait pas l'arabe, que le chaoui (…). Tu me diras, j'ai été obligée de comprendre le chaoui (rires) et les histoires étaient tellement belles, tu y apprends comment nos ancêtres vivaient et ce qui était important pour eux. » Anissa parle spontanément d'*Aglime Ntalghamthe* et des valeurs qui ponctuent le conte, entre entraide, sens du sacrifice et de la responsabilité. Elle affirme : « La noirceur de la sœur fait qu'automatiquement tu te sens proche d'*Aglime* … Malgré sa malheureuse situation, elle n'oublie pas d'être reconnaissante envers la nomade qui est si pauvre, mais qui n'hésite pas à ouvrir sa tente à deux bouches en plus … Je voulais lui ressembler quand j'étais petite, mais je ne suis pas nomade et je n'ai pas de tente (rires). » La dimension éducative est perceptible dans la scène où *Hazizawthe*, entrée dans la maison de l'ogresse et pour éviter de se faire dévorer, va se nourrir au sein de celle-ci. Dans la société chaoui, celle-ci est une métaphore de la « marâtre », la femme du père. La conteuse, en mobilisant ce versant, attire la vigilance des enfants sur la conduite à

tenir en cas de décès de la mère de famille ou du remariage du père : en effet, l'arrivée d'une nouvelle épouse est couramment facteur de la détérioration des conditions de vie des enfants du premier lit. L'adoption de cette attitude permet à l'enfant d'optimiser ses chances d'être accepté par la femme du père, étrangère au noyau familial. De même, ce passage du conte offre l'opportunité de prendre connaissance d'autres schémas familiaux possibles.

29 Par ailleurs, le conte inscrit l'enfant dans une dimension environnementale qui se traduit par une certaine communion avec la nature : l'héroïne du premier conte, *Hazizawthe*, est en parfaite communion avec celle-ci. Elle peut communiquer avec la pluie, les plantes et doit sa délivrance à *Iffisse*, un animal sauvage. Dans le second conte, l'accent est mis sur le chameau : il habille la fillette, nourrit les jumeaux. Dans la perspective de chacun des contes, la nature est au-delà d'un simple décor, elle est un personnage à part entière. Alhawas, berbérophone de plus de 70 ans, déclare : « Les contes, c'est toute l'enfance, mais c'est notre identité qui est au cœur. Ils parlent tous de comment on vivait dans l'ancien temps. Ça peut paraître bizarre pour une jeune comme toi (rires), mais on était des nomades. On bougeait beaucoup … Ce n'est pas l'herbe qui venait à nous, mais nous qui la recherchions (rires). On faisait très attention aux saisons, à la moisson … mes meilleurs amis d'enfance étaient mes moutons. »

30 En les appréhendant dans leur symbolique, les contes peuvent donner à voir des emprunts à la théologie : la société amazigh étant, avant l'introduction du christianisme ou l'avènement de l'islam, polythéiste, *Hazizawthe* ne représente-t-elle pas une forme mi-humaine mi-divine communiquant avec les différentes composantes de la nature ? Témoin d'un idéal nostalgique appartenant à un monde imaginaire ou fantaisiste toutefois parlant au plus intime de notre humanité, il contient toutefois une certaine efficacité quel que soit l'âge ou la culture de celui qui l'entend (Delom, 2002), d'autant que, par essence, il se recrée à l'infini et vit des mutations liées à des reprises orales et écrites (Jacquelin, Ferrier, 2019). À ce titre, il est, dans le sujet qui nous intéresse, vecteur de mythes dont l'influence sur la culture et les arts amazigh est considérable si on observe la place qu'il prend dans certaines pratiques en cours encore aujourd'hui.

31 Le conte, par essence, se recrée à l'infini, il vit des mutations liées à ses reprises orales et écrites. Les contes sont aussi l'occasion de renouer avec la faune animale qui peuplait l'Afrique du Nord : *Hazizawthe* est libérée par *Iffisse*, une hyène qui n'est présente aujourd'hui qu'en Afrique subsaharienne. Il en est de même pour les noms de ces animaux qui ont persisté en dépit de l'utilisation de plus en plus marquée de la langue arabe pour les désigner. Ainsi, les contes nous permettent de garder en mémoire que le lion se dit *Arre*, plutôt que *Sbaa* ou *Assad*, ses synonymes arabes, si présents dans les ouvrages scolaires ou les programmes télévisés. La survivance de ces mots antiques est-elle liée à la vigilance des anciens ou a-t-elle été conduite par la nécessité, du fait d'une méconnaissance de l'arabe ?

L'approche socialisante du conte : garder un lien avec le mode de vie ancestral

32 La pratique du conte, comme nous l'avions décrite, est mobilisée dans le cadre familial et tribal pour ce qui concerne la société chaoui. *Hougaa Hazizawthe* nous mène vers la dimension socialisante de l'histoire au sens de potentielle ouverture aux autres, au groupe, voire au monde : cette dimension permet aisément à l'enfant de se « compter un parmi d'autres. » En dépit de son don et de son statut social, *Hazizawthe* est incitée par son père à ne pas se distinguer des autres enfants de la tribu : ainsi, l'absence de catégorisation ou de classification sociale est une donnée à souligner dans le fonctionnement de la société chaoui.

33 L'approche socialisante du conte est également perceptible dans la façon dont il permet une continuité avec les rites et les traditions : le beau-frère d'*Aglime Ntalghamthe*, prétextant les préparatifs de *Yennayer*, met à exécution son triste dessein d'assassiner son beau-père.

34 L'histoire de *Hazizawthe* est ainsi l'occasion de raconter le mode de vie des nomades. Nous ne l'avons pas explicité dans le conte, mais les conteuses racontent et développent, se faisant alors dépositaires et passeuses d'une mémoire, la façon dont vivaient les tribus chaoui

dont le mode de vie reposait sur un semi-nomadisme. Elles étaient ainsi amenées à se déplacer avec leurs troupeaux, à la recherche de pâturages plus denses tout en veillant à ne pas appauvrir les terres traversées. S'ouvre alors aux enfants tout un pan fascinant de leur histoire récente méconnue, tant ce mode de vie parait si éloigné, mais pourtant si présent : nombre de tribus aurésiennes qui pratiquaient et pratiquent encore aujourd'hui l'élevage pastoral. Elles en confient la responsabilité à de jeunes gens, lesquels se retrouvent alors sur les traces de leurs ancêtres.

35 L'introduction du personnage de la nomade offre l'opportunité d'un saut dans le temps, mais surtout permet d'aborder les notions de solidarité, de générosité et d'hospitalité. Ce sont des valeurs qui cimentent la société aurésienne et qui sont, dans les représentations couramment admises, véhiculées autour d'elle. Jusque dans les années 1990, années qui ont vu émerger et s'intensifier une guerre civile en Algérie, l'hospitalité dans les Aurès représentait une valeur cardinale. Ainsi, les voyageurs qui s'arrêtaient étaient systématiquement accueillis et partageaient avec les habitants un repas même si celui-ci pouvait être frugal. Z'raria, berbérophone de 78 ans, se remémore « Chez nous, c'était pas imaginable de fermer la porte à quelqu'un ... fut-il habillé d'or et d'argent (rires) ... quand on avait pas grand-chose à partager, et bien on faisait du rakhssass (pain de blé) et on coupait un oignon et un piment (rires) ... maintenant, on aurait honte s'il n'y a pas de gâteau, mais ça ne fait pas si longtemps ... »

La figure féminine : une place centrale dans la société chaoui

36 Les deux contes présentés laissent, dans leur grande majorité, une place centrale aux femmes. Est-ce lié au fait qu'ils sont généralement, si ce n'est exclusivement, transmis par celles-ci ?

37 Nous y voyons une forme de continuité avec l'histoire des *Imazighen* des Aurès : l'acception selon laquelle la société amazigh est matriarcale prend ici tout son sens. Même si la réalité contemporaine paraît, dans ce cadre, moins explicite que dans la société targui (Goettner-Abendrroth, 2019 : 497), l'importance de la figure féminine chez les Ichawiyen est indéniable. Dihya, reine des Aurès née dans la tribu des

Djerawa[11], en est une illustration historique ayant marqué la conscience collective chaoui : unifiant les tribus amazigh, elle infligea de cuisantes défaites à l'envahisseur arabe. Celui-ci la surnomma *Al Kahina* (la prêtresse), d'abord pour sa capacité à prévoir leurs attaques et, par la suite, pour sa capacité de persuasion reflétant ainsi son génie militaire, d'une part. D'autre part, son surnom a été imaginé dans la visée de délégitimer son pouvoir et sa force guerrière. Jusqu'à ce jour, en dépit du fait que l'islamisation de la société chaoui a participé à réduire l'influence des femmes dans les décisions politiques, Dihya reste un exemple à suivre pour les femmes des tribus chaoui et au-delà, pour la cause féminine. Cette guerrière a inspiré nombre d'écrivains et de cinéastes, et a dépassé son espace social, culturel, géographique et temporel. Nous la retrouverons aujourd'hui parmi un ensemble de portraits de femmes qui ont usé de leur ingéniosité et de leur force pour se soulever contre les civilisations les plus puissantes : ayant intégré l'éventail de personnages pouvant alimenter des jeux vidéo, Dihya, figure chaoui, participe à la faculté régénératrice de sa culture d'origine en lui offrant une visibilité qui, longtemps, lui a été refusée (cf. *supra*).

38 Nous conclurons cette immersion dans le monde onirique chaoui, qui de par ses richesse et diversité, permet une transmission intergénérationnelle dynamique, en laissant la parole à Alkamla : « Le conte, ça se raconte, ça se vit (…). Il ne faut pas le raconter en journée sous peine d'avoir la tête remplie de poux (…). La nuit, les poux deviennent des idées qui feront de vous de braves, fiers et solidaires hommes et femmes. »

BIBLIOGRAPHIE

ACEVAL N., 2006, *Contes du Djebel Amour*, Paris : Le Seuil.

AIT-CHAALAL A., 2007, « Langue(s) arabe(s), monde(s) arabe(s), arabité, arabisme : éléments de réflexion et d'évaluation de dynamiques complexes », *Revue internationale de politique comparée*, n° 14, p. 51-68.

BAUMGARDT U., et BOURLET M., 2009, « De la référentialisation spatiale en littérature orale. L'exemple des contes peuls du Cameroun et du Sénégal », *Journal des africanistes*, n°79, p. 263-283.

BAUMGARDT U., ROULON DOKO P., 2009, « Présentation du dossier », *Journal des africanistes*, n°79, p. 9-12.

BOUDECHICHE N., HANAN A., 2015, « Connaissances culturelles et compréhension de contes en Français Langue Étrangère », *Synergies Chili*, n° 11, p. 105-116.

CAMPS G., 1984, « Acridophagie », *Encyclopédie berbère*, n° 1, p. 111-112.

CASAJUS D., 2015, *L'alphabet touareg : Histoire d'un vieil alphabet africain*, Paris : CNRS Editions.

DALBERA STEFANAGGI M-J., 2002, *La langue corse*, Paris : Presses Universitaires de France.

DELOM, S., 2002 « Conter aujourd'hui », *Dialogue*, n° 156/2, p. 5-13.

DEMBELE, A., 2015, « Parler comme un conte, ou l'art de transmettre la connaissance en Afrique », *Hermès, La Revue*, n° 72, p. 243-249.

DENIZOT J-C., 1995, *Structures de contes et pédagogie*, Dijon : CNDP, CRDP de Bourgogne.

GOETTNER–ABENDRROTH H., 2019, *Les sociétés matriarcales, Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, Paris : édition des femmes-Antoinette Fouque.

JACQUELIN E., FERRIER, B., (dir.), 2019, *Voix et voies du conte : les mutations d'un genre*, Arras, Artois Presses Université.

LACOSTE-DUJARDIN C., 2003, *Le Conte kabyle : étude ethnologique*, Paris : La Découverte.

MEHADJI R., 2007, « Le conte populaire dans ses pratiques en Algérie », *L'Année du Maghreb*, n°2, p. 435-444.

MOUSSU M-J., ACCARDI J., BONNAUD F., 2005, « Un dispositif d'enseignement/apprentissage motivant construit en LVE à l'école », *Cahiers de l'APLIUT*, n°24, p. 112-123.

N'DA P., 2017, *Alliances à plaisanterie, proverbes et contes en Afrique de la tradition. Pour une société d'entraide et de justice*, Paris : L'Harmattan.

RAHMOUNA M., 2007, « Le conte populaire dans ses pratiques en Algérie », *L'Année du Maghreb*, n°2, p. 435-444.

REDJALA R., 1994, « Le long chemin de la revendication culturelle berbère », *Hommes et Migrations* », n°1179, p. 25-31.

NOTES

1 Le *tamazight* est la langue amazigh, autrement dit la langue berbère. Berbère ou Amazigh ? La question de savoir comment nommer les populations autochtones de l'Afrique du Nord s'est posée lors des conquêtes qui ont traversé l'histoire du territoire, plus spécifiquement, l'histoire de l'Algérie. Pour le linguiste Foudil Cheriguen (1987), tout acte langagier de nomination ethnique que celle-ci soit imposée, refusée ou encore assimilée est un acte politique. Dans ses travaux portant sur le rapport existant entre pouvoirs politiques et attribution des désignations socio-ethniques, Cheriguen revient sur l'origine des deux dénominations qui se font concurrence :

le premier « Berbère » est traditionnellement considéré comme une production du désignateur grec, puis latin et enfin arabe. Il se rapporte à une langue inconnue, s'apparentant à un « bredouillement confus » et servant initialement à désigner le langage incompréhensible du peuple conquis (Mercier, 1871). Le second, « Amazigh », plus ancien, connu probablement depuis la fin de la préhistoire, est réputé comme parfaitement local bien que semblant avoir fourni des emprunts au grec ancien. Si cet ethnonyme recouvre différents usages, le plus connu généralement employé par les Touareg, signifie « homme libre, noble ». A tour de rôle disparaissant puis ressurgissant au cours des siècles, le terme « Amazigh » a laissé place à des désignations spécifiques régionales importées (Kabyle, Touareg) ou encore locales (Chaoui) : ce « morcellement ethnonymique » peut être lu, selon Cheriguen, comme une tentative de diviser une communauté qui, si elle disposait d'un ethnonyme commun et général, pourrait représenter un risque pour les pouvoirs publics. Les populations concernées faisant référence pour s'auto-désigner à l'ethnonyme « Amazigh », nous l'utiliserons en priorité, ainsi que ses dérivatifs, « Imazighen » et « Tamazight ». Voir à ce sujet, Mercier, 1871 ; Cheriguen Foudil. 1987.

2 Documenté depuis le début du XIXème siècle, le *Tifinagh*, bien que différent sous sa forme actuelle, dérive d'anciens alphabets dits « libyques » ou « libyco-berbères ». Dominique Casajus (2015) souligne l'obscurité d'une partie de son histoire. A inclure dans le corps de texte

3 Pour exemple, si l'institutionnalisation de la langue est matérialisée par, entre autres, la création du Haut-commissariat à l'Amazighité, en 1995 et celle du Centre National Pédagogique et Linguistique pour l'Enseignement du Tamazight (CNPLET), en 2003, la généralisation de l'enseignement du tamazight n'est pas effective : les chiffres officiels indiquent qu'il est enseigné dans 37 wilayas (départements) sur 58. Dans les faits, en dépit de son statut de langue nationale et officielle, la langue amazigh est essentiellement enseignée dans des départements de culture et de langue amazigh, ce qui revient à la fragiliser et à nuancer le caractère national qui lui est assigné.

4 Nous entendons par « parcours laborieux », les tensions et les violences ayant accompagné la question amazigh en Algérie. D'ailleurs, certains des derniers évènements nous poussent à penser que l'aboutissement de ce parcours laborieux n'est pas encore acquis : en effet, alors même que le *tamazight* bénéficie d'une légitimité constitutionnelle, des arrestations, au cours des années 2019-2020-2021, ont eu lieu pour port du drapeau

amazigh lors des manifestations pacifiques appelées « manifestations du sourire », sous prétexte d'une atteinte à l'unité nationale. Voir à ce sujet Mohand Tilmatine, 2019.

5 Les Arabes – au sens large – sont les populations qui ont pour langue maternelle l'arabe. La distinction entre « arabes » (issus de la péninsule arabique) et les « arabisés » (descendants des populations ayant adopté la langue arabe après la conquête située, pour l'Algérie, au VIIe siècle), s'est estompée au fil du temps mais demeure un sujet complexe, tant il y a entremêlement entre identités endogène et exogène, entre désignation et sentiment d'appartenance. Pas essentiel

6 *Imazighen* (les Berbères, littéralement « les hommes libres ») est le pluriel du terme *Amazigh* ; transposé en langue française, d'autres orthographes sont possibles dont *Imaziɣen ou les Amazighs.*

7 Le terme « chaoui » désigne tant la déclinaison locale du tamazight que la population (le Chaoui, les Ichawiyen pour le pluriel). Ce vocable étant d'origine exogène à la langue française, nous avons fait le choix de ne pas lui appliquer les règles grammaticales françaises.

8 Nous avons retrouvé ces deux contes transcrits en français, dans un livre de Nora Aceval illustré par Elène Usdin sous le titre de *Contes du Djebel Amour*.

9 La grande majorité des entretiens analysés dans le cadre de notre recherche ont été conduits en *tamazight* ou en arabe algérien. Ils ont fait l'objet d'enregistrements et de retranscriptions en langue française.

10 L'hypothèse posée est mise en débat dans le cadre de notre enquête empirique : nous avons procédé à des observations *in situ* dans trois classes d'école primaire. Les enfants de langue maternelle amazigh faisaient davantage référence au vocable arabe *Sahira* en lui appliquant les règles du *tamazight* pour le résultat phonétique de *Hassaharth*.

11 Son historicité admise se situe entre 698 et 702-703, voir Moderan, 2005.

RÉSUMÉS

Français

Comment une langue antique a-t-elle survécu alors même qu'elle a été transmise essentiellement, si ce n'est exclusivement, par l'oralité ? Quels enjeux sous-tendent la mobilisation du *tamazight*, parlé depuis l'antiquité, mais sujet à l'invisibilisation au profit des langues arabe et française ? Son

récent statut de langue officielle ne manque pas de soulever nombre de débats passionnés traversés par des positions ambivalentes : considéré comme un formidable moyen d'intégration, auprès des plus âgés ou, à l'opposé, comme le symbole du refus, du rejet de la modernité, le chaoui, déclinaison locale dans les Aurès du *tamazight*, a surtout profité d'une transmission orale intergénérationnelle et dynamique par les contes, les chansons, etc. portée essentiellement, par les femmes, représentantes de la figure maternelle. Cet article ambitionne de mettre en débat, sous l'angle sociolinguistique, les stratégies de ces femmes dans la transmission de la langue, vectrice d'identité et de culture.

English

How did an ancient language survive even though it had been transmitted primarily if not exclusively through orality? What issues underlie the mobilization of Berber, spoken since antiquity but subject to invisibilization for the benefit of the Arabic and French languages? Its recent status as an official language does not fail to raise a number of passionate debates crossed by ambivalent positions: considered as a tremendous means of integration, with the elderly or, on the contrary, as the symbol of rejection, a rejection of modernity, the chaoui language , a local variation in the Aurès of Tamazight, has above all benefited from an intergenerational and dynamic oral transmission through tales, songs, etc. worn mainly by women, representatives of the maternal figure. This article aims to debate, from a sociolinguistic perspective, their strategies in the transmission of language, vector of identity and culture.

INDEX

Mots-clés

Héritage, transmission orale, survivance, berbère, tamazight, chaoui, circulation, savoir, contes

Keywords

Heritage, oral transmission, survival, Berber, Tamazight, chaoui, circulation, knowledge, tales

AUTEUR

Leïla Houadfi

Leïla Houadfi est doctorante au laboratoire STL - Savoirs, Textes, Langage (UMR CNRS 8163), elle poursuit une thèse sous la direction d'Armand Héroguel sur le thème suivant : « Les implications et les conséquences possibles de la reconnaissance institutionnelle de la langue amazigh par le parlement algérien »

Reconnaissance de mots en L2 chez les bilingues tardifs français-anglais : transfert d'une modalité sur l'autre

Camille Cornut, Gwendoline Mahe et Séverine Casalis

PLAN

Introduction
Les modèles psycholinguistiques de reconnaissance de mots
Les études sur la reconnaissance de mots en L2
Présentation de l'étude
  Méthode
  Résultats
  Discussion

TEXTE

Les auteurs remercient la Région Hauts-de-France et l'Université de Lille pour les subventions ayant rendu cette étude possible. L'étude bénéficie également du projet APPREL2, subvention ANR-16-CE28-0009-01.

Introduction

1 Dans la société actuelle, fortement mondialisée, la maîtrise d'une langue seconde (L2) est importante pour l'intégration socio-professionnelle de tout individu. Or, maîtriser une langue autre que sa langue maternelle (L1) signifie être capable de comprendre des énoncés écrits et parlés, ainsi que de produire de tels énoncés de manière intelligible par un interlocuteur. Les processus de traitement des mots en L2 doivent donc être efficaces, à l'écrit comme à l'oral. C'est pourquoi les chercheurs en psycholinguistique s'intéressent particulièrement à ce traitement lexical, afin d'en comprendre les mécanismes, et ainsi expliciter les différences fondamentales entre les langues et déterminer les causes des difficultés présentées par certains individus. C'est dans ce cadre de l'étude expérimentale du traitement du langage en contexte bilingue que se place la présente étude, qui vise à déterminer l'impact de la modalité[1] (écrite ou orale)

sur la précision de reconnaissance de mots en L2 et l'incidence du traitement d'une modalité sur le traitement de l'autre.

2 Les liens entre nations sont de plus en plus favorisés, notamment depuis la construction de l'Union européenne, et ce dans tous les domaines de la vie quotidienne (professionnel, privé, loisirs, … ; DGESCO et *al.*, 2015; Legendre, 2004). C'est dans ce cadre que le ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports (2019) a désigné l'enseignement de la L2 comme une des clés fondamentales nécessaires à la communication et à l'intégration avec les pairs étrangers. Parmi les langues existantes, la langue anglaise est reconnue comme langue prioritaire (de par son utilité) par la majorité des Européens (European Commission, 2012).

3 Il convient de noter que l'apprentissage des langues a lieu majoritairement en contexte scolaire dans la plupart des pays européens (ce qui concerne jusqu'à 78% des Français – European Commission, 2012). Il débute en France dès la maternelle par un éveil à la diversité linguistique. Il se poursuit à l'école élémentaire, dès le CP, de façon un peu plus formalisée. Mais, ce n'est qu'à l'entrée au collège qu'un enseignement adapté, par constitution de groupes de compétences, est mis en place de manière plus soutenue et réellement formalisée, faisant au bout de plusieurs années de nos apprenants français des « bilingues[2] tardifs français-anglais ». Il convient de remarquer que les modalités pratiques de cet apprentissage en contexte scolaire entraînent une faible exposition à la L2 et une prédominance des supports écrits, et ce malgré la volonté des enseignants de privilégier la modalité orale, l'accentuation de la pratique orale n'ayant lieu qu'au lycée. L'apprentissage de la L2 mobilise ainsi davantage les systèmes réceptifs et productifs écrits que leurs homologues oraux.

4 La langue étrangère la plus généralement enseignée en collège-lycée en France est l'anglais. Les conditions classiques de son enseignement entraînent un biais d'exposition à la modalité écrite. En effet, les apprenants français sont alors, troubles du langage mis à part, des lecteurs dits experts. Ils ne présentent donc pas (ou peu) de difficultés de lecture en français. Par ailleurs, l'enseignement a lieu en classes de 25 à 30 élèves en moyenne, pour une durée de trois heures par semaine, environ 30 semaines par an. L'exposition à la L2 est donc faible, et le recours à la modalité écrite favorisé (pour permettre une

trace nécessaire à une mémorisation efficace et parce que le temps plutôt court dévolu à cet apprentissage ne permet pas à chacun de pratiquer la L2 à l'oral de façon efficace). Par ailleurs, un apprentissage de l'anglais se fait également en contexte extra-scolaire via l'exposition aux médias (De Wilde et al., 2020).

5 Ainsi, en dépit de la volonté de certains enseignants de privilégier la modalité orale, l'apprentissage de la L2 en contexte scolaire se caractérise par un biais d'exposition en faveur de la modalité écrite. Étant donné ces caractéristiques de l'apprentissage scolaire, il est pertinent de se poser la question des performances des bilingues tardifs français-anglais confrontés à la reconnaissance de mots anglais dans les deux modalités : orale et écrite. Notre étude, menée dans le cadre de la psycholinguistique et de l'étude expérimentale du traitement du langage, cherche à tester l'impact de la modalité en plaçant les participants face à des tâches de reconnaissance de mots isolés (*c'est-à-dire* hors contexte d'une phrase). Afin de comprendre les enjeux principaux de la présente étude, nous présenterons un aperçu des divers modèles psycholinguistiques de reconnaissance de mots et de quelques études déjà publiées dans ce domaine, avant de présenter notre étude expérimentale proprement dite.

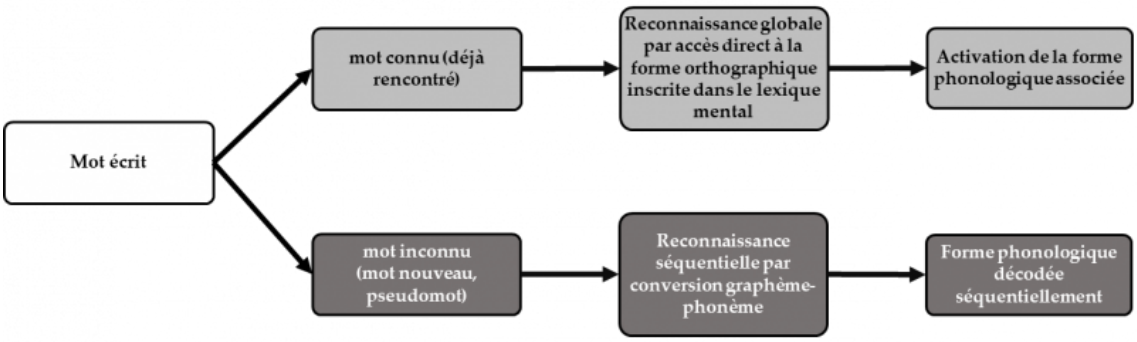
Les modèles psycholinguistiques de reconnaissance de mots

6 De nombreux modèles psycholinguistiques ont été proposés pour décrire la reconnaissance de mots, à l'oral et à l'écrit, en L1 comme en L2. Par souci de concision et d'efficacité, nous ne détaillerons ici que le modèle de reconnaissance de mots écrits principalement admis en L1, avant de présenter un modèle adapté en L2.

7 En L1, le modèle de reconnaissance et lecture de mots à voix haute le plus consensuel est le modèle de la double voie (Coltheart et *al.*, 2001). Il présuppose l'existence de deux voies possibles de traitement des stimuli écrits : les voies phonologique et lexicale (voir Figure 1). La voie phonologique repose sur les règles de conversion graphème-phonème[3] (CGP). Ces règles sont utilisées par les lecteurs pour décoder les mots nouveaux et les pseudomots[4] (BIMIR en français). La langue écrite est ainsi assimilée à un code, les mots écrits pouvant

ainsi être décodés grâce aux CGP (*à savoir* lus à haute voix, donc associés à une forme phonologique, la plupart du temps déjà connue, l'acquisition de la L1 ayant majoritairement lieu par bain langagier quotidien). Cette forme phonologique est donc le résultat du processus de décodage – donc de CGP. Afin de permettre une lecture fluente, le décodage doit donc être efficace. Ceci dépend au moins en partie de la langue considérée, et notamment de la consistance de son orthographe [5]. Ainsi, moins l'orthographe est consistante, moins les CGP sont systématiques (un graphème pouvant se prononcer différemment selon les situations – *par exemple* le graphème « t » se prononce différemment au début et à la fin du mot « situation »), et plus le lecteur est en difficultés pour le décodage des mots nouveaux et des pseudomots. À *contrario*, la voie lexicale correspond à un accès direct, *via* l'analyse des lettres composant les mots, à la forme orthographique des mots familiers (déjà présents dans le lexique mental du lecteur, car déjà rencontrés plusieurs fois), ce qui permet l'activation subséquente de la forme phonologique associée. Cette dernière renvoie à la même notion que pour la voie phonologique, mais elle a préalablement été mémorisée grâce à l'exposition précédente au même mot écrit.

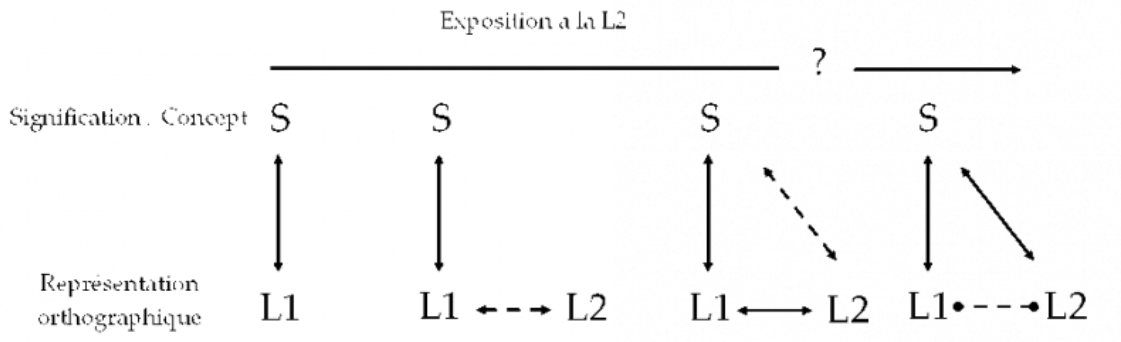
Figure 1. Modèle de la double voie (adapté de Coltheart et *al*., 2001).



8 En ce qui concerne la reconnaissance des mots écrits en L2, différents modèles ont aussi été proposés. Celui qui semble le plus adapté au cadre de cette étude est la version développementale du modèle d'Activation Interactive Bilingue (BIA-d ; Grainger et al., 2010). En effet, celle-ci décrit le développement des connaissances lexicales en

modalité écrite chez les bilingues tardifs. Il convient de noter que, par opposition au modèle de lecture et reconnaissance des mots écrits en L1 présenté plus haut, le modèle BIA-d ne comporte pas de voie phonologique dédiée au recodage phonologique. Il place comme question centrale celle des liens entre mots écrits en L1, équivalents écrits de traduction en L2 et concepts auxquels ils renvoient (*cf.*, Figure 2). Au début de l'apprentissage de la L2, ce modèle présume un accès indirect au sens des mots *via* les équivalents de traduction (*par exemple* « pencil » en anglais active « crayon » en français, lui-même renvoyant au concept associé). Progressivement, à mesure que l'exposition à la L2 augmente, les connexions entre équivalents de traduction des deux langues sont renforcées et des liens directs entre mots de L2 et concepts sont créés. Enfin, ces liens directs sont accrus, permettant aux liens entre équivalents de traduction de s'amoindrir, jusqu'à devenir des liens inhibiteurs (essentiels pour éviter la confusion entre les mots des deux langues). À ce stade, la lecture du mot « pencil » permet directement l'activation du concept de crayon, et inhibe la forme française, le traitement de l'anglais étant alors mis en exergue.

Figure 2. Le modèle BIA-d (d'après Grainger et *al.*, 2010)



L1 et L2 : représentations orthographiques du mot, respectivement en L1 et en L2
S : signification, concept associé, représentation sémantique partagée
Flèches : connexions excitatrices / Cercles : connexions inhibitrices
Traits pleins : connexions plus robustes que les pointillés

9 Ce modèle semble particulièrement adéquat dans le cadre de notre étude, dont la population de référence est constituée de bilingues français-anglais dont l'apprentissage de l'anglais a eu lieu en contexte scolaire. Dans ce contexte, on parle au début d'apprentissage super-

visé, pendant lequel l'enseignant indique aux élèves que le nouveau mot « pencil » en anglais correspond au mot « crayon » en français. Ceci favorise la création de liens lexicaux directs entre équivalents de traduction. Lorsque les liens directs entre mots de L2 et concepts sont établis, il est moins nécessaire de passer par les équivalents de traduction, ce qui facilite la compréhension et la production des mots en L2 (on parle alors d'apprentissage non supervisé).

10 Par ailleurs, ce modèle peut être intéressant dans le contexte d'une étude visant à déterminer l'impact de la modalité dans la reconnaissance de mots en L2. En effet, bien qu'il s'agisse d'un modèle établi initialement pour la reconnaissance de mots écrits en L2, et même s'il ne montre pas explicitement d'interaction entre les modalités, le modèle BIA-d s'applique également à la reconnaissance de mots parlés en L2, selon ses auteurs eux-mêmes (Grainger et *al.*, 2010).

Les études sur la reconnaissance de mots en L2

11 Plusieurs études ont évalué la reconnaissance de mots isolés en L2, majoritairement à partir de tâches de décision lexicale, tâches dans lesquelles des items sont présentés au participant (à l'écrit ou à l'oral), ce dernier devant déterminer si les items sont des mots ou des pseudomots. À titre de résumé, elles sont récapitulées dans le tableau 1, par ordre chronologique. La plupart de ces études ont été réalisées en modalité écrite, et qui plus est auprès de participants très compétents en L2 (même si les conditions d'évaluation de cette compétence sont très variées d'une étude à l'autre). Elles ont mis en évidence un effet de lexicalité, avec des temps de réponse plus courts et un plus faible nombre d'erreurs pour les mots en L2 que pour les pseudomots. Cet effet de lexicalité a également été associé à d'autres effets (*e.g.*, effet de la longueur des mots, de leur fréquence, …). Cependant, quelques études se sont concentrées sur des participants de compétence plus faible en L2, et certaines ont analysé la reconnaissance de mots parlés en L2.

Tableau 1. Quelques études de reconnaissance de mots en L2, classées par ordre chronologique

Étude	Compétence en L2	Modalité	Tâche utilisée
van Heuven et al., 1998 (Expérience 4)	Élevée (cursus scolaire en L2)	Écrite	Décision lexicale
Dijkstra et al., 1999	Élevée (au moins 6 ans d'apprentissage de la L2)	Écrite	Décision lexicale
Spivey & Marian, 1999	Élevée (L2 comme langue principale d'usage depuis 4 ans minimum)	Orale	Compréhension de phrases
Lemhöfer & Dijkstra, 2004	Élevée (au moins 6 ans d'apprentissage de la L2)	Écrite	Décision lexicale
Weber & Cutler, 2004	Élevée (au moins 8 ans d'apprentissage de la L2)	Orale	Compréhension de phrases
Duyck, 2005	Modérée à élevée (exposition régulière à la L2)	Écrite	Décision lexicale
Duyck et al., 2007	Modérée à élevée (exposition régulière à la L2)	Écrite	Décision lexicale
Duyck et al., 2008	Faible à intermédiaire (exposition régulière à la L2 + au moins 5 ans d'apprentissage)	Écrite	Décision lexicale
Dijkstra et al., 2010	Élevée (L2 utilisée quotidiennement depuis 8 ans minimum, auto-évaluation du niveau en L2)	Écrite	Décision lexicale
Lagrou et al., 2011	Modérée à élevée (auto-évaluation du niveau en L2)	Orale	Décision lexicale
Veivo et al., 2015	Variable (cursus scolaire en L2, niveau de L2 évalué par Dialang de B1 à C2)	Écrite et Orale	Traduction
Oganian et al., 2016	Élevée (auto-évaluation du niveau en L2)	Écrite	Décision lexicale

12 En revanche, une seule équipe s'est attachée, à notre connaissance, à l'étude de la différence de traitement des mots en langue étrangère entre les deux modalités, en fonction du niveau de compétence en langue étrangère. Veivo et ses collaborateurs ont ainsi proposé à 35 étudiants finlandais dont le français est la troisième langue (L3) une

tâche de décision lexicale[5] auditive en français. Une semaine après, ils ont réalisé une tâche de traduction à partir de ces mêmes stimuli, toujours présentés à l'oral. Deux mois après ces tâches auditives, la même tâche de traduction était réalisée, mais avec une présentation orthographique des stimuli. Ils ont ainsi mis en évidence un effet de modalité, avec une meilleure reconnaissance des mots écrits que des mots parlés en L3 (score de traduction correcte plus élevé à l'écrit qu'à l'oral). De plus, ils constataient également un effet de fréquence interagissant avec la modalité de présentation des stimuli, les mots fréquents étant mieux reconnus que les mots rares, principalement en modalité écrite. Enfin, ces effets interagissaient avec la compétence en L3, ces différences étant encore plus importantes chez les bilingues très compétents par rapport aux bilingues moins compétents.

13 La même équipe a également mené une seconde étude, afin de vérifier si les résultats obtenus n'étaient pas liés aux deux mois séparant les deux tâches, et pendant lesquels les participants avaient pu continuer à progresser en français. Dans cette seconde étude, ils ont proposé exactement les mêmes tâches expérimentales, mais les deux tâches étaient réalisées l'une à la suite de l'autre. Dans ce cas, deux groupes de 14 participants ont été constitués pour permettre une comparaison des résultats en fonction des sessions (*i.e.*, selon l'ordre de présentation des modalités : écrit puis oral, ou oral puis écrit). Les résultats obtenus suivaient quasiment le même *pattern* que dans l'étude précédente. En revanche, ils n'ont pas pu mettre en évidence d'effet de l'ordre des tests dans ce cas. Nous appellerons à partir de maintenant cet effet de l'ordre des tests « effet de session ». L'objectif est de vérifier s'il existe un transfert d'une modalité sur l'autre, autrement dit, de meilleurs résultats en session 2 qu'en session 1, les connaissances dans la modalité de la session 1 ayant été transférées à celle de la session 2, permettant l'obtention de meilleurs résultats (*i.e.*, de moins d'erreurs et/ou de temps de réponse plus courts). Il convient de remarquer que dans ces deux études, la tâche utilisée (traduction) ne rend pas compte du lien existant entre les formes orthographiques et phonologiques des mots. Par ailleurs, le faible nombre de participants par groupe de la deuxième étude ne permet pas de formellement conclure quant à l'effet de session. Enfin, l'influence de la L2 sur les résultats obtenus en L3 n'a pas été évaluée.

Présentation de l'étude

14 Dans notre étude, nous nous interrogeons donc sur l'impact de la modalité sur la reconnaissance de mots en L2, auprès de bilingues tardifs[1] français-anglais. Ces participants sont caractérisés par un lexique orthographique en L2 contenant un nombre limité de mots, en raison de leur compétence intermédiaire [6] en L2. De plus, les conditions de l'apprentissage scolaire entraînent un biais d'exposition en faveur de la modalité écrite. Les apprenants ont donc moins d'occasions de créer des représentations phonologiques des mots en L2. Ils font donc davantage appel au décodage des mots rencontrés, en utilisant les correspondances orthographe-phonologie. Or, leur compétence intermédiaire en L2 (en termes de vocabulaire) ne leur permet pas d'être certains des correspondances à utiliser, notamment en raison de l'inconsistance des CGP[4] (plus importante en anglais qu'en français, *cf.* Ziegler & Goswami, 2005) et de l'incongruence entre les CGP françaises et anglaises (certains graphèmes se prononcent différemment dans les deux langues).

15 Pour étudier l'impact de la modalité sur la reconnaissance de mots en L2, et son interaction avec l'effet de la compétence en L2, la présente étude a proposé des tâches de décision lexicale en anglais dans les deux modalités, à des bilingues tardifs français-anglais de compétence intermédiaire en anglais. Compte tenu de la prédominance de l'écrit dans l'apprentissage scolaire de la L2, nous nous attendions à trouver un effet de modalité, avec une reconnaissance plus précise des mots écrits que des mots parlés. Cette reconnaissance plus précise dans une modalité que dans l'autre est à bien différencier de l'hypothèse de la qualité lexicale, qui renvoie aux compétences de compréhension écrite, processus de traitement lexical bien plus complexe que la reconnaissance de mots, dont il est question dans cette étude (Perfetti, 2007, 2017 ; Perfetti & Hart, 2002). De plus, il s'agissait d'une étude exploratoire, afin de déterminer l'existence ou non d'un effet de session (*c'est-à-dire* une reconnaissance des mots plus précise lors de la seconde session), qui indiquerait un bénéfice – un transfert – d'une modalité sur l'autre. Enfin, étant donné les résultats en L3 de Veivo et al. (2015), nous nous attendions à ce que ces effets interagissent avec la compétence en L2. Ainsi, les participants les moins compétents sont présumés être particulièrement en diffi-

culté à l'oral, ce qui pourrait alors augmenter l'amplitude de l'effet de modalité – *c'est-à-dire* de la différence de précision de reconnaissance des mots entre les modalités – et réduire l'effet de session.

Méthode

16 *Participants.* 50 étudiants français ont participé à cette expérience (37 femmes, 38 droitiers, âge moyen = 24 ans – écart-type = 4), tous issus d'universités du Nord de la France. Leur L1 était le français, et ils avaient appris l'anglais en tant que L2 à l'école en France. Ils avaient une vision normale ou corrigée et aucun problème d'audition. Aucun d'eux n'a fait état d'un quelconque trouble des apprentissages. Un participant présentant des difficultés dans le traitement du langage écrit, selon les pré-tests, a été exclu des analyses. Tous les participants ont donné leur consentement éclairé écrit et l'étude a été approuvée par le Comité d'éthique de l'Université de Lille (autorisation # 2018 -263-S58).

17 Les participants ont été répartis aléatoirement en deux groupes : un groupe de 24 participants réalisant d'abord la tâche en modalité écrite et ensuite en modalité orale (groupe E-O), et un groupe de 25 participants effectuant les tâches dans l'ordre inverse des modalités (groupe O-E).

18 *Pré-tests.* Différents tests ont été administrés aux participants, d'une durée globale d'environ 45 minutes, afin de s'assurer de la comparabilité des deux groupes constitués, en matière d'habitudes de lecture, d'expérience des langues, de compétences liées à la lecture et d'intelligence non verbale. Par ailleurs, le niveau de compétence en anglais des participants a été évalué par le test Dialang de l'Université de Lancaster (*Dialang*, 2021). Ce test permet l'obtention d'un score sur 1 000 : plus le score est élevé, plus le participant est compétent en anglais. Les deux groupes étaient statistiquement équivalents, évitant ainsi tout biais expérimental. Les données démographiques et les résultats du test de compétence en anglais sont présentés dans le tableau 2.

Tableau 2. Données démographiques et résultats des pré-tests

Tests	Moyenne (Écart-type) Groupe E-O	Moyenne (Écart-type) Groupe O-E
Âge	24 (5)	23 (3)
Genre (% de Fille)	71	76
Latéralité (% de droitiers)	62,5	88
Âge d'acquisition formelle de l'anglais L2	11 (1)	11 (0)
Fréquence de lecture[a]	3.75 (1.22)	3.92 (1.12)
Nombre de livres lus par an[a]	3.21 (1.14)	3.16 (1.07)
Exposition au français[a]	3.92 (0.28)	3.96 (0.2)
Exposition à l'anglais[a]	2.42 (0.65)	2.56 (0.51)
Niveau socio-économique[b]	5.13 (1.29)	4.7 (1.13)
Niveau Dialang (ND – sur 1 000)	669.33 (168.10)	684.8 (153.99)

[a] *auto-évaluations du participant sur une échelle de 1 (extrêmement faible) à 5 (extrêmement forte).*
[b] *niveau évalué selon le score Hollingshead qui tient compte du niveau d'étude et de la profession des deux parents (Hollingshead, 1975). Plus le score est élevé, plus le niveau socio-économique est important.*

19 *Stimuli.* Pour les tâches de décision lexicale, 44 mots anglais ont été soigneusement sélectionnés pour respecter des critères stricts en termes de fréquence, de longueur, d'appartenance au lexique des mots couramment utilisés au cours de l'apprentissage scolaire de l'anglais en France. Un logiciel de psycholinguistique (Wuggy – Keuleers & Brysbaert, 2010) a ensuite permis la création de 44 pseudomots, eux-mêmes strictement appariés avec les mots, notamment en termes de longueur. Les items utilisés ne présentaient aucune ambiguïté quant au fait qu'il s'agissait de mots anglais ou de pseudomots. En particulier, il n'y avait pas de mot français inclus dans les listes.

20 Les stimuli parlés ont été enregistrés par deux locuteurs natifs (homme et femme de langue maternelle anglaise), afin de répartir aléatoirement les voix masculines et féminines entre les participants.

21 *Procédure.* Tous les participants ont été testés au sein de leur université sur le même ordinateur. Ils ont effectué deux tâches de décision lexicale en anglais, une à l'oral et une à l'écrit, avec 10 minutes de pause entre les deux. Pour chaque tâche, le participant devait déterminer le plus rapidement et le plus correctement possible si chaque stimulus présenté (à l'oral ou à l'écrit) était un mot ou un pseudomot.

Chaque tâche était précédée d'essais d'entraînement avec un retour verbal de l'expérimentateur, permettant au participant d'assimiler quel bouton était associé à la réponse « le stimulus est un mot » et quel autre bouton était associé à la réponse « le stimulus n'est pas un mot, donc est un pseudomot ». La même liste de stimuli a été utilisée dans les deux modalités, avec un ordre de présentation des modalités dépendant du groupe d'appartenance du participant (groupes E-O ou O-E). Les participants ont donc effectué la tâche de reconnaissance en deux sessions : une dans chaque modalité. Les stimuli (mots ou pseudomots) étaient présentés au centre de l'écran (modalité écrite) ou diffusés par des haut-parleurs (modalité orale) jusqu'à ce que le participant réponde ou pendant 4 000 millisecondes maximum si aucune réponse n'était donnée. Nous avons enregistré la réponse (correcte ou non) à chaque essai.

22 *Analyses statistiques.* L'analyse des données a été réalisée avec le logiciel R (R version 4.0.3). Nous avons effectué les analyses statistiques suivantes. Nous avons analysé la Réponse (correcte ou incorrecte, et donc les scores de précision) de chaque participant sur les essais de mots uniquement[7], afin de tester si des effets de Modalité et de Session pouvaient être observés ou non lors de la reconnaissance des mots en L2 et s'ils dépendent du niveau de Compétence en L2. Nous avons effectué les analyses principales sur la Réponse en utilisant un type d'analyse statistique fréquemment utilisé en psycholinguistique : la modélisation linéaire généralisée à effets mixtes (Baayen et *al.*, 2008). Il s'agit d'une méthode permettant de déterminer quelle équation mathématique semble la plus pertinente pour déterminer *a priori* quelle devrait être la réponse d'un participant donné à un stimulus donné. Elle permet ainsi de déterminer quels facteurs doivent être inclus dans cette équation, parce qu'ils ont un impact non négligeable – donc statistiquement significatif – sur la pertinence de l'équation, et donc sur la reconnaissance de mots. Par ailleurs, cette modélisation est dite à « effets mixtes » car elle prend en compte des effets fixes (les facteurs évoqués précédemment) ainsi que des effets aléatoires, prenant en considération la variabilité liée aux participants et aux stimuli utilisés. C'est ce qui assure la possibilité de généralisation des résultats obtenus à la population et aux mots de référence. Dans un souci de concision, nous ne détaillerons pas ici les étapes de cette modélisation, ni l'équation mathématique

complexe qui en résulte. Nous présenterons dans la section des résultats uniquement le modèle final défini, avec les différents facteurs identifiés comme pertinents, en expliquant comment ceux-ci agissent – voire interagissent entre eux – au cours de la reconnaissance des mots en L2. Nous n'avons pas analysé les temps de réaction dans cette étude car : a) ceux-ci sont par nature très différents à l'oral et à l'écrit ; et b) l'objectif de l'étude étant l'analyse de la précision, nous avons choisi les items de manière à éviter tout effet plafond ou plancher en termes de précision, ce qui empêche donc une analyse correcte des temps de réaction, cette dernière nécessitant des taux de précision élevés.

Résultats

23 Les principaux résultats sont présentés dans le tableau 3. On constate une différence de trois points de précision entre les Modalités en Session 1, la reconnaissance des mots en L2 étant plus précise en modalité écrite qu'en modalité orale. Afin de déterminer si ceci constitue un véritable effet de modalité, et donc si cette différence est statistiquement significative, une modélisation linéaire généralisée à effets mixtes a donc été réalisée.

Tableau 3. Moyenne (et écart-type) de la précision de reconnaissance des mots en L2 selon la session et la modalité

	Modalité orale	Modalité écrite
Session 1	78% (42)	81% (39)
Session 2	79% (37)	83% (37)

24 Le modèle final, présenté dans le tableau 4, a mis en évidence un effet de modalité, les scores de précision étant 3% plus faibles en Modalité orale (78%, écart-type = .41) qu'en Modalité écrite (81%, écart-type = .39). L'effet de la Compétence en L2 était également significatif : plus l'individu était compétent en L2, plus il était précis. En revanche, le facteur Session ne permettait pas d'améliorer le modèle. Ainsi, selon le modèle défini, la précision de réponse des participants dans la tâche de reconnaissance de mots dépend du stimulus concerné et des capacités du participant lui-même (effets aléatoires pris en

compte dans le modèle), mais elle est aussi impactée par la compétence en L2 du participant et par la modalité de présentation du stimulus considéré.

Tableau 4. Modèle final

Prédicteurs (effets fixes)	b	SE b	z	p
(Intercept)	2.12	.23	9.12	<.001*
Compétence en L2	.47	.09	5.53	<.001*
Modalité	-.56	.21	-2.72	<.01*

Note : b = estimateur ou coefficient de l'équation, SE b = erreur standard associée à l'estimateur, z = résultat du test statistique, p = risque d'erreur évaluant la significativité. Les effets significatifs avec p < .05 sont marqués d'une ∗.

Discussion

25 L'objectif de cette étude était de déterminer si des effets de modalité et de session peuvent être observés en L2 et s'ils interagissent avec un effet de la compétence. Nous nous attendions à mettre en évidence un effet de modalité, avec une reconnaissance plus précise des mots écrits que des mots parlés en L2. De plus, nous nous attendions à un effet de la compétence, en interaction avec l'effet de modalité. Enfin, nous avons étudié le bénéfice d'une modalité sur l'autre (donc le transfert de compétences d'une modalité à l'autre) à travers l'effet de session.

26 Comme attendu, nous avons observé un effet de modalité chez les participants, avec une reconnaissance plus précise des mots écrits que des mots parlés, quel que soit l'ordre de présentation des modalités. Cet effet de modalité en faveur de l'écrit peut être lié à trois paramètres, présentés ici successivement et indépendamment les uns des autres, mais qui peuvent aussi être complémentaires. Premièrement, cet effet peut être lié à des mécanismes d'activation différents selon la modalité considérée – lexical en modalité écrite, la globalité du mot étant disponible simultanément permettant donc une reconnaissance globale de la forme écrite via un processus très automatisé, et sous-lexical en modalité orale, en raison de la temporalité des mots parlés imposant une reconnaissance séquentielle de la

forme orale. Deuxièmement, ceci suggère aussi que les connaissances lexicales des apprenants tardifs de l'anglais L2 en contexte scolaire sont étroitement liées à la modalité de présentation des mots. Les apprenants tardifs de l'anglais L2 reconnaissent ainsi plus facilement les formes écrites que les formes orales, ce qui est probablement au moins en partie lié au biais d'exposition en faveur de la modalité écrite dans ce contexte particulier d'apprentissage. Notons que l'exposition extra-scolaire à l'anglais pourrait moduler cet effet (via des morceaux chantés notamment) mais la part de l'écrit y est également importante. Enfin, cet effet de modalité est aussi à mettre en relation avec l'inconsistance de l'orthographe anglaise et avec l'incongruence des CGP françaises et anglaises, qui rendent difficiles la création de représentations phonologiques précises des mots anglais chez les apprenants tardifs de l'anglais L2, ce qui rend plus difficile la reconnaissance des mots parlés que des mots écrits.

27 Par ailleurs, cette étude était également exploratoire, afin d'étudier le bénéfice d'une modalité sur l'autre à travers l'effet de session, qui aurait reflété un transfert d'une modalité à l'autre en termes de précision. Or, nous n'avons pas pu mettre en évidence un tel effet. Ainsi, avoir entendu des mots anglais ne permet pas d'augmenter la précision de reconnaissance de ces mêmes mots à l'écrit. De même, avoir vu des mots anglais n'augmente pas la précision de reconnaissance des mêmes mots à l'oral. Il n'y a donc pas de transfert des compétences d'une modalité sur l'autre. Ces résultats – i.e., effet de modalité en faveur de l'écrit et absence d'effet de session – suggèrent que les apprenants de L2 utilisent leurs compétences en lecture pour créer des représentations orthographiques fortes en L2 à partir de l'entrée écrite. Ils ont donc de bonnes capacités de reconnaissance des mots anglais écrits. Mais, ces représentations orthographiques robustes sont associées à des représentations phonologiques imprécises, ce qui explique l'effet de modalité observé et est cohérent avec l'imprécision des représentations phonologiques déjà constatée chez les apprenants tardifs de L2 (Cook et al., 2016; Darcy et al., 2013). Elle est également congruente avec les résultats de Veivo et ses collègues (2015) qui avaient constaté chez des apprenants finlandais du français L3 effectuant une tâche de traduction que des représentations phonologiques imprécises étaient parfois associées à des représentations orthographiques précises. Les représentations phonologiques

étant imprécises, elles ne permettent pas un transfert efficace vers la modalité écrite, ce qui explique l'absence d'amélioration des performances en modalité écrite dans le groupe O-E. De même, les représentations orthographiques étant associées à ces représentations phonologiques imprécises, la pré-activation de ces dernières au cours de la reconnaissance de mots écrits n'est pas assez importante pour permettre un transfert efficace de l'écrit vers l'oral, ce qui explique l'absence d'amélioration des performances en modalité orale dans le groupe E-O. C'est pourquoi nous n'avons pas pu observer d'effet de session.

28 Enfin, nous avons trouvé un effet de la compétence : la compétence la plus élevée en L2 était associée aux précisions les plus élevées. Par ailleurs, l'interaction entre la compétence en L2 et la modalité était non significative (donc non intégrée dans le modèle final), l'effet de modalité existant quelle que soit la compétence en L2. Ceci est différent des résultats obtenus par l'équipe de Veivo en 2015, qui trouvait une interaction entre la compétence en L3 et la modalité. Mais il convient de remarquer que l'impact de la L2 n'avait pas été étudié dans ce cas. Dans notre étude, il est possible que l'absence d'items dont les équivalents de traduction sont proches orthographiquement (dits mots cognates ; *e.g.*, 'guide' en français et en anglais, ou 'tomate' en français pour 'tomato' en anglais) puisse expliquer cette absence d'interaction. En effet, le partage orthographique interlangue de ces mots cognates pourrait être utilisé comme un indice pour augmenter la précision de reconnaissance des mots écrits, particulièrement chez les peu compétents, qui seraient ainsi plus sensibles à ces mots « ressemblant à ceux de L1 » à l'écrit. Ce partage orthographique étant associé à moins de partage phonologique, les peu compétents se baseraient moins sur cet indice à l'oral. Ceci aurait donc un impact sur l'interaction entre compétence en L2 et modalité.

29 Dans l'ensemble, nos données suggèrent que les représentations orthographiques ne sont pas étroitement liées aux représentations phonologiques en anglais L2 chez les bilingues français-anglais de compétence intermédiaire [8]. La question se pose alors de l'existence d'une représentation lexicale dépendante ou non de la modalité en L2, ce débat n'ayant pas encore été totalement tranché en L1 (voir pour le français L1 : Sauval et al., 2018 ; voir pour l'anglais L1 : Balota et al., 1999 ; voir également pour l'absence d'effet de modalité en L1 :

Wolf et al., 2021). Par ailleurs, différents paramètres ont été démontrés comme indispensables à prendre en considération lorsque l'on s'intéresse à la reconnaissance de mots en L1 en fonction de la modalité (voir pour l'importance de la familiarité et de la fréquence lexicale en L1 : Connine et al., 1990 ; voir aussi pour l'effet de la fréquence lexicale et de l'âge d'acquisition des mots sur la vitesse de leur reconnaissance : Turner et al., 1998).

30 En effet, en L2, notamment chez les bilingues de compétence intermédiaire, l'accès à la représentation lexicale des mots nouveaux ne semble pas être efficace sans tenir compte de la modalité, ce qui se traduit par un effet de modalité en faveur de l'écrit. De plus, en raison des aspects pratiques de l'apprentissage de la L2 à l'école, il semble y avoir un biais d'exposition en faveur de la modalité écrite. Ainsi, les représentations orthographiques semblent être plus facilement et spécifiquement activées que les représentations phonologiques.

31 Cependant, notre étude comporte certaines limites. Premièrement, comme les différentes paires de langues sont caractérisées par des niveaux d'inconsistance et d'incongruence différents (*cf.* présentation de l'étude page 9), nous pouvions nous attendre à ce que ces résultats soient modulés par la paire de langues considérée. Deuxièmement, notre design expérimental n'a pas permis l'analyse de l'effet de la modalité sur les temps de réaction. Or, les temps de réaction constituent un indicateur intéressant dans la mesure où l'efficacité d'une procédure ne se mesure pas seulement à sa précision mais aussi à la vitesse de traitement (reconnaître un mot plus rapidement permet de ne pas altérer la suite du traitement). Cette étude demande donc à être précisée par une analyse des temps de réaction. En effet, celle-ci pourrait mettre en évidence un effet de session, n'apparaissant que sur ces temps de réaction, mais ne permettant pas une amélioration de la précision. À cette fin, des expériences spécifiques devraient être conçues car une comparaison directe entre les modalités n'est pas possible, en raison des différences de temps de traitement entre les deux modalités.

32 En conclusion, en raison de l'impact de la modalité sur les capacités de reconnaissance des mots, nos résultats plaident en faveur de représentations lexicales dépendantes de la modalité en anglais L2 chez les bilingues tardifs français-anglais. De tels résultats ouvrent de

nouvelles perspectives de recherche sur la manière dont les mots appris à l'écrit sont reconnus à l'oral. Les recherches futures devraient prendre en compte différents paramètres : la modalité, bien sûr, mais aussi le statut des mots (*i.e.*, mots cognates ou non – degré de chevauchement orthographique entre les équivalents de traduction des deux langues). Par ailleurs, on peut se demander si cet effet de modalité a un impact sur des populations spécifiques présentant des difficultés dans le traitement de l'écrit, comme les lecteurs dyslexiques. De même, la question se pose de l'impact de la compétence en L2 sur la reconnaissance des mots dans les deux modalités, nos résultats étant divergents de ceux d'autres études. Des recherches sont nécessaires sur les bilingues peu compétents, tels que les apprenants débutants de l'anglais L2.

BIBLIOGRAPHIE

BAAYEN R. H., DAVIDSON D. J., & BATES D. M., 2008, « Mixed-effects modeling with crossed random effects for subjects and items », *Journal of Memory and Language*, n°59/4, p. 390–412.

BALOTA WATSON J. M., DUCHEK J. M., & FERRARO F. R., 1999, «Cross-modal semantic and homograph priming in healthy young, healthy old, and in Alzheimer's disease individuals », *Journal of the International Neuropsychological Society*, n°5/7, p. 626–640.

COLTHEART M., RASTLE K., PERRY C., LANGDON R., & ZIEGLER J., 2001, « DRC: A dual route cascaded model of visual word recognition and reading aloud », *Psychological Review*, n°108/1, p. 204–256.

CONNINE C., MULLENNIX J., SHERNOFF E., & YELEN J., 1990, «Word Familiarity and Frequency in Visual and Auditory Word Recognition », *Journal of experimental psychology. Learning, memory, and cognition*, n°16, p. 1084-1096.

COOK S. V., PANDZA N. B., LANCASTER A. K., & GOR K., 2016, «Frontiers | Fuzzy Nonnative Phonolexical Representations Lead to Fuzzy Form-to-Meaning Mappings | Psychology », *Frontiers in Psychology*, n°7, p. 1345.

DARCY I., DAIDONE D., & KOJIMA C., 2013, « Asymmetric lexical access and fuzzy lexical representations in second language learners | John Benjamins », *The Mental Lexicon*, n°8/3, p. 372–420.

DE WILDE V., BRYSBAERT M., & EYCKMANS J., 2020, « Learning English through out-of-school exposure. Which levels of language proficiency are attained and which types of input are important? », *Bilingualism: Language and Cognition*, n°23/1, p. 171–185.

DGESCO, Céreq-IREDU, & CIEP. (2015), *Rapport d'enquêtes du LEMP - Analyse des besoins des employeurs français au regard des compétences en langues étrangères.*

Dialang., 2021. https://dialangweb.lancaster.ac.uk/

DIJKSTRA T., GRAINGER J., & VAN HEUVEN W. J. B., 1999, «Recognition of Cognates and Interlingual Homographs: The Neglected Role of Phonology », *Journal of Memory and Language*, n°41/4, p. 496–518.

DIJKSTRA T., MIWA K., BRUMMELHUIS B., SAPPELLI, M., & BAAYEN, H., 2010, « How cross-language similarity and task demands affect cognate recognition », *Journal of Memory and Language*, n°62/3, p. 284–301.

DUYCK W., 2005, « Translation and Associative Priming With Cross-Lingual Pseudohomophones: Evidence for Nonselective Phonological Activation in Bilinguals », *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, n°31/6, p. 1340–1359.

DUYCK W., VAN ASSCHE E., DRIEGHE D., & HARTSUIKER R. J., 2007, «Visual word recognition by bilinguals in a sentence context: Evidence for nonselective lexical access », *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, n°33/4, p. 663–679.

DUYCK W., VANDERELST D., DESMET T., & HARTSUIKER R. J., 2008, « The frequency effect in second-language visual word recognition », *Psychonomic Bulletin & Review*, n°15/4, p. 850–855.

European Commission, 2012, *Eurobaromètre spécial 386 : Les européens et leurs langues.* (*Report No.* 386). Retrieved from http://ec.europa.eu/commfrontoffice/publicopinion/archives/ebs/ebs_386_fr.pdf

GRAINGER J., MIDGLEY K., & HOLCOMB P. J., 2010, « Re-thinking the bilingual interactive-activation model from a developmental perspective (BIA-d) », dans M. KAIL & M. HICKMANN (éd.), *Language Acquisition and Language Disorders*, Vol. 52, p. 267–283., Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.

HOLLINGSHEAD A. B, 1975, *Four factor index of social status*, New York: Wiley.

HOLLINGSHEAD A. B, 1975, *Elmtown's youth and Elmtown revisited*, New York: Wiley.

KEULEERS, E., & BRYSBAERT, M., 2010, « Wuggy: A multilingual pseudoword generator », *Behavior Research Methods*, n°42/3, p. 627–633.

LAGROU E., HARTSUIKER R. J., & DUYCK W, 2011, « Knowledge of a second language influences auditory word recognition in the native language », *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, n°37/4, p. 952–965.

Legendre P. M. J., 2004, *Au nom de la commission des Affaires culturelles sur l'enseignement des langues étrangères en France*, p. 111.

LEMHÖFER K., & DIJKSTRA T. (2004), « Recognizing cognates and interlingual homographs: Effects of code similarity in language-specific and generalized lexical decision », *Memory & Cognition*, n°32/4, p. 533–550.

Ministère de l'Education Nationale, de la Jeunesse et des Sports, 2019, Mars,

Les langues vivantes étrangères et régionales. Ministère de l'Education Nationale de la Jeunesse et des Sports. https://www.education.gouv.fr/les-langues-vivantes-etrangeres-et-regionales-11249

OGANIAN Y., FROEHLICH E., SCHLICKEISER U., HOFMANN M. J., HEEKEREN H. R., & JACOBS A. M., 2016, « Slower Perception Followed by Faster Lexical Decision in Longer Words: A Diffusion Model Analysis », *Frontiers in Psychology*, n°6.

PERFETTI C., 2007, « Reading ability: Lexical quality to comprehension », *Scientific Studies of Reading*, n°11/4, p. 357-383.

PERFETTI C. A., 2017, « Lexical quality revisited », dans SEGERS E., VAN DEN BROEK P., *Developmental perspectives in written language and literacy In honor of Ludo Verhoeven*, p. 51-67.

PERFETTI, C. A., & HART, L., 2002, T*he lexical quality hypothesis. Precursors of functional literacy*, n°11, p. 67-86.

SAUVAL, K., PERRE, L., & CASALIS, S., 2018, « Phonemic feature involvement in lexical access in grades 3 and 5: Evidence from visual and auditory lexical decision tasks », *Acta Psychologica*, n°182, p. 212–219.

SPIVEY, M. J., & MARIAN, V., 1999, « Cross Talk Between Native and Second Languages: Partial Activation of an Irrelevant Lexicon », *Psychological Science*, n°10/3, p. 281–284.

VAN HEUVEN, W. J. B., DIJKSTRA, T., & GRAINGER, J., 1998, «Orthographic Neighborhood Effects in Bilingual Word Recognition », *Journal of Memory and Language*, n°39/3, p. 458–483.

VEIVO, O., SUOMELA-SALMI, E., & JÄRVIKIVI, J., 2015, «Orthographic bias in L3 lexical knowledge: Learner-related and lexical factors - John Benjamins », *Language, Interaction and Acquisition*, n°6/2, p. 270–293.

WEBER, A., & CUTLER, A., 2004, « Lexical competition in non-native spoken-word recognition », *Journal of Memory and Language*, n°25.

ZIEGLER, J. C., & GOSWAMI, U., 2005, « Reading Acquisition, Developmental Dyslexia, and Skilled Reading Across Languages: A Psycholinguistic Grain Size Theory », *Psychological Bulletin*, n°131/1, p. 3–29.

NOTES

1 En psychologie ou neurosciences, les modalités se réfèrent aux différents modes d'accès à l'information dans le cadre de la perception. Dans ce contexte, modalités est donc proche de sens. Dans le cadre précis de cette étude, le terme « modalité » correspond au fait que les mots soient présentés à l'écrit ou à l'oral.

2 Le terme « bilingue » ne signifie pas que l'individu maîtrise la L2 autant que sa langue maternelle, mais simplement ici qu'il a des connaissances sur cette L2 (quel que soit son niveau d'expertise). On parle ici de bilingue tardif

car l'apprentissage de la L2 a lieu alors que l'acquisition de la L1 est déjà finalisée ou presque.

3 Phonème = unité minimale de son, Graphème = lettre ou groupe de lettres correspondant au phonème.

4 Pseudomot = suite de lettres prononçables mais sans signification.

5 Consistance orthographique = systématicité des CGP (un graphème se prononce toujours de la même façon et un phonème s'écrit toujours de la même manière).

6 L'apprentissage scolaire de la L2 entraîne en effet rarement un bilinguisme équilibré, avec des compétences égales en L1 et en L2. La compétence en L2 sera néanmoins évaluée dans notre étude.

7 En effet, les tâches de décision lexicale demandent une réponse du participant pour chaque stimulus, afin de la catégoriser en mot ou pseudomot. Mais, nous cherchons ici à analyser l'impact de la modalité sur la reconnaissance des mots. Ce sont donc uniquement les essais de mots qui nous intéressent.

8 Voir le tableau 2 qui présente notamment les résultats du test d'évaluation des compétences en anglais.

RÉSUMÉS

Français

Les études sur l'apprentissage d'une langue seconde (L2) ne tiennent souvent compte que d'une seule modalité au cours des tâches expérimentales. Or, l'apprentissage d'une L2 a majoritairement lieu en contexte scolaire (bilinguisme tardif), principalement via des supports écrits. Notre étude questionne donc l'impact de la modalité, notamment sur la reconnaissance de mots en L2. En conditions expérimentales – *i.e.*, de reconnaissance de mots isolés, on peut s'attendre à ce que les mots soient mieux reconnus à l'écrit qu'à l'oral.

Quarante-huit étudiants français ont effectué des tâches de reconnaissance de mots en anglais L2 à l'oral et à l'écrit. Les données ont mis en avant l'effet de modalité attendu. L'analyse de l'impact de la première présentation des mots, écrits ou parlés, ne montrait pas d'amélioration de leur reconnaissance dans l'autre modalité. Ces résultats soulignent l'importance de la modalité dans la reconnaissance de mots en L2 et la faible incidence du traitement d'une modalité sur l'autre.

English

Studies on second language (L2) learning often consider only one modality during experimental tasks. However, the majority of L2 learning takes place in a school context (late bilingualism), mainly via written materials. Our study thus questions the impact of the modality, especially on L2 word recognition. Under experimental conditions – *i.e.*, during isolated word recognition, we can expect that written words are more accurately recognized than spoken words.
Forty-eight French students performed spoken and written word recognition tasks in L2 English. The data highlighted the expected modality effect. Analysis of the impact of the first presentation of words, whether written or spoken, showed no improvement in their recognition in the other modality. These results underscore the importance of modality in L2 word recognition and the small impact of one modality's treatment on the other.

INDEX

Mots-clés
Bilinguisme, Reconnaissance de mots, Effet de modalité, Transfert inter-modalité

Keywords
Bilingualism, Word recognition, Modality effect, Inter-modality transfer

AUTEURS

Camille Cornut
Camille Cornut, docteure en Psycholinguistique, travaille sur l'impact de la modalité de présentation des mots en langue seconde sur leur reconnaissance, chez les étudiants et collégiens français, dyslexiques et lecteurs experts.
Univ. Lille, CNRS, UMR 9193 – SCALab – Sciences Cognitives et Sciences Affectives, F-59000 Lille, France.

Gwendoline Mahe
Gwendoline Mahe, maîtresse de conférences en Psychologie, développe des travaux sur la dyslexie développementale, la reconnaissance visuelle des mots, l'apprentissage de la lecture, les prédicteurs de la lecture et l'impact de facteurs non langagiers sur le niveau de lecture.
Univ. Lille, CNRS, UMR 9193 – SCALab – Sciences Cognitives et Sciences Affectives, F-59000 Lille, France.

Séverine Casalis
Séverine Casalis, professeure des universités en Psychologie cognitive et Psycholinguistique, a pour axes de recherche la lecture, son apprentissage, la dyslexie, le bilinguisme et les troubles du langage. Elle est coresponsable de

l'équipe Langage du Laboratoire SCALab et Vice-présidente à la valorisation et l'innovation de l'Université de Lille.
Univ. Lille, CNRS, UMR 9193 – SCALab – Sciences Cognitives et Sciences Affectives, F-59000 Lille, France.

Saints et païens : Anglo-Saxons et vikings à travers quelques sources hagiographiques (X^{e}-XIIe siècle)

Michel Belliart

PLAN

L'image des Scandinaves dans l'hagiographie anglo-saxonne aux Xe-XIe siècles
L'influence des Anglo-Saxons sur la chrétienté scandinave naissante aux XIe-XIIe siècles
De Scandinavie vers l'Angleterre : la diffusion du culte de saint Olav Haraldsson

TEXTE

1 En 793, une armée de Danois débarque sur les côtes de Northumbrie, dans le nord de l'Angleterre, et pille le monastère de Lindisfarne, qui était alors l'un des hauts lieux de la vie culturelle anglaise. Cette attaque des vikings[1] n'était peut-être pas la première en Grande-Bretagne, mais son ampleur eut des répercussions dans toute l'Europe occidentale, et fut le point de départ de plusieurs siècles d'affrontements, mais aussi de cohabitation, entre deux peuples germaniques d'origine commune, séparés jusqu'alors par les aléas de l'histoire : les Anglo-Saxons[2] d'une part, et les Scandinaves de l'autre. Par « Scandinaves », nous entendons les trois groupes de population qui émergent à cette époque dans le Nord de l'Europe, à savoir : les Danois, qui occupent alors le Jutland jusqu'au Schleswig, la Scanie et les îles situées entre ces deux contrées (Seeland, Fionie) ; les Suédois, concentrés sur la côte baltique entre le Götaland et l'actuelle ville d'Uppsala ; et les Norvégiens, dont les terres correspondent à peu près à la Norvège d'aujourd'hui. Signalons au passage qu'à l'occasion des raids et de l'installation en Angleterre de certains d'entre eux, les bandes vikings associèrent à leurs entreprises des aventuriers continentaux (francs, frisons, baltes) ou insulaires (anglo-saxons et irlandais), rendant ainsi difficile l'identification de leurs origines.

2 De nombreuses études ont montré la complexité des relations entre Anglo-Saxons et vikings d'un point de vue général (Bagge 2014) ou plus précisément sur le plan politique (McLeod 2014, Bolton 2017), religieux (Coviaux 2002), ou encore culturel et linguistique (Townend 2002). Nous nous proposons ici d'analyser à travers l'hagiographie l'évolution de ces échanges, depuis le Xe jusqu'au XIIe siècle, période où débuta la christianisation des peuples scandinaves. L'hagiographie rassemble les textes rédigés en l'honneur des saints. À ce titre, elle offre à l'historien la possibilité de mener une analyse à deux niveaux : d'une part celui des actions du saint de son vivant, réelles ou représentées par l'hagiographe, qui témoignent des échanges entre le monde chrétien et des groupes qui ne sont pas encore convertis ; d'autre part celui des conditions de réception du culte du saint après sa mort par sa propre communauté ou par des populations qui avaient pu lui être hostiles de son vivant (Bozóky 2017). Dans les deux cas, le saint apparaît ainsi comme une puissante figure de médiation et d'intégration, sans cesse réinvestie, comme Geneviève Bührer-Thierry a pu le mettre en évidence récemment dans les mondes germaniques et slaves, à propos de saint Adalbert de Prague (Bührer-Thierry 2017).

3 Les textes sur lesquels se fonde notre étude sont au nombre de huit, répartis de manière équitable en fonction de leur lieu d'écriture : quatre en Angleterre, quatre dans les royaumes scandinaves (Danemark, Norvège, Suède). Pour l'Angleterre, il s'agit de la *Passion de saint Edmond* par Abbon de Fleury (Winterbottom 1972 : 67-87), de la *Vie de saint Oswald* par Byrhtferth de Ramsey (Lapidge 2007 : 2-203), de la *Vie de saint Dunstan* par Osbern de Canterbury (Stubbs 1874 : 69-128) et de la *Vie de saint Oda* par Eadmer de Canterbury (Turner et Muir 2006 : 2-39). Pour la Scandinavie, il s'agit du corpus hagiographique de saint Olav Haraldsson de Norvège (*Passion* et *Miracles*, attribués à Øystein Erlendsson, Jiroušková 2014 : 15-76), des *Passions de saint Botvid* (Geijer et Schröder 1828 : 377-382) et *de saint Eskil* (*ibid.* : 391-395) de Suède et de la *Passion de saint Cnut* du Danemark par Ælnoth. Les auteurs de ces textes sont majoritairement anglo-saxons, mais parmi eux figurent également un Franc, un Norvégien et deux anonymes d'origine inconnue. Cette sélection de compositions hagiographiques offre un éclairage nouveau sur les relations entre

l'Angleterre et la Scandinavie, à travers divers points de vue, divers types d'écriture et divers modèles de sainteté.

4 La première partie de cette contribution examinera l'image des Scandinaves dans l'hagiographie anglo-saxonne durant les Xe-XIe siècles, à une époque où ces derniers étaient encore en majorité païens. Dans un second temps, nous nous intéresserons à l'influence anglo-saxonne dans l'établissement des cultes de saints locaux en Scandinavie au cours des XIe-XIIe siècles. La troisième partie de l'article sera consacrée à l'influence qui, en retour, s'exerça depuis la Scandinavie vers l'Angleterre.

L'image des Scandinaves dans l'hagiographie anglo-saxonne aux Xe-XIe siècles

5 Malgré leur cohabitation sur le sol anglais, bien établie à partir des années 870, les relations entre Anglo-Saxons et Scandinaves demeurent hostiles tout au long du Xe et au début du XIe siècle, du moins d'après les sources anglo-saxonnes. Les peuples scandinaves se voient reprocher leur paganisme, auquel ils sont le plus souvent identifiés : ainsi, dans la *Chronique anglo-saxonne*, ils sont très souvent appelés « païens » (*hæðenan*), sans plus de précisions. En réalité, nombre d'entre eux se convertissent au christianisme : au début des années 940, le paganisme a presque disparu de Mercie (Bauduin 2019 : 491). Mais l'image qui continue de primer est celle d'un autre, forcément différent.

6 Certains Scandinaves s'intègrent alors à la société anglo-saxonne sur une ou plusieurs générations. C'est le cas de saint Oda († 958), né sur le sol anglais de parents danois. Converti au christianisme à la fin du IXe siècle, il fut l'un des précurseurs de la Réforme bénédictine en Angleterre. Les principales sources concernant son existence sont la *Vie* de son neveu saint Oswald d'York par un moine de Ramsey nommé Byrhtferth, texte datant du début du XIe siècle, et une *Vie de saint Oda* rédigée tardivement, au XIIe siècle, par Eadmer de Canterbury. Bien que reprenant de nombreux éléments à la *Vie de saint Oswald*, le texte d'Eadmer introduit de nombreux nouveaux

épisodes et précise davantage la chronologie, ce qui semble indiquer d'autres sources en plus de Byrhtferth ; parmi ces dernières, Turner et Muir recensent les *Vies de saint Dunstan* par Adélard et Osbern, et proposent d'y rajouter, à titre d'hypothèse, une *Vie de saint Oswald* aujourd'hui fragmentaire figurant dans la *Chronique de Ramsey* (Turner et Muir 2006 : xxxvi).

7 Byrhtferth rapporte qu'Oda était peut-être issu d'une famille païenne arrivée en Angleterre avec Ingvar, c'est-à-dire avec la « Grande Armée » de 865 (Lapidge 2007 : 16). Selon l'auteur, cette origine expliquerait le caractère impie de son père. Ce dernier châtie le jeune Oda lorsque celui-ci est attiré par le christianisme. Oda quitte le domaine familial, abandonne son héritage et se réfugie auprès de l'*ealdorman* Æthelhelm. Son ascension dans la hiérarchie ecclésiastique est rapportée de manière brève : il est d'abord diacre, puis prêtre, puis évêque, et enfin archevêque de Canterbury. Plus loin dans la *Vie*, nous apprenons que, parallèlement à sa carrière dans le clergé séculier, il a aussi pris l'habit monastique dans l'abbaye continentale de Saint-Benoît de Fleury (Lapidge 2007 : 38)[3].

8 Dans le récit d'Eadmer, Oda est également issu d'une famille païenne arrivée en Angleterre avec Ingvar (Turner et Muir 2006 : 4). Mais de nouveaux détails font leur apparition dans cette version : ainsi, le jeune homme a été chassé et déshérité par son père, qui apparaît donc encore plus antipathique et brutal que chez Byrhtferth. Oda, recueilli par Æthelhelm, est alors introduit à la cour du roi Alfred de Wessex (ce qui permet de situer l'action dans les années 890) : il devait demeurer, toute sa vie, proche du pouvoir royal anglo-saxon. Durant son éducation, il apprend le latin et le grec au point de maîtriser les deux langues (Turner et Muir 2006 : 6)[4]. Cette mention est importante : en effet, à partir du règne d'Édouard l'Ancien (899-924) puis de son successeur Æthelstan (924-939), un vocabulaire grec recherché fait son apparition dans les textes latins des chartes anglaises. C'est le style herméneutique (Lapidge 1975 : 99-101), appelé à devenir la manière d'écrire dominante en Angleterre jusqu'au milieu du XIe siècle. Ce style est par ailleurs étroitement associé à la Réforme bénédictine ; or, Eadmer accorde une importante place au fait qu'Oda, avant de devenir archevêque, soit devenu moine. Comme Byrhtferth, il rapporte que le saint a reçu son habit monastique de Fleury, un actif foyer réformateur du continent à cette époque. Il

rajoute un nouveau détail : Oda ne s'est pas rendu lui-même à Fleury, mais des moines de ce monastère ont fait le trajet inverse pour le rencontrer outre-Manche, ce qui atteste un contact direct (Turner et Muir 2006 : 16-18).

9 Oda est ainsi un parfait exemple d'assimilation d'un individu d'origine scandinave à la chrétienté anglo-saxonne, à tel point qu'il a dépassé ce modèle en y introduisant de nouvelles idées qui devaient laisser une profonde empreinte. Cette intégration s'est par la suite propagée au reste de sa famille : son neveu, saint Oswald († 992), sujet principal de l'hagiographie de Byrhtferth, s'est rendu à Fleury (Lapidge 2007 : 38-50), puis est devenu archevêque d'York, participant de manière tout aussi active à la Réforme bénédictine.

10 La valorisation de la figure de saint Oda par les ecclésiastiques anglo-saxons ne doit pas faire oublier que la perception des Danois reste encore largement péjorative dans l'hagiographie composée en Angleterre. Si, au cours du Xe siècle, la tendance est à la christianisation et à l'intégration des familles scandinaves installées en Angleterre, en revanche, les vikings de Scandinavie demeurent majoritairement fidèles aux religions ancestrales. Quelques chefs de passage en Angleterre y sont baptisés, comme le Norvégien Håkon le Bon, dont le roi anglais Æthelstan (924-939) est le parrain et père adoptif, mais cela reste rare[5]. L'image dominante, dans la littérature anglo-saxonne comme ailleurs en Europe occidentale, est celle du viking païen et barbare. Dans les sources anglaises, lorsqu'ils ne sont pas appelés « païens », les Danois et autres Norvégiens sont bien souvent qualifiés de « pirates ». L'hagiographie reprend à son compte ce stéréotype, comme le montre l'image des Danois dans la *Passion de saint Edmond* d'Abbon de Fleury et la prophétie de saint Dunstan rapportée par Osbern dans sa *Vie* du prélat.

11 Le moine franc Abbon[6], issu du monastère Saint-Benoît de Fleury, a vécu pendant trois ans (985-988) en Angleterre, à l'invitation de saint Oswald d'York, qui l'a fait écolâtre du monastère de Ramsey. Durant son séjour à Ramsey, Abbon a composé un texte appelé à devenir très célèbre en Angleterre : la *Passion de saint Edmond*, relatant le martyre de ce roi d'Est-Anglie survenu vers 870, à l'époque de la « Grande Armée ». Cette biographie, composée à l'attention d'un public anglais, présente les vikings sous un jour très sombre. Ils sont les envoyés du

diable en personne ; ils pillent les cités, brûlent les églises et massacrent le peuple sans merci ; ils sont même anthropophages (Winterbottom 1972 : 71-73)[7]. Leur chef, Ingvar, est le fils de Satan (Winterbottom 1972 : 71, *unum ex suis membris* [...] *inmisit*, « [le diable] envoya l'un de ses membres », et 76, *filius diaboli*, « fils du diable », dans la bouche d'Edmond). Enfin, Abbon parle d'eux en des termes apocalyptiques : ils sont les disciples de l'Antéchrist, ceux qui portent le signe de la Bête (Winterbottom 1972 : 72). Ils sont également rapprochés du stéréotype antique des barbares, notamment par leur origine géographique : l'auteur les fait venir de Scythie et des monts hyperboréens, réputés pour leur position à l'extrême Nord du monde (Winterbottom 1972 : 72). Pour servir le propos hagiographique, le rôle des Danois dans la mort d'Edmond est considérablement amplifié par rapport aux faits historiques : d'un roi mort au combat, on passe à un roi qui s'est livré de son plein gré, sans combattre, aux païens qui le réclamaient, afin de subir le martyre (Winterbottom 1972 : 74-80).

12 La *Passion de saint Edmond* a été rédigée vers 987. À cette époque-là, les relations entre Anglo-Saxons et Scandinaves, après trente ans de paix, commencent à se détériorer. À partir du début des années 990, les raids vikings en Angleterre reprennent de plus belle, et une longue guerre de plus de vingt ans débute, qui mène finalement à deux conquêtes de toute l'Angleterre par les Danois, d'abord en 1013 puis en 1016. Or, les Danois étaient alors en train de se convertir au christianisme sous l'influence de missionnaires venus de Germanie, et principalement de Brême et Hambourg. Du côté des Norvégiens, la christianisation se poursuit, résultant de contacts avec les Anglais. Ainsi un chef norvégien, Olav Tryggvason, de passage en Angleterre, a été baptisé en 991 ou 994 par l'évêque Alphège de Winchester[8]. Cet Olav, rentré en Norvège sous le titre de roi, tente de christianiser tout son peuple, sans grand succès toutefois. Malgré cette évangélisation progressive, les vikings conservent en Angleterre une image très négative, que vient encore ternir en 1012 le martyre d'Alphège, devenu entre-temps archevêque de Canterbury : ce dernier est lapidé par les Danois, ce qui provoque une grande émotion dans toute la chrétienté occidentale (Gautier 2012 : 129-130). Ces temps troublés sont décrits, quelques décennies plus tard, par l'hagiographe Osbern de Canterbury dans sa *Vie de saint Dunstan* qui doit être datée des

alentours de 1090. Osbern attribue à saint Dunstan, archevêque de Canterbury de 959 à 988, une prophétie qui aurait annoncé l'arrivée des vikings en Angleterre dans les années 990, en guise de châtiment divin pour la mauvaise conduite du roi Æthelred (978-1016). Cette prophétie intervient à trois reprises dans l'œuvre : aux chapitres 37, 39 et 46. La première mention, celle du chapitre 37, rappelle le caractère étranger des vikings : ils ne parlent pas anglais et n'observent pas le rite chrétien (Stubbs 1874 : 114-115)[9]. La seconde parle des invasions en termes péjoratifs, les présentant comme la pire calamité de l'histoire d'Angleterre (Stubbs 1874 : 117)[10]. Ces deux premières occurrences de la prophétie interviennent dans la bouche de Dunstan. Enfin, dans la troisième mention, cette fois rapportée par l'auteur dans un passage narratif, la prophétie se réalise : peu de temps après la mort de Dunstan, les Danois pillent les cités, massacrent le peuple innocent, renversent les autels, brûlent les églises et tuent les prêtres. Une description vivante et terrifiante est donnée du martyre de saint Alphège (Stubbs 1874 : 127-128). Le portrait des vikings ne s'est guère amélioré depuis Abbon de Fleury. Néanmoins, un siècle s'est écoulé depuis Abbon, et entre-temps la christianisation des peuples scandinaves dans leurs régions d'origine avait pris racine avec succès, suscitant des saints Nordiques comme Olav Haraldsson de Norvège, Cnut IV du Danemark, ou l'évêque Botvid en Suède. À cette implantation du christianisme en terre scandinave, les Anglo-Saxons ne furent pas étrangers.

L'influence des Anglo-Saxons sur la chrétienté scandinave naissante aux XIe-XIIe siècles

13 Dans les années 1010, deux figures politiques importantes émergent en Scandinavie : Olav Haraldsson (†1030), roi de Norvège (1015-1028), et le Danois Cnut le Grand, roi d'Angleterre (1016-1035), du Danemark (1019-1035) et de Norvège (1028-1035). Chacun de ces deux souverains a joué un rôle important dans l'évolution et le rapide développement des échanges entre l'Angleterre et la Scandinavie, le premier en christianisant son royaume avec l'aide de missionnaires anglais, le second en unifiant les deux régions sur le point de vue politique. Par ailleurs,

dans les années 1020, les missionnaires portent leur intérêt sur la Suède. Cette dernière, davantage tournée vers les peuples orientaux (notamment la Rus')[11], était demeurée jusqu'alors plus ou moins à l'écart de la chrétienté romaine, et le paganisme y était encore la religion dominante. La Suède jouxtait l'empire de Cnut ; cela explique sans doute que la majorité des missionnaires qui y furent envoyés aient été d'origine anglo-saxonne. Citons quelques noms : Osmund, évêque de Sigtuna; Eskil, évêque de Tuna et martyr ; et le moine David de Munktorp. Le saint martyr Botvid, pour sa part, bien que Suédois de naissance, avait également été converti au christianisme en Angleterre. Un modèle de sainteté se répand alors dans toute la Scandinavie, celui qui s'était établi chez les Anglais au Xe siècle, en grande partie par l'œuvre de saint Oda. La boucle était bouclée.

14 Ces saints suédois sont les sujets de récits hagiographiques, souvent courts et toujours anonymes. Les *Passions de saint Botvid* et *de saint Eskil* sont celles qui intéressent le plus notre propos. La *Passion de saint Botvid* nous présente le saint comme un Suédois païen, découvrant le christianisme auprès d'un prêtre en Angleterre, où il s'était rendu pour des raisons commerciales. De retour en Suède, il en entreprend l'évangélisation, mais il est trahi sur une île par un prisonnier slave qui lui coupe la tête dans son sommeil. Plus tard, quand ses compagnons recherchent son corps pour l'enterrer, un oiseau les guide par son chant jusqu'au bon endroit ; là, le corps est retrouvé intact, avec la tête recollée. Ce récit de l'invention du saint, bien que correspondant à un *topos* établi de longue date dans la chrétienté, ne peut que nous rappeler la *Passion de saint Edmond* : comme Edmond, Botvid est décapité et laissé sans sépulture en pleine nature par ses bourreaux ; comme Edmond, il est protégé par un animal qui disparaît une fois l'invention accomplie (pour le roi d'Est-Anglie, il s'agissait d'un loup) ; comme pour Edmond, son corps redevient intact.

15 La *Passion de saint Eskil*, de longueur à peu près similaire, a pour caractéristique principale l'omniprésence des parallèles bibliques : c'est ici presque chaque action des personnages qui est rapprochée d'un épisode des Écritures, le plus souvent de l'Ancien Testament. Bien que nous n'ayons aucun indice sur les origines géographiques de l'auteur, nous voyons clairement qu'il possédait une très bonne connaissance de la Bible. Si nous examinons à présent l'image qu'il

donne de la Suède, des païens et de la christianisation, nous nous rendons compte que les conventions de l'hagiographie occidentale sont, ici aussi, parfaitement respectées : le Nord est, comme chez Abbon, une terre « froide et inculte », où le diable sème le trouble ; les païens sont appelés « fils de Bélial » et sont décrits de manière crue comme des barbares, buvant le sang des animaux et mangeant leur graisse lors de sacrifices faits à leurs dieux. Eskil, ainsi que son parent l'évêque Sigfrid, sont vus comme les sauveurs envoyés par Dieu au milieu de ce paysage démoniaque. L'auteur insiste, à deux reprises, sur leur origine britannique : les Anglo-Saxons sont encore une fois érigés en modèles de vie chrétienne dans cette *Passion*.

16 Intéressons-nous à présent à un saint danois de la fin du XIe siècle. Saint Cnut IV du Danemark († 1086) correspond au type du roi martyr, comme Edmond ou Olav. Sa vie a fait l'objet d'une *Passion* anonyme composée à Odense, lieu de son martyre, peu après 1095 (Gelting 2011 : 37), puis d'une autre due à Ælnoth, hagiographe anglo-saxon résidant au Danemark, et datant sans doute de 1111-1112 (Gelting 2011 : 39). L'un et l'autre texte témoignent de l'importance acquise par les modèles littéraires anglais, en même temps qu'ils développent une image positive des rapports entre Scandinaves et Anglo-Saxons.

17 La *Passion de saint Cnut* par Ælnoth contient un épisode très intéressant pour l'étude des contacts entre Anglais et Danois près d'un demi-siècle après la fin de l'empire de Cnut le Grand. Lorsque les Normands conquièrent l'Angleterre en 1066, les Anglais sont, selon Ælnoth, écrasés par leur tyrannie, et c'est vers les Danois qu'ils se tournent alors pour trouver de l'aide (Gertz 1908 : 96-98). Ce qu'Ælnoth nous livre ici, est un point de vue rare, du moins dans les sources écrites, sur la question normande : celui d'un Anglo-Saxon exilé, et par conséquent libre d'exprimer son ressenti. Par cette prise de position, incluse dans une hagiographie royale, il cherchait sans doute à gagner les Danois à sa cause.

18 Si l'on examine la forme, le style et le vocabulaire employés par Ælnoth dans sa *Passion*, on constate tout d'abord que l'œuvre est écrite, fait rare, dans une alternance de prose et de vers. Cette particularité peut dénoter une influence du style anglo-normand introduit à Canterbury par l'archevêque Lanfranc après la conquête (Gelting 2011 : 42). On rencontre par ailleurs dans ce texte de nombreux

termes savants et rares, dont des emprunts quelquefois inattendus au grec : *protoplastus*, « le premier homme » (Gertz 1908 : 87) ; *gazae*, « richesses », utilisé trois fois (Gertz 1908 : 90, 91 et 107) ; *doxa*, « gloire » (Gertz 1908 : 109) ; *pneuma*, « esprit », ici le Saint-Esprit dans la formule finale de louange de la Trinité (Gertz 1908 : 136). À plusieurs reprises, l'auteur fait référence à la mythologie, et plus particulièrement à la guerre de Troie (mais aussi à Cerbère ou au chant des Sirènes). Il explique également, par des étymologies tantôt exactes et tantôt fantaisistes, les toponymes danois (par exemple Roskilde, Dalby, Hedeby...). Ces dernières caractéristiques sont toutes partagées avec la littérature herméneutique anglo-saxonne, et peuvent être retrouvées dans les textes principaux de ce style, comme la *Vie de saint Dunstan* par le prêtre B. (rédigée vers l'an mil) ou la *Vie de saint Oswald* par Byrhtferth. On note toutefois un décalage temporel : alors que le style herméneutique avait atteint son apogée en Angleterre au début du XIe siècle, il y était totalement démodé vers 1100, au moment où Ælnoth l'importait au Danemark. Mais les échanges culturels jouèrent aussi dans l'autre sens comme le montrent les conditions dans lesquelles ont été diffusées le culte d'un autre souverain scandinave, Olav Haraldsson.

De Scandinavie vers l'Angleterre : la diffusion du culte de saint Olav Haraldsson

19 Né vers 995, Olav Haraldsson est connu par des sources aussi bien ecclésiastiques et latines (la *Passion* et les *Miracles de saint Olav*) que profanes et norroises (le poème scaldique de l'*Erfidrápa Óláfs helga*). D'origine païenne, il prend d'abord la tête d'expéditions à l'étranger. De passage en Angleterre vers 1014, au moment où la guerre est à son comble entre les vikings et les Anglo-Saxons, il y découvre le christianisme. Il est baptisé à Rouen en Normandie [12], sans doute au moment de l'exil de la cour d'Æthelred (soit en 1013-1014). De retour en Norvège en 1015, il en devient le roi. Poursuivant l'œuvre de son prédécesseur Olav Tryggvason, il entreprend un vaste programme de christianisation de la région. Pour cela, il fait appel à des évêques

missionnaires originaires d'Angleterre, parmi lesquels un certain Grimkjell tient le premier rôle[13].

20 En 1028, pour des raisons politiques, Olav doit quitter la Norvège. Il se réfugie un temps dans la Rus' de Kiev, puis retourne dans son royaume deux ans plus tard, en passant par la Suède (Jiroušková 2014 : t. 2, 27). Mais le 29 juillet 1030, à Stiklestad, il trouve la mort au combat face à une coalition de Norvégiens révoltés et de Danois, menée par le roi Cnut le Grand du Danemark.

21 Olav Haraldsson devient très vite le héros de sagas en langue vernaculaire ; et si son corpus hagiographique officiel est assez tardif (la *Passion* date de la seconde moitié du XIIe siècle), il semble cependant qu'il ait été très tôt vénéré comme saint par le peuple norvégien. Le culte est attesté de manière à peu près sûre aux alentours de 1040 en raison de sa mention dans l'*Erfidrápa* (Coviaux 2002 : 211-212), et pourrait s'être développé en signe de résistance à l'occupant danois[14]. Olav devait demeurer le saint le plus important de l'Europe du Nord jusqu'à la Réforme protestante du XVIe siècle. Il incarne le type du roi martyr, ayant combattu pour le Christ : ce modèle de sainteté, peu courant dans les régions de l'Ancien Monde romain (Italie, Gaule, Espagne), était très prisé par les Anglo-Saxons, depuis saint Oswald de Northumbrie († 642, à ne pas confondre avec le saint évêque Oswald d'York mentionné plus haut) jusqu'à saint Édouard le Martyr († 978), en passant par le fameux saint Edmond.

22 Le culte d'Olav, premier saint scandinave, se diffuse rapidement en Angleterre. Cette bonne réception du culte dans le monde anglo-saxon peut s'expliquer, selon l'hypothèse de Stéphane Coviaux, par la présence d'une forte population d'origine scandinave, et notamment de « l'aristocratie anglo-danoise » installée après 1016 : il s'agirait ainsi d'un « culte identitaire » (Coviaux 2002 : 223). Néanmoins, il connaît aussi un important développement dans des régions anglaises qui avaient été peu exposées à l'influence scandinave. Ainsi, le nom du martyr apparaît déjà, dès les années 1050, dans un calendrier liturgique du sud-ouest de l'Angleterre, provenant sans doute de Sherborne, alors chef-lieu de l'évêché du Dorset (Coviaux 2002 : 214)[15]. Il est probable que Grimkjell ait joué un rôle important dans cette diffusion précoce : en effet, on remarque que le culte d'Olav fleurit précisément sur l'itinéraire qu'a parcouru l'évêque. Dans les années 1030,

celui-ci se trouve encore en Norvège ; c'est à partir de 1038-1039 qu'il rentre en Angleterre (Coviaux 2002 : 217-218 et 221).

23 À la fin du XIIe siècle, le corpus hagiographique latin de saint Olav montre un culte vivace et international, en expansion constante. C'est particulièrement vrai pour le recueil de cinquante *Miracles*, rédigés par couches successives sur une centaine d'années, et qui font intervenir des personnages d'horizons très variés englobant toute l'Europe : Norvège, Danemark, Suède, Islande, mais aussi Irlande, Angleterre, France, Espagne, Russie, Constantinople, les régions baltes (avec une mention des Estes) et les contrées polaires (avec les Sames). Les treize miracles les plus récents sont dus à la plume d'un certain Øystein, archevêque de Nidaros (1163-1187), qui est aussi en toute vraisemblance l'auteur de la *Passion de saint Olav*. Cet hagiographe norvégien est par ailleurs connu pour avoir passé les dernières années de sa vie en Angleterre, où a été copié le manuscrit le plus complet du corpus hagiographique d'Olav ; ce manuscrit, provenant de l'abbaye de Fountains dans le Yorkshire, pourrait d'ailleurs être autographe.

24 La *Passion de saint Olav* s'ouvre par une description de la Norvège, pays natal de l'auteur, dans des termes péjoratifs : c'est une terre froide, peuplée d'infidèles, et où le diable règne en maître avant l'arrivée salvatrice d'Olav (Jiroušková 2014 : t. 2, 15-16). Il s'agit là d'une vision très proche de celle qu'Abbon de Fleury nous donnait des pays scandinaves dans sa *Passion de saint Edmond* : Øystein adopte ainsi un point de vue occidental, et non septentrional, sur la Norvège[16]. Le même auteur, dans les *Miracles*, propose une autre description de paysage norvégien : une forêt dense, sur le flanc d'une montagne haute, dans laquelle est creusée une grotte sombre et profonde, où le diable et d'autres démons attirent un jeune homme et le retiennent prisonnier jusqu'à ce que saint Olav apparaisse pour le délivrer (Jiroušková 2014 : t. 2, 67-69). Cette vision, peut-être inspirée des paysages réels de la Norvège, montre encore une fois une image terrible : celle d'une nature sauvage, dans laquelle le mal est omniprésent. La construction d'un décor où chaque nouveau lieu est contenu dans le précédent ajoute un effet dramatique, tant par le rétrécissement focal dont elle procède que par la sensation de l'éloignement progressif qu'elle procure d'avec la civilisation. Encore une fois, Øystein se rapproche de la vision occidentale du Nord barbare.

25 La reprise des stéréotypes occidentaux concerne aussi le roi danois qui a triomphé d'Olav : Cnut le Grand, qui a conquis l'Angleterre en 1016, est à la tête d'un puissant empire anglo-scandinave, facilitant ainsi la circulation des idées et des personnes entre les deux grandes régions de son royaume. Bien que décrit comme mauvais, voire païen, dans la *Passion de saint Olav*[17], Cnut est en réalité un roi chrétien, qui se rend même jusqu'à Rome en 1027 pour y assister au couronnement de l'empereur Conrad II. C'est sous son règne, comme nous l'avons vu, que débute le vaste programme de missions pour évangéliser les régions païennes de la Suède voisine.

26 En définitive, l'histoire du développement du culte de saint Olav témoigne d'une circulation à double sens : il s'agit certes d'un saint scandinave, mais dont le dossier littéraire reprend des modèles anglo-saxons qui facilitèrent à l'évidence sa diffusion en Angleterre.

27 La circulation des modèles hagiographiques, et chrétiens en général, entre l'Angleterre et la Scandinavie, a donc abouti à des assimilations progressives qui se sont développées selon des rythmes variés. Ainsi les vikings demeurent-ils, même après leur christianisation, des païens redoutables aux yeux des Anglo-Saxons au XIe siècle. De même, les modes littéraires d'Angleterre, comme celle du style herméneutique, apparaissent en Scandinavie lorsqu'elles disparaissent de leur pays d'origine. Enfin, les *Vies* de saints rois anglais des Xe-XIe siècles inspirent les modèles de sainteté du Danemark, de la Norvège et de la Suède : à Edmond et Édouard répondent Olav et Cnut. Plus tardivement, Éric de Suède († 1160) devait à son tour allonger cette liste des rois martyrs scandinaves ayant accédé à la gloire des autels.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Abbon de Fleury, *Passion de saint Edmond*, éd. WINTERBOTTOM M., 1972, *Three Lives of English Saints*, Toronto : Pontifical Institute of Medieval Studies, p. 67-87.

Byrhtferth, *Vie de saint Oswald*, éd. LAPIDGE M., 2010, *Byrhtferth of Ramsey. The Lives of St Oswald and St Ecgwine*, Oxford : Oxford University Press, p. 2-203.

Eadmer, *Vie de saint Oda*, éd. TURNER A. J. et MUIR B. J., 2006, *Eadmer of*

Canterbury. Lives and Miracles of Saints Oda, Dunstan, and Oswald, Oxford : Oxford University Press, p. 4-39.

ÆLNOTH, *Passion de saint Cnut*, éd. GERTZ M. C., 1908, *Vitae Sanctorum Danorum*, I, Copenhague : G. E. C. Gadp. 77-136.

OSBERN, *Vie de saint Dunstan*, éd. STUBBS W., 1874, *Memorials of Saint Dunstan Archbishop of Canterbury*, Londres : Longman and Co, p. 69-128.

Passion et Miracles de saint Olav, éd. JIROUŠKOVÁ L., 2014, *Der heilige Wikingerkönig Olav Haraldsson und sein hagiographisches Dossier. Text und Kontext der* Passio Olavi *(mit kritischer Edition)*, t. 2, Leiden/Boston: Brill, p. 15-76.

Passion de saint Botvid, éd. GEIJER E. G. et SCHRÖDER I. H., 1828 in *Scriptores rerum Suecicarum medii ævi*, II, 1, Uppsala : Ericus Michael Fant, p. 377-382.

Passion de saint Eskil, éd. GEIJER E. G. et SCHRÖDER I. H., in *Scriptores rerum Suecicarum medii ævi*, II, 1, Uppsala : Ericus Michael Fant, p. 391-395.

Bibliographie

BAGGE S. et NORDEIDE S. W., 2007, « The Kingdom of Norway », dans Berend N. (éd.), *Christianization and the Rise of Christian Monarchy: Scandinavia, Central Europe and Rus' c.* 900-1200, Cambridge : Cambridge University Press, p. 121-166.

BAGGE S., 2014, *Cross & Scepter: The Rise of the Scandinavian Kingdoms from the Vikings to the Reformation*, Princeton & Oxford : Princeton University Press.

BAUDUIN P., 2019, *Histoire des Vikings : Des invasions à la diaspora*, Paris : Tallandier.

BOLTON T., 2017, *Cnut the Great*, New Haven & London : Yale University Press.

BOSC-LAUBY A. et NOTTER A. (éd.), 2004, *Lumières de l'an mil en Orléanais. Autour du millénaire d'Abbon de Fleury*, Turnhout : Brepols.

BOZÓKY E. (éd.), 2017, *Les saints face aux barbares. Réalités et légendes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

BRINK S., 2010, « Pastoral Care before the Parish: Aspects of the Early Ecclesiastical Organization of Scandinavia, especially Sweden », dans Rollason D., Leyser C. et Williams H. (eds.), *England and the Continent in the Tenth Century: Studies in Honour of Wilhelm Levison* (1876-1947), Turnhout : Brepols, p. 399-410.

BÜHRER-THIERRY G. 2017, « Saint national ou saint européen ? Les tribulations d'Adalbert de Prague et de ses reliques dans le temps et dans l'espace (Xe-XIIe siècles) », dans De Cevins M.-M. et Marin O. (éd.), *Les saints et leur culte en Europe centrale et orientale au Moyen Âge (XIe-début du XVIe siècle)*, Turnhout : Brepols, p. 247-260.

COUPLAND S., 1995, « The Vikings in Francia and Anglo-Saxon England to 911 », dans MCKITTERICK R. (éd.), *The New Cambridge Medieval History II, c.*700-*c.*900, Cambridge : Cambridge University Press, p. 190-201.

COVIAUX S., 2002, « Les échanges culturels au sein du monde nordique : l'exemple du culte de saint Olaf », dans Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public, *Les échanges culturels au Moyen Âge : XXXIIe Congrès de la SHMES (Université du Littoral Côte d'Opale, juin 2001)*, Paris : Publications de la Sorbonne, p. 207-225.

DUFOUR A. et LABORY G. (éd.), 2008, *Abbon, un abbé de l'an mil*, Turnhout : Brepols.

DUMÉZIL B., JOYE S. et MÉRIAUX C. (éd.), 2017, *Confrontation, échanges et connaissance de l'autre au nord et à l'est de l'Europe de la fin du VIIe siècle au milieu du XIe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

FIELD J., 2005, *Discovering Place-Names: Their Origins and Meanings*, quatrième édition revue par M. Gelling, Oxford : Shire Publications Ltd.

GAUTIER A., 2012, « Au miroir de la violence : Anglais et Scandinaves au début du XIe siècle », dans GAUTIER A. et ROSSIGNOL S. (éd.), *De la mer du Nord à la mer Baltique : Identités, contacts et communications au Moyen Âge*, Villeneuve-d'Ascq : Institut de Recherches Historiques du Septentrion, p. 129-142.

--, 2017a, « La diaspora viking », dans DUMEZIL B., JOYE S. et MERIAUX C. (éd.), *Confrontation, échanges et connaissance de l'autre au nord et à l'est de l'Europe de la fin du VIIe siècle au milieu du XIe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 347-364.

--, 2017b, « Le phénomène viking », dans DUMEZIL B., JOYE S. et MERIAUX C. (éd.), *Confrontation, échanges et connaissance de l'autre au nord et à l'est de l'Europe de la fin du VIIe siècle au milieu du XIe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 99-115.

GELTING M., 2011, « Two Early Twelfth-Century Views of Denmark's Christian Past: Ailnoth and the Anonymous of Roskilde », dans GARIPZANOV I. H. (éd.), *Historical Narratives and Christian Identity on a European Periphery: Early History Writing in Northern, East-Central, and Eastern Europe (c. 1070-1200)*, Turnhout : Brepols, p. 33-55.

GOUGAUD L., 1923, « Les relations entre l'abbaye de Fleury-sur-Loire avec la Bretagne armoricaine et les îles Britanniques (X^e^-XIe siècles) », *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, p. 3-30.

LAPIDGE M., 1975, « The hermeneutic style in tenth-century Anglo-Latin literature », *Anglo-Saxon England*, n°4, p. 67-111.

LUND N., 1995, « Scandinavia, c. 700-1066 », *in* McKitterick R. (éd.), *The New Cambridge Medieval History II, c.700-c.900*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 202-227.

McLEOD S., 2014, *The Beginning of Scandinavian Settlement in England: The Viking 'Great Army' and Early Settlers, c. 865-900*, Turnhout : Brepols.

TOWNEND M., 2002, *Language and History in Viking Age England: Linguistic Relations between Speakers of Old Norse and Old English*, Turnhout : Brepols.

WINROTH A., 2012, *The Conversion of Scandinavia: Vikings, Merchants, and Missionaries in the Remaking of*

Northern Europe, New Haven & London : Yale University Press.

--, 2018, *Au temps des Vikings*, traduit de l'anglais par PIGNARRE P., Paris : Éditions La Découverte.

NOTES

1 Suivant les propositions de Gautier 2017a : 103, nous écrivons « viking » sans majuscule, car le terme désigne un mode de vie, celui des « pirates » (sens de ce nom commun en vieux norrois), sans critère ethnique ou culturel. Tous les vikings n'étaient pas nécessairement scandinaves.

2 Nous appelons ici « Anglo-Saxons » les habitants anglophones de l'Angleterre médiévale, comprenant aussi bien des Angles et des Saxons proprement dits que des Bretons assimilés à la culture germanique.

3 Sur les relations entre le monastère de Fleury et l'Angleterre, voir Gougaud 1923.

4 Le texte dit : *Graeca et Latina lingua* [...] *Factusque est in utraque lingua ualde gnarus*, « Et il devint fort savant dans chacune des deux langues ».

5 Sur les baptêmes de chefs norvégiens en Angleterre au Xe siècle, voir Bagge et Nordeide 2007 : 135.

6 Pour des études sur la figure d'Abbon, voir Dufour et Labory 2008, et Bosc-Lauby et Notter 2004.

7 Cf. spéc. à la page 72 : *quidam ex eis populi uescuntur humanis carnibus, qui ex facto Greca appellatione Antropofagi uocantur*, « certains de ces peuples se nourrissent de chair humaine, ce pourquoi on les désigne par l'appellation grecque d'Anthropophages ».

8 Les historiens semblent divisés sur la datation exacte du baptême d'Olav Tryggvason. Certains, comme Bagge et Nordeide 2007 : 135, donnent la date de 991 ; d'autres, à l'instar de Bauduin 2019 : 407, placent l'événement en 994. Nous ne nous prononcerons pas ici en faveur de l'une ou de l'autre date.

9 Cf. spéc. à la page 115 : *regnum alienum cujus ritum et linguam gens cui præsides non novit*, « un royaume étranger dont le peuple auquel tu [=Æthelred] présides ne connaît ni le rite ni la langue ».

10 D'après le texte : *mala qualia non fuerunt ex quo gens Anglorum regnare cœpit*, « des maux tels qu'il n'y en a jamais eu depuis que le peuple des Anglais a commencé à régner ».

11 Il est attesté un commerce indirect, par l'intermédiaire des Rus', entre les Suédois et le califat de Bagdad durant les IXe-Xe siècles (Bauduin 2019 : 61-62).

12 D'après la *Passion* ; cf. Jiroušková 2014 : t. 2, 17 : *ad baptismi gratiam in urbe Rotomagi* [...] *conuolauit*, « il accourut vers la grâce du baptême dans la ville de Rouen ».

13 Le nom *Grimkjell* trahit une ancienne origine scandinave : il est construit à partir de *grim*, composant typiquement scandinave signifiant « féroce », et de *ketill*, signifiant « chaudron » en norrois. Grimkjell est donc sans doute le descendant d'une famille d'occupants scandinaves arrivés en Angleterre au IXe ou au Xe siècle.

14 On ne peut établir avec certitude que le culte de saint Olav soit apparu en Norvège avant la fin de l'occupation danoise en 1035 ; cf. Coviaux 2002 : 214 et 219-221.

15 Le manuscrit contenant ce calendrier est aujourd'hui conservé à Cambridge, Corpus Christi College, sous la cote MS 422 ; le nom d'Olav apparaît p. 35, à la date du 29 juillet, en compagnie d'autres noms de saints plus anciens et issus du monde romain, comme Félix, Simplicius ou Béatrice.

16 Øystein pousse par ailleurs l'occidentalisation encore plus loin dans les *Miracles*, en latinisant son propre nom en *Augustinus*.

17 Voir Jiroušková 2014 : t. 2, 27. Cnut apparaît ici comme un corrupteur, et comme le chef d'une armée de païens, bien que n'étant pas appelé « païen » lui-même.

RÉSUMÉS

Français

Dans cet article, l'auteur étudie les relations entre Anglo-Saxons et Scandinaves et leur évolution dans le cadre de la christianisation de la Scandinavie en se basant sur les sources hagiographiques. Son but sera de mettre en lumière la vision que les auteurs chrétiens anglo-saxons ont de l'envahisseur viking, puis de voir si les Scandinaves, une fois christianisés, conservent cette image. Quelques saints retiendront plus particulièrement notre attention, comme saint Oda, archevêque de Canterbury d'origine danoise, ou saint Olav Haraldsson, roi de Norvège converti au christianisme en Angleterre.

English
In this paper the author is relying on hagiographical sources in order to study the relations between Anglo-Saxons and Scandinavians and their evolution in the context of the Christianization of Scandinavia. His goal is, first to highlight the image which Anglo-Saxon Christian authors gave of the Viking invaders, next to discuss whether the Scandinavians, once Christianized, remained subjected to that initial vision. Several saints will be studied with particular attention, such as Saint Oda, an Archbishop of Canterbury of Danish ascent, or Saint Olav Haraldsson, King of Norway, converted to Christianity in England.

INDEX

Mots-clés
Anglo-Saxons, christianisation, hagiographie, Scandinavie, vikings

Keywords
Anglo-Saxons, Christianization, Hagiography, Scandinavia, Vikings

AUTEUR

Michel Belliart
Michel Belliart est doctorant en histoire médiévale au laboratoire IRHiS (Institut de Recherches Historiques du Septentrion UMR 8529) de l'Université de Lille. Ses recherches portent sur les textes hagiographiques écrits dans les régions en marge du monde latin (Europe centrale, Europe septentrionale et monde anglo-saxon) entre le Xe et le XIIe siècle.

La cartographie interactive au service de la valorisation de l'identité du territoire

Douniazed Chibane et Hafida Boulekbache

PLAN

Introduction
1. Cadrage conceptuel
   1.1. Identité du territoire
   1.2. Mémoire collective
   1.3. « Carte mentale »
   1.4. « Carte sensible »
   1.5. *Webmapping*
2. Méthodologie et présentation du terrain d'étude
3. Apport des outils participatifs dans l'expérience du territoire
Conclusion

TEXTE

Introduction

1 L'identité du territoire, notion qui renvoie à une relation entre territoire et identité, implique des éléments spécifiques d'un espace géographique défini. Ces éléments peuvent être matériels tels que le patrimoine bâti, le style architectural ou bien immatériel, telles les pratiques culturelles de ses habitants. Selon Guérin-Pace et Guermond, l'identité du territoire est évoquée lorsque l'on cherche à mettre en évidence les données concrètes d'un espace géographique, son site, son patrimoine, les caractéristiques culturelles partagées de ses habitants (Guérin-Pace, Guermond, 2006 : p 289 – 290).

2 S'intéresser à l'identité d'un territoire donné implique donc que l'on prenne en compte ces caractéristiques. Mais qu'en est-il de cette identité lorsqu'elle doit être définie par ceux qui occupent ce territoire ? Quels sont les éléments à travers lesquels ils la définissent ? Et quels sont ces éléments qu'ils mettent en avant pour valoriser leur territoire ?

3 Les réponses à ces questions s'illustrent à travers une recherche en cours dans le cadre du projet Interreg RHS, une recherche-action qui implique plusieurs partenaires universitaires et travailleurs sociaux. Deux quartiers transfrontaliers sont pris comme cas d'étude : l'un en France et l'autre en Belgique. Les deux quartiers se ressemblent dans les opérations de rénovation et se distinguent par leur taille et leurs nombres d'habitants. L'objectif est de construire avec les habitants un outil de valorisation de l'identité de leurs quartiers. Au-delà, du patrimoine classé, ce sont des lieux de rencontre et de souvenirs qui sont mis en avant. Ce sont aussi des témoignages, des anecdotes, et des explications relatives à des lieux considérés comme identitaires par ceux qui y vivent.

4 Dans ce sens, des cartes interactives ont été réalisées, elles proposent une visite de découverte de ce qui constitue l'identité de chaque quartier, selon la perception de ces habitants. Elles permettent une visualisation spatiale de données sensibles, ce qui nous permet de répertorier les indicateurs de l'identité : spatial, culturel, historique.

5 Umap, un logiciel open source de *webmapping*, sera utilisé pour restituer et diffuser ses cartes interactives. Par ses fonctions collaboratives et interactives, il offre la possibilité de géolocaliser ces lieux et de saisir et modifier les informations qui s'y rapportent. Ces informations peuvent être des contenus textuels, photographiques, audio, vidéos.

6 Cet article porte sur le processus de conception de ces cartes interactives d'une part, et vise à démontrer, d'autre part, les enjeux des outils de *webmapping* très utile dans ce processus.

1. Cadrage conceptuel

7 Cette recherche mobilise plusieurs notions dont il nous faut préciser les définitions : Identité du territoire, mémoire collective, « carte mentale », « carte sensible », *webmapping*.

1.1. Identité du territoire

8 Selon Yves Guermond, le sentiment identitaire peut se manifester au niveau de l'individu, par référence à un espace particulier auquel il est particulièrement attaché. Lorsque ces sentiments individuels sont regroupés, ils peuvent donner naissance à des sentiments collectifs d'identité territoriale (Guermond, 2006).

9 Pour Di Méo, l'identité est un phénomène social de reconnaissance individuelle et collective, elle se construit dans la durée, elle s'inscrit dans une généalogie. Ainsi l'identité épouse la temporalité ; cela vaut aussi bien pour la construction psychologique du sujet que pour celle des groupes sociaux » (Di meo, 2002).

1.2. Mémoire collective

10 Pour Pierre Nora, la « mémoire collective » d'un groupe social se cristallise autour de certains lieux. Ces lieux ont une valeur symbolique et leur fonction est de constituer une identité. Ils font partie de l'histoire et de la mémoire.

11 Pour Maurice Halbwachs, le souvenir est toujours influencé par la société, autrement dit « aucune mémoire collective n'est exactement fidèle aux faits passés puisqu'en les reconstruisant, la société les déforme. » (Halbwachs, 1997).

1.3. « Carte mentale »

12 La « carte mentale » est un outil d'analyse des représentations et pratiques spatiales basées sur un système de cartographie subjective permettant de faire figurer l'image mentale que se fait un individu du lieu qu'il habite. Les géographes anglophones sont les leaders en matière de carte mentale.

13 Utilisée par Kevin Lynch en 1960, dans son ouvrage fondateur *The image of the city*, elle apparait aujourd'hui comme un outil de géographie de poids. Selon P. Merlin et F. Choay (2009), la « carte mentale » est une représentation subjective de l'espace urbain pour un habitant à partir des lieux qu'il a l'habitude de fréquenter.

14 D'un point de vue méthodologique, pour obtenir une « carte mentale », la personne interrogée (un usager de l'espace urbain) doit dessiner sur une feuille de papier blanc un croquis d'un espace donné (quartier, centre-ville, agglomération, *etc.*), sans qu'elle ait la possibilité de regarder le paysage urbain dont on lui demande la représentation. Par la suite, on lui demande de décrire les lieux qui sont les plus caractéristiques sur le croquis dessiné.

1.4. « Carte sensible »

15 La « cartographie sensible » est définie par Quentin Lefèvre, urbaniste et designer, comme un média de restitution de l'expérience du territoire ou encore comme la spatialisation sensible de données sensibles. Élise Olmedo, géographe, la qualifie davantage comme une carte qui « emprunte un peu à la cartographie conventionnelle, mais en rejette une de ses dimensions fondamentales ».

16 Dans son étude sur les femmes d'un quartier défavorisé à Marrakech en 2010, la géographe affirme que la « cartographie sensible » lui a permis de « cartographier de la vie, de l'émotion, de la sensibilité ». Dans ce sens, la « cartographie sensible » permet alors de cartographier ce qu'on ne voit pas, des données immatérielles qui décrivent pourtant l'espace. Finalement, la « carte sensible » ne s'oppose pas à la carte classique, elle la complète en devenant un autre moyen d'expression.

17 En effet, la cartographie classique s'appuie sur la description « *une carte est une image, une représentation du monde, ou plus exactement de quelque chose, quelque part* » (Brunet, 1987). Alors que la cartographie sensible représente l'espace vécu par des individus qui le représentent à leurs manières, selon des repères qui leur sont significatifs., elle devient aussi support de communication.

18 Soulignons ici le rôle de médiation de la cartographie, comme définit par Christian Jacob « *Une carte se définit peut-être moins par des traits formels que par les conditions particulières de sa production et sa réception, par son statut d'artefact et de médiation dans un processus de communication sociale.* » (Jacob, 1992 : p 41).

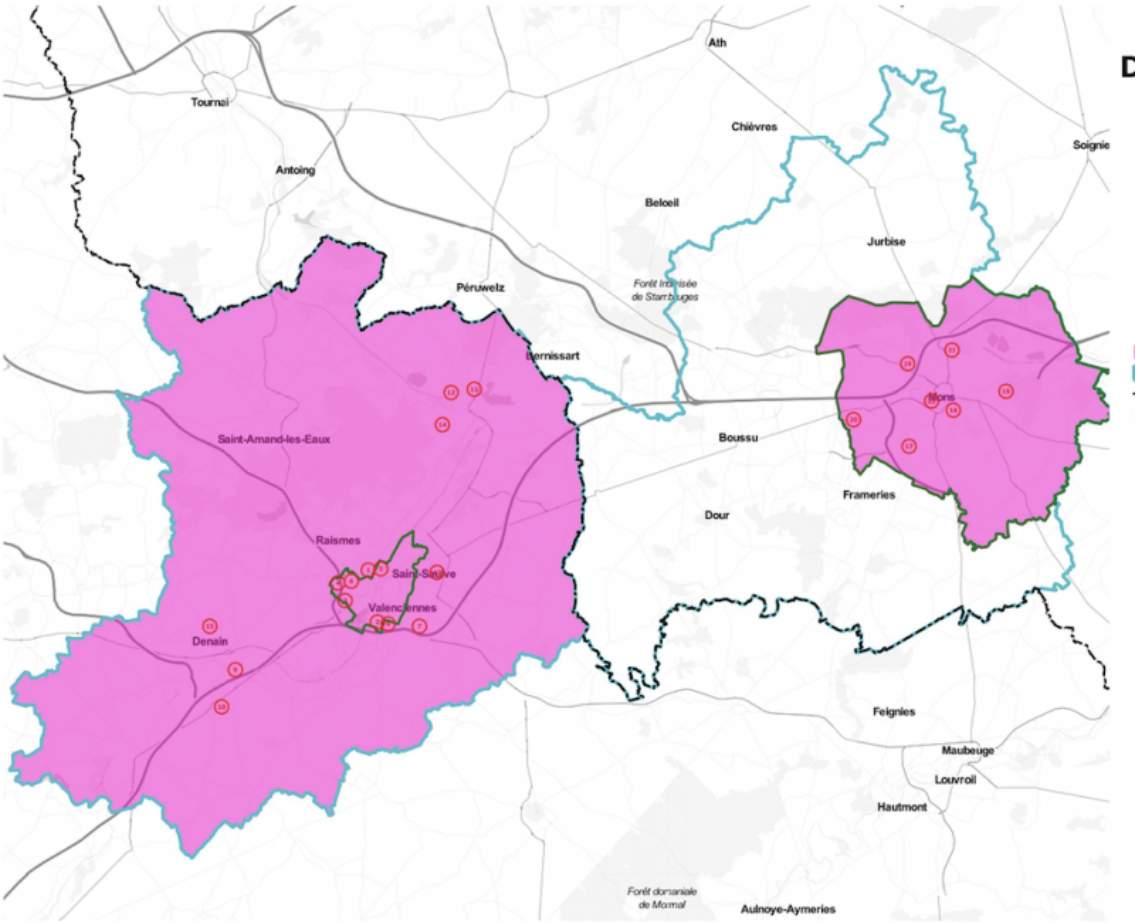
1.5. *Webmapping*

19 L'expression de webmapping désigne les outils de cartographie en ligne, elle se caractérise par trois composantes qui sont la géographie, l'information, et le web. Le webmapping vise un large public et regroupe l'ensemble d'outils permettant la diffusion d'informations cartographiques et la création de cartes interactives en ligne tel que Umap.

2. Méthodologie et présentation du terrain d'étude

20 Le terrain, qui a servi de cas d'études, concerne le territoire transfrontalier de la ville de Mons en Belgique et la ville de Valenciennes en France. Nous exposons, ici, une expérience menée avec deux quartiers pilotes avec lesquels le projet a démarré. Il s'agit du quartier de Dutemple à Valenciennes (France) et du quartier d'Épinlieu à Mons (Belgique).

Figure 1 : localisation du territoire couvert par RHS



Source : Projet RHS

21 Dutemple est un ancien site minier, identifiable sur le Valenciennois par son chevalement[2], témoin de l'histoire de la mine et inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO en 2012 dans le cadre de la sauvegarde du patrimoine minier du Nord–Pas-de-Calais. Le quartier a connu dans les années 1980 quelques tensions sociales qui le stigmatisent comme « difficile » – malgré des opérations telles que la rénovation urbaine et l'arrivée du tram – par rapport aux populations extérieures, le quartier véhicule encore la représentation stigmatisante de « l'image sociale. [3] »

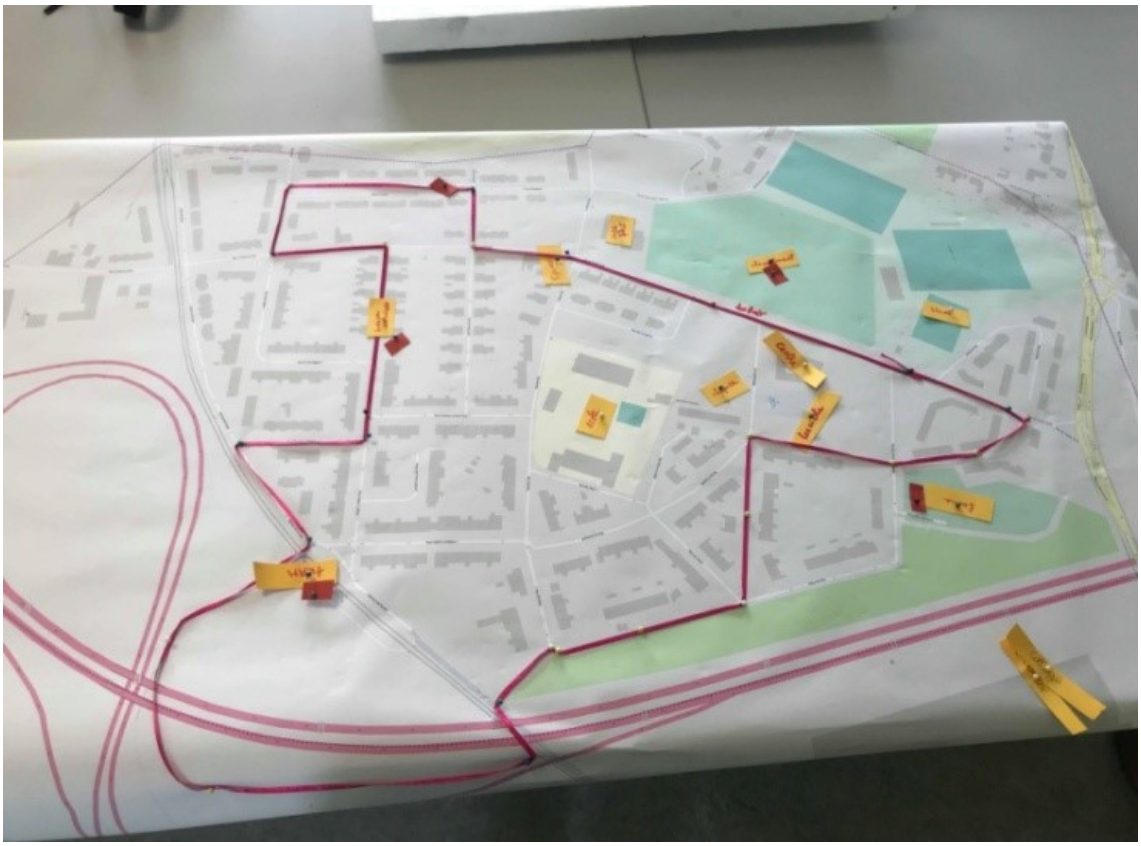
22 D'autre part, le quartier d'Épinlieu est situé dans la ville de Mons entre le bois d'Havré et la chaussée du Roeulx, le quartier est jalonné d'espaces verts. Ses habitations étaient prédestinées aux travailleurs du « Shape », mais, finalement, elles ont trouvé acquéreur auprès de privés et d'un bailleur social. De nombreuses actions ont déjà eu lieu

au sein du quartier à l'initiative de la maison de quartier, des partenaires sociaux et des habitants.

23 Dans l'objectif de co-construire avec les habitants un outil de valorisation de l'identité de leurs quartiers, le choix a été porté sur une carte interactive qui reprend des parcours de découverte des quartiers proposés par les habitants. Ces parcours sont ponctués de lieux identifiés par les habitants comme des lieux importants qui symbolisent leurs quartiers.

24 Plusieurs ateliers de « cartographie sensible » participative ont été nécessaires à la mise en place des cartes interactives « Des lieux et des gens » du quartier « *Dutemple* »[4] et « Épinlieu[5]. »

Figure 2 : Parcours de découverte du quartier Dutemple ponctué de lieux importants



Source : Projet RHS

25 En parallèle de ces ateliers, des marches urbaines et photographiques ont eu lieu avec les habitants des quartiers dans l'objectif de la récolte de données subjectives. Ces ateliers de cartographie participative ont

permis non seulement d'identifier des lieux et des parcours créés par les habitants, mais également permis de cartographier des émotions, des souvenirs, ainsi que des témoignages.

26 Durant ces ateliers de cartographie, les habitants sont invités, dans un premier temps, à travailler sur une carte de leur quartier en version papier, à l'aide de post-it, d'épingle et de fils, pour faire figurer sur la carte des lieux de leurs quartiers, des lieux de leurs choix qu'ils souhaitent montrer et partager avec des gens du quartier, mais aussi avec des gens de l'extérieur, des lieux importants, symboliques représentatifs de l'identité du quartier.

Figure 3 : Atelier parcours avec les habitants d'Épinlieu

Source : Projet RHS

27 Dans ce sens, les participants à l'atelier ont fait le choix de créer un parcours sur la carte pour relier ces lieux. Ce parcours est décrit graphiquement par un itinéraire qui démarre à un point de départ

précis et se termine à un point bien précis choisi par les habitants. Par exemple, les points de départ du parcours sont :

- Le chevalement, témoin de l'histoire de la mine dans le quartier de Dutemple en France.
- La maison de quartier, lieu de rencontre et de sociabilité pour le quartier Épinlieu en Belgique.

28 Enfin, la dernière étape consiste à la restitution de ces données sur une carte interactive en ligne en utilisant Umap[6]. Des ateliers sont organisés par la suite pour enrichir la carte de contenus informatifs textuels ou photographiques sur les lieux épinglés que les habitants souhaitent enrichir.

Figure 4 : Atelier de cartographique avec les habitants du quartier Dutemple, 2019

Source : Projet RHS

29 Certaines photos et annotations renvoient à l'image du quartier tel qu'il était comme le témoignage d'un habitant par rapport à la station de tram *Dutemple* : « *L'actuelle ligne de tram se situe sur l'ancienne voie ferrée qui desservait la fosse de Dutemple.* »

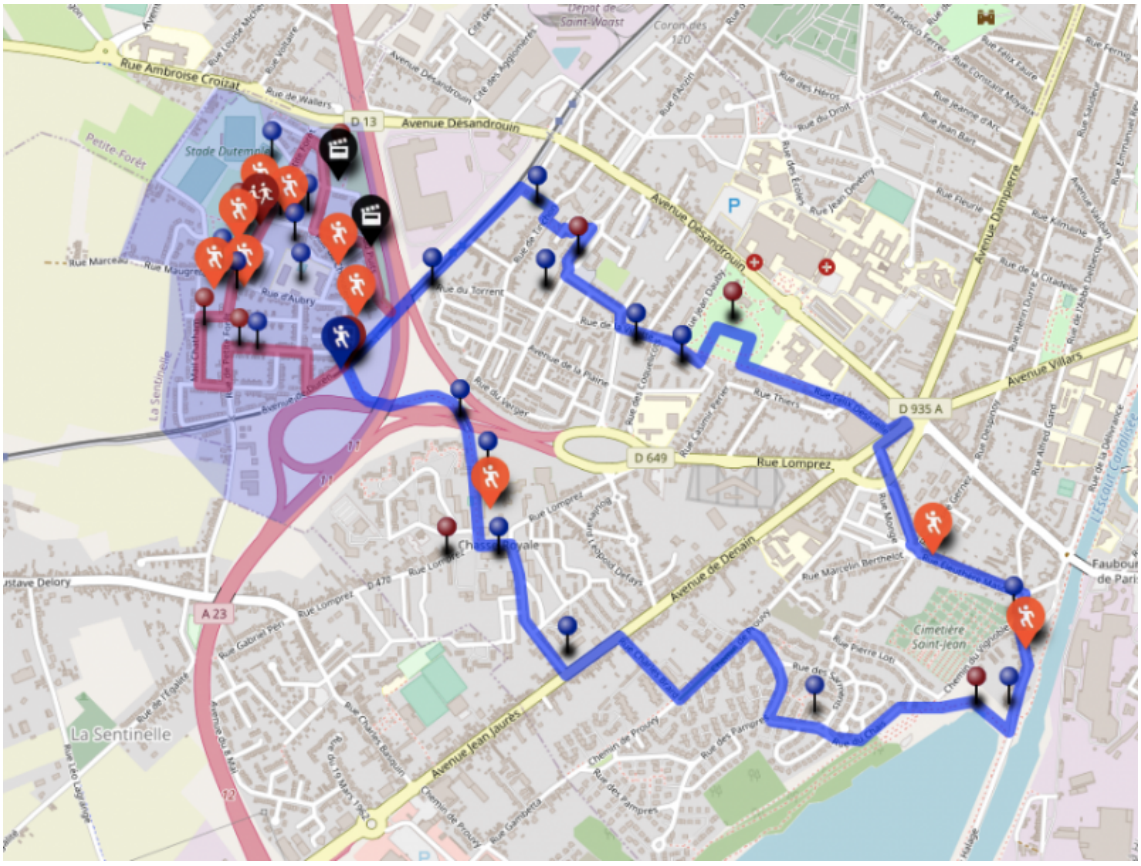
30 L'objectif de ces ateliers de cartographie participative était de co-construire avec les habitants un outil de mise en valeur de l'image de leurs quartiers. Les cartes interactives « *Des lieux et des gens* » mises

en place sur les quartiers Dutemple et Épinlieu mettent en évidence la particularité de chaque quartier selon le vécu de ses habitants. Aussi, elles révèlent des lieux vus comme symboliques et représentatifs de l'identité de leur quartier et d'autres éléments qui sont aussi cartographiés tels que l'émotion, le souvenir.

3. Apport des outils participatifs dans l'expérience du territoire

31 L'utilisation d'Umap permet la restitution de ces données qualitatives récoltées lors de cette expérience sensible menée auprès des habitants. Par ailleurs, les fonctions interactives du logiciel permettent de croiser des lieux dans les quartiers avec la parole des habitants par rapport à ces lieux.

Figure 5 : Aperçu de la carte interactive du quartier Dutemple réalisé sur Umap

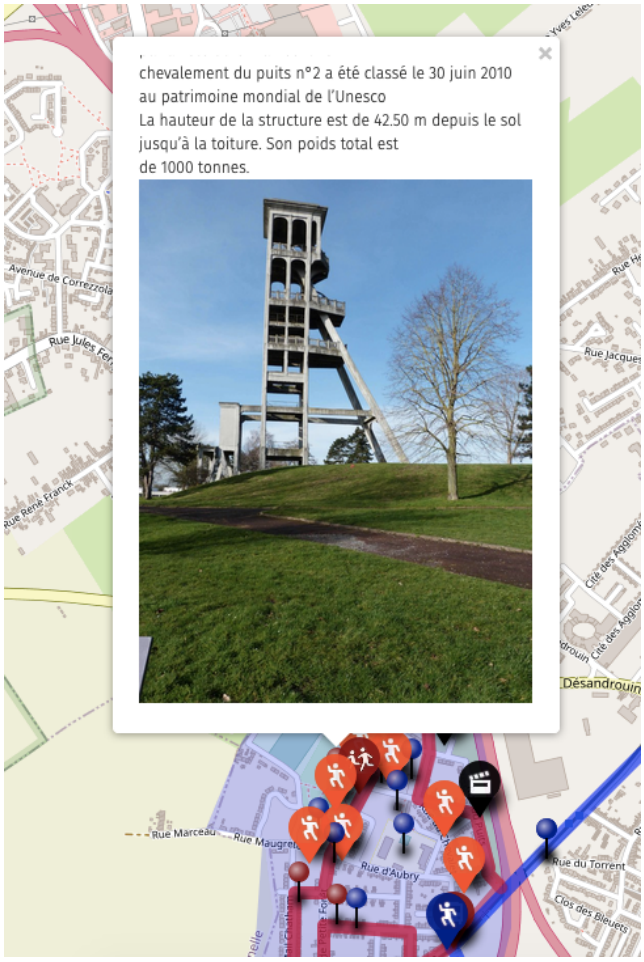


32 Umap permet également l'interaction des usagers avec les contenus textuels, photographiques et multimédias relatifs aux lieux identifiés

sur la carte et mis en place par les habitants.

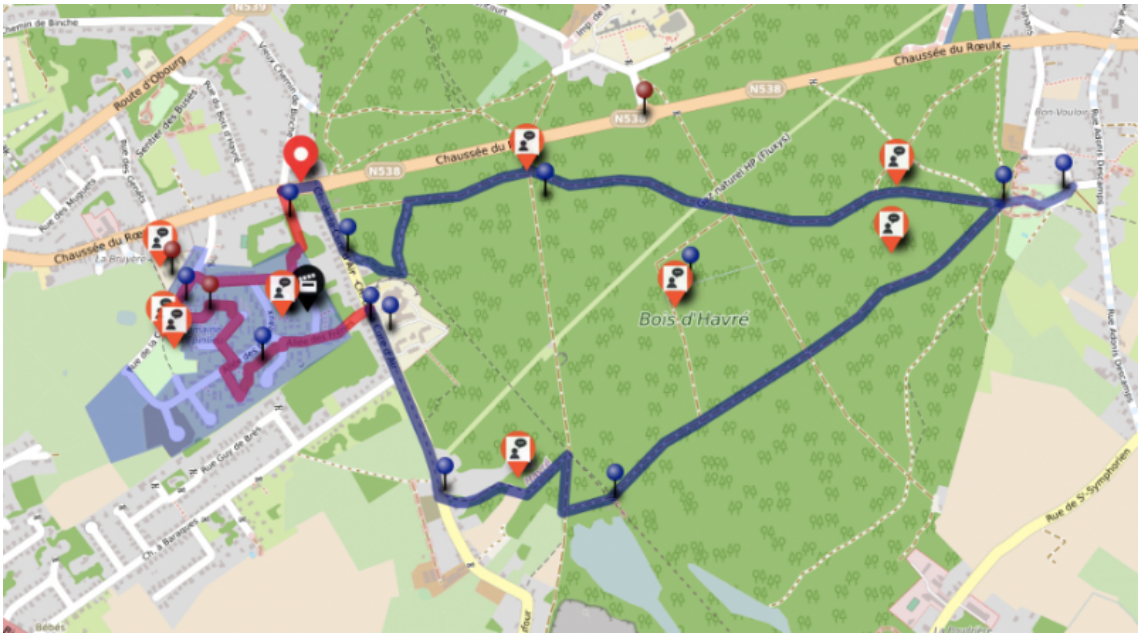
33 Ces contenus s'affichent sur la carte interactive en forme de *pop-up* et sont de nature diverse ; ce sont des annotations, des *verbatim*, des témoignages, des informations sur les lieux et les photos prises lors des marches urbaines effectuées dans le quartier.

Figure 6 : Fenêtre *pop-up* montrant le chevalet du quartier Dutemple



34 La possibilité d'intégrer cette carte interactive sur des sites web et son partage sur les pages des réseaux sociaux permet sa diffusion auprès du grand public, ce qui rend faisable de faire découvrir les quartiers vus par leurs habitants.

Figure 7 : Aperçu de la carte interactive du quartier d'Épinlieu sur Umap



35 Actuellement ces cartes interactives apparaissent sur le site du projet RHS et toute personne qui possède le lien des cartes peut y accéder directement et interagir avec le contenu interactif des cartes.

Figure 8 : fenêtre pop-up de la carte interactive d'Épinlieu

Conclusion

36 L'analyse des résultats de cette expérience montre, d'une part, les enjeux de la « cartographie sensible » participative dans la récolte de la parole des habitants, dans l'identification des lieux importants de l'espace vécu, mais aussi dans la collecte de la mémoire collective.

37 En effet, l'utilisation de la « carte sensible » comme prétexte pour raconter son quartier s'avère un outil expressif intéressant pour faire émerger le propre savoir des habitants sur leur territoire.

38 L'analyse de ces cartes a révélé que la définition de l'identité du territoire par les habitants ne se limite pas uniquement à l'identification de l'environnement bâti de leur territoire tels que les lieux importants et symboliques, ou bien les lieux de rencontre et de sociabilité. Les

éléments recueillis sur la carte renvoient aussi au souvenir, à l'émotion, et parfois même à l'imaginaire. À l'exemple de la représentation de la maison de quartier d'Epinlieu à travers une maquette réalisée par les habitants et dont l'image figure sur la carte (figure 8).

39 La « carte sensible », ici, permet de cartographier ce que l'on voit dans les quartiers comme les éléments matériels, mais aussi ce que l'on ne voit pas dans le sens immatériel qui décrit pourtant l'espace.

40 Comme les témoignages de certains habitants par rapport à des lieux ou des ambiances qui n'existent plus dans leurs quartiers :

- *« C'était le cœur du quartier avant la démolition : lieu de rencontres, fêtes de quartier, cirque !*[7]*. »*
- *« Il y'avait des activités, de la pétanque, des repas, de la belote, des défilés, des bals publics*[8] »

41 D'autre part, ce sont les enjeux des outils de *webmapping* comme média de représentation et d'écriture de l'espace vécu qui sont identifiés :

- Un enjeu communicationnel, la cartographie interactive rend communicables les traces du vécu et de l'expérience d'un territoire donné à travers le partage auprès d'un large public ;
- Un enjeu social, ces ateliers ont été aussi une occasion de créer du lien social et de faire émerger le propre savoir des habitants sur leur quartier.
- Un enjeu de médiation, la mise en place de « cartes sensibles » interactives sur les quartiers Dutemple et Épinlieu permettent la transmission de l'histoire de ces quartiers. Une personne ayant accès à la carte peut avoir des informations sur l'ensemble des lieux identifiés dans les quartiers.

BIBLIOGRAPHIE

BACHIMONT B., 2017, *Patrimoine et numérique : technique et politique de la mémoire*, Paris: Presses de l'INA.

DERAËVE S., 2018, « Des cartes pour représenter les profondeurs de la ville verticale. Explorations à La Défense », *Géographie et cultures*, n°107, p. 67-87.

DI MÉO G., 2002, « L'identité : une médiation essentielle du rapport

espace/société », *Géocarrefour*, n°77/2, p. 175-184.

FILIPPOVA E., & GUERIN-PACE F., 2008, *Ces lieux qui nous habitent. Identité des territoires, territoires des identités*, La Tour d'Aigues : Ined-éditions de l'Aube.

FOURNY M. C., 2008, *Identité et aménagement du territoire. Modes de production et figures de l'identité de territoires dans les recompositions spatiales*, dans THURIOT F., NEMERY J-C., RAUTENBERG M., *Les stratégies identitaires de conservation et de valorisation du patrimoine*, L'Harmattan : Paris, p. 101 – 114.

GUERIN-PACE F., & GUERMOND, Y., 2006, « Identité et rapport au territoire », *L'Espace geographique*, n°35/4, p. 289-290.

HALBWACHS M., 1997, *La mémoire collective*, Paris : Albin Michel.

JACOB C., 1992, *L'empire des cartes, approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris : Albin Michel.

LEFBVRE H., 1968, *Le droit à la ville*, Paris : Anthropos.

LYNCH K., 1960, *L'image de la ville*, Paris : Dunod.

MUIS A. S., 2016, « Psychogéographie et carte des émotions, un apport à l'analyse du territoire ? » *Carnets de géographes*, n°9.

NORA P., & ERLL, A., 1997, *Les lieux de mémoire*, *Volume.* 3, Paris : Gallimard, p. 1984-92.

OLMEDO É., 2018, « "Entre les dalles" : Cartographier l'expérience de la verticalité. Exploration de la "Promenade dans les architectures modernes et labyrinthiques du quartier Colombier à Rennes", Mathias Poisson », *Géographie et cultures*, n°107, p. 19-44.

PALSKY G., 2013, « Cartographie participative, cartographie indisciplinée », *L'Information géographique*, n°77/4, p. 10-25.

SCOPSI C., 2012, *Collectes de mémoires : la valorisation par le numérique*.

WHITE V., 2013, « Ce que la carte dit dans l'art », *Acta fabula*, n° 7.

WOOD D., 2006, « Map Art », *Cartographic Perspectives*, n°53, 5-14.

Travaux sur la cartographie

- Les travaux Mathias Poisson sur les « cartes sensibles » : https://artetcaetera.net/mathias-poisson-des-cartes-sensibles-et-des-sensations-cartographiques/
- Les travaux de Quentin Lefèvre sur les « cartes sensibles » et interactives : http://quentinlefevre.com/cartographie-sensible/
- Les travaux de Catherine Jourdan (la géographie subjective, Projet artistique de géographie collective) : http://www.geographiesubjective.org/Geographie_subjective/Presentation.html

NOTES

1 Réseau Hainaut Solidaire est un projet INTERREG dont l'objectif est de valoriser l'identité du territoire transfrontalier de quartiers belges et français situés dans les villes de Mons et de Valenciennes.

2 Le chevalement de Dutemple a été construit en 1920 en béton armé, un matériau innovant pour l'époque.

3 Selon le diagnostic effectué sur le quartier dans le cadre du projet RHS.

4 Lien vers la carte interactive du quartier Dutemple : http://u.osmfr.org/m/471223/

5 Lien vers la carte interactive du quartier d'Épinlieu : http://u.osmfr.org/m/471769/

6 Umap est un logiciel open source qui permet de créer des cartes interactives en ligne.

7 *Verbatim par rapport à un lieu sur la carte interactive du quartier d'Epinlieu (Mons, Belgique).*

8 *Verbatim par rapport à un lieu sur la carte interactive du quartier Dutemple (Valenciennes, France).*

RÉSUMÉS

Français
Les outils de *webmapping* permettant la mise en place de cartes interactives en ligne ne cessent de se développer et prennent de plus en plus de place dans la restitution des expériences de territoires. Pour informer, communiquer ou raconter l'histoire des lieux, les cartes interactives apparaissent comme un moyen intéressant à la restitution et à la géolocalisation des données récoltées sur un territoire, mais aussi à la médiation de son patrimoine. Accessibles à un large public, ces cartes, une fois créées, peuvent être enrichies par différents types de données : textuelles, photographiques… et partagés en ligne.
Dans ce contexte, nous présentons une expérience en cours dans le cadre du projet Interreg RHS[1].

Valoriser l'identité de ce territoire soulève, ici, le défi de faire apparaitre la parole des habitants dans la co-conception d'un outil de valorisation de cette identité. Comment ces données sensibles sont-elles donc valorisées ? La réponse à cette question est illustrée à travers des cartes qui révèlent des lieux symboliques identifiés par les habitants et auxquels sont attribuées des valeurs affectives.
La méthode est qualitative et s'appuie sur un processus de travail avec les habitants, basé sur les marches urbaines commentées et les « cartes sensibles » inspirées des pratiques psychogéographiques.

English
Webmapping tools allowing the establishment of interactive online maps are constantly developing and taking more and more place in the restitution of experiences of territories. To inform, to communicate or to tell the history of places, interactive maps appear as an interesting means for the restitution and geolocation of data collected on a territory, but also for the mediation of its heritage.
Accessible to a large public, these maps, once created, can be enriched by different types of data: textual, photographic… and shared online.
In this context, we present a current experiment within the framework of the Interreg RHS project.
Valuing the identity of this territory, raises the challenge of making the voices of the inhabitants appear in the co-design of a tool for valuing this identity. How is this sensitive data therefore valued? The answer to this question is illustrated through interactive maps that reveal symbolic places identified by the inhabitants and to which emotional values are attributed.
The method is qualitative and is based on a process of working with the inhabitants, based on commented urban walks and sensitive maps inspired by psychogeographical practices.

INDEX

Mots-clés
Identité du territoire, patrimoine, webmapping, carte interactive

Keywords
Identity of the territory, heritage, Webmapping, interactive map

AUTEURS

Douniazed Chibane
Architecte et doctorante en sciences de l'information et de la communication au laboratoire DEVISU / UPHF.

Hafida Boulekbache
Architecte et professeur des universités en sciences de l'information et de la communication au laboratoire DEVISU / INSA UPHF.

Déplacements du corps et circulation des savoirs dans une visite-performance urbaine

Clémence Canet

PLAN

Introduction
Le tour de la visite : une circulation surprenante dans la ville
Commenter l'héritage patrimonial de Vern-sur-Seiche : la transmission d'un rapport au monde
Un transfert de position
Conclusion

TEXTE

Introduction

1 Dans le champ de l'art contemporain, la performance désigne une pratique au sein de laquelle les artistes réalisent une action. Il ne s'agit pas de créer un objet palpable et pérenne, comme les membres des arts plastiques avaient (et ont encore aujourd'hui) coutume de le faire, il ne s'agit pas non plus d'incarner un personnage inventé par quelqu'un·e d'autre, comme s'y emploient les acteurs et les actrices de théâtre. Les performeur·se·s réalisent un geste, accomplissent un acte, sans grande mise en scène et sans forcément d'estrade[1]. Depuis les années 1980, se développent dans le champ de la performance des pratiques que l'on qualifiera de didactiques[2] : ce sont ces pratiques qui nous intéresserons dans cet article. De nombreuses·x artistes investissent des contextes de transmission du savoir et proposent, dans la lignée d'Andrea Fraser[3], des conférences-performances et des visites-performances[4]. C'est une de ces visites que propose le duo d'artistes Dector & Dupuy à l'occasion du vernissage de la biennale d'art contemporain *La revanche des milieux*, commissariée par le collectif L'île d'en face, à Vern-sur-Seiche en Bretagne. Les deux artistes entraînent un groupe de visiteur·e·s pour une déambulation d'environ deux heures au cœur de la ville. Si on se demande pourquoi il s'agit d'une visite-performance et non d'une visite guidée, la

description de la proposition artistique dans le programme de l'événement nous apporte des éléments de réponse :

> Dans cette nouvelle performance, Dector & Dupuy reprendront la forme de la visite guidée (parcours construit, accompagnement d'un groupe, prise de parole alternée) en la détournant à leur profit et en lui donnant le caractère exceptionnel de ce qui n'a lieu qu'une fois. Les artistes entraîneront le public dans une visite-performance spécifique à la ville de Vern-sur-Seiche. L'itinéraire de cette déambulation symbolique tentera de s'écarter des chemins attendus [5].

2 On comprend dès cette présentation que si les artistes s'inscrivent dans le cadre communicationnel de la visite guidée, c'est pour mieux jouer avec les attentes qu'entraîne ce format didactique et faire découvrir la ville sous un nouveau jour, via le prisme de la « résistance », thématique de la biennale.

3 De fait, comment les artistes s'y prennent-ils concrètement pour subvertir le format de la visite guidée ? Sous quel nouveau jour la ville est-elle présentée ? Que produit le rapport à la ville proposé par les artistes ? Pour répondre à ces questions, nous analyserons tout d'abord la manière dont la *circulation* dans la ville, établie par les artistes, invite à faire l'expérience de la notion de résistance, puis nous présenterons ensuite la façon dont Dector & Dupuy commentent l'*héritage* patrimonial urbain de Vern-sur-Seiche. À partir de ces éléments, nous étudierons la façon dont s'opère, dans le cadre de cette visite-performance, non seulement un *transfert* de connaissances, mais aussi un transfert de regard entre les artistes et les visiteur·e·s, qui sont invité·e·s à redécouvrir ce qu'ils et elles ne voyaient plus.

Le tour de la visite : une circulation surprenante dans la ville

4 Comme dans une visite urbaine traditionnelle, le groupe suit les artistes qui le mènent dans des lieux différents (seize au total) et commentent l'espace qui les entoure. En revanche, à la différence d'une visite guidée traditionnelle, on s'aperçoit vite, en tant que spec-

tateur ou spectatrice, que les artistes n'ont pas du tout prévu de faire découvrir des lieux remarquables, fameux ni mémorables : ils nous conduisent pour commencer devant un jardin qui semble abandonné, ils feront ensuite observer une clôture [Figure 1], un mur en crépis, un arbre, deux maisons de lotissement, le marquage routier de places de parking, un massif en ciment [Figure 2]. Cette liste partielle permet d'indiquer que ce sont des endroits d'une grande banalité qui retiennent l'attention des artistes, endroits devant lesquels les habitant·e·s de la ville passent sans forcément les remarquer. Si Dector & Dupuy s'y sont attachés, c'est puisque pour eux tous les espaces qu'ils font découvrir sont liés à la notion de « résistance », thématique de la biennale. Devant l'ancienne école des filles, ils expliquent qu'elle a été construite en 1913, soit près de cinquante ans après celle des garçons, suite à un bras de fer entre le préfet et la ville. Face à ce qu'ils nomment « l'îlot de la résistance », ils nous racontent que malgré la pression de la mairie, M. Massiot refuse de vendre le terrain sur lequel il faisait son jardin, menaçant de se suicider si on l'y contraignait [Figure 3]. Un peu plus loin Dector & Dupuy évoquent les membres de l'association « La parvole » qui ont lutté pour maintenir debout un arbre que les promoteurs immobiliers souhaitaient faire arracher. Si elle est menée par les habitant·e·s de la commune, la résistance s'exerce aussi contre elles et eux, en témoigne le dispositif anti-skate installé pour dissuader les skateur·se·s de glisser sur un massif de ciment. La résistance à de nouvelles pratiques devient peut-être ici un rappel à l'ordre, un rappel de ce qu'est l'usage accepté de la ville. Les ronds de métal disposés sur les arrêtes de ce massif soulignent que dans l'espace public, le corps est contraint par le mobilier urbain, dont il peut faire usage ou non, et qui détermine ses déplacements ainsi que ses stationnements.

Figure 1

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

Figure 2

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

Figure 3

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

5 Le choix déroutant des lieux dans lesquels les artistes s'arrêtent produit un effet de mise en abîme : Dector & Dupuy présentent des espaces tous liés, d'une façon ou d'une autre, à la résistance et, dans le même temps, ils résistent à leur tour au présupposé selon lequel la visite guidée d'une ville doit conduire aux endroits marquants qui la composent et proposer un parcours qu'emprunteront tous les corps curieux désirant voir ce qu'il y a à voir.

6 De plus, le caractère insolite de la visite menée par les artistes apparaît aussi dans la manière dont ils nous font côtoyer les éléments qu'ils commentent.

7 On remarque ainsi qu'à plusieurs reprises, les artistes nous conduisent « derrière » ce qui pourrait sembler digne d'intérêt. En début de parcours ils se positionnent à côté d'un lavoir, élément pittoresque, mais ils ne commentent pas sa présence et nous

orientent de telle sorte que nous lui tournons finalement le dos, pour observer un arbre menacé de déracinement. Un peu plus loin ils nous rassemblent devant une sorte d'obélisque (on se rendra compte ensuite qu'on était derrière le monument aux morts) pour nous faire observer une petite entaille dans laquelle ils voient la représentation d'une Bretonne en habits traditionnels [Figure 4]. C'est ensuite à l'arrière de l'église qu'ils nous mènent. Il s'agit d'observer un vitrail représentant Saint-Martin de Tours coupant son manteau en deux pour en donner la doublure à un mendiant. Avec humour, les artistes remarquent que notre corps de spectateur ou de spectatrice ne se trouve pas à la place qui a été pensée pour lui et commentent : « normalement ça se regarde de l'autre côté, mais là on a la chance, placé·e·s ici, de voir à l'envers et donc de voir la doublure de son manteau. »

Figure 4

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

8 Les artistes nous conduisent derrière ce que l'on pourrait s'attendre à observer, ils nous font aussi stationner dans des endroits de passage, des lieux de transition. À deux reprises, le groupe de visiteur·se·s s'arrête à l'extrémité d'un chemin et en empêche l'accès. Dans le premier cas, nous sommes invité·e·s à observer le sur-élèvement d'une clôture, dans le second, l'ancienne école des filles, derrière la barrière qui l'entoure [Figure 5]. Il s'agit donc ici de regarder ce qui est censé cacher ou de regarder à travers ce qui est là pour cacher, en occupant un espace prévu pour le passage et la circulation. Par la suite, c'est au milieu de la route que les artistes arrêtent le groupe, derrière un passage piéton qui ressemble plus à une frontière qu'à un symbole reliant deux espaces, afin d'observer les différences entre deux maisons voisines [Figure 6]. L'étape suivante concerne le quartier la Touche et les visiteur·se·s se rassemblent cette fois sur l'avancée d'un trottoir qui longe la route du quartier résidentiel. Dans le cadre de cette visite, le groupe occupe des zones de circulation. À l'inverse, c'est comme un lieu de passage que les artistes invitent à appréhender un espace prévu pour stationner, à savoir le parking près du centre d'art. Les lignes blanches ont été repeintes afin d'agrandir les places. Elles débordent alors sur l'espace banalisé devant le chemin qui débouche sur le parking. C'est précisément cet endroit qui intéresse les artistes, cet espace de circulation au sein d'un lieu prévu pour faire stationner des véhicules immobiles. Le redécoupage des places réduit le passage officiel réservé aux piéton·ne·s. En disant qu'elles·ils perdent « 50 cm de liberté », les artistes présupposent que les usager·e·s respectent le marquage au sol, quitte à s'interdire de poser le pied dans une place qui ne leur est pas attribuée ; ils s'amusent ainsi des contraintes et transgressions vécues par le corps au sein des signes qui le guident dans l'espace public [Figure 7].

Figure 5

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

Figure 6

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

Figure 7

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

9 En faisant observer la face cachée des monuments de la ville, en s'arrêtant devant des détails immuables et pourtant jamais remarqués, en appréhendant de manière autre les lieux de passage et de stationnement, les artistes proposent l'expérimentation d'un nouvel usage corporel d'un espace quotidien. De la sorte ils permettent d'appréhender physiquement le principe de « résistance » qui est à l'origine du parcours ; il s'agit ici de résister au moule que constitue l'espace urbain et auquel le corps doit se plier, et de se détacher des balises que sont les monuments d'une ville et qui déterminent *a priori* les étapes d'une visite guidée.

10 On peut à présent analyser la façon dont les artistes commentent le patrimoine de Vern-sur-Seiche et voir comment l'usage qui est fait du langage participe du principe de résistance à l'œuvre dans cette performance.

Commenter l'héritage patrimonial de Vern-sur-Seiche : la transmission d'un rapport au monde

11 Les éléments de la ville commentés par les artistes suscitent des récits qui s'éloignent rapidement de ce qui les a entraînés. La ville de Vern-sur-Seiche apparaît comme un prétexte servant à raconter des anecdotes véridiques, mais inattendues dans le cadre de la visite.

Figure 8

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

12 Les narrations sont toutes construites sur une structure identique : les interventions ne durent que quelques minutes et se terminent par un bon mot, par une sorte de chute. À propos du transformateur EDF,

Dector & Dupuy indiquent qu'il est construit « sur le modèle des maisons traditionnelles de la ville » et qu'en ce sens il a subi des « modifications » [Figure 8]. Les artistes commentent ensuite un fait de langue *a priori* sans rapport, mais qui leur permet d'introduire leur chute :

> Dans la langue française, c'est assez rare qu'on puisse appliquer un participe passé à un substantif de même racine. Il y a un cas célèbre, celui de l'Arroseur arrosé, le titre d'un des premiers films produit en 1895 par les Frères Lumière, les inventeurs du cinéma. Et maintenant il y a un autre exemple : le transformateur transformé.

L'arrêt effectué au quartier La Touche conduit les artistes à mentionner les rues portant des noms d'oiseaux. Ce détail entraîne un parallèle entre le déclin du nombre d'ouvriers (habitants originels du quartier) et le déclin du nombre d'hirondelles. La présentation termine en ces termes :

> En 25 ans on est passé de 14000 à 4000 ouvriers chez Citroën. En 10 ans la population des hirondelles a diminué de 40%. En statistique c'est ce qu'on appelle une corrélation positive.

L'emploi d'une notion scientifique (« la corrélation positive ») justifie le parallèle effectué entre une population humaine et animale tout en soulignant l'aspect cocasse de la comparaison.

13 Appliquer un même modèle de prise de parole, dans lequel le rapport entre le lieu et les propos apparaît peu à peu, crée une connivence entre les artistes et le public. Ce dernier sait que, dans un premier temps, il risque de ne pas percevoir l'intérêt des commentaires qui semble éloignés de l'objet sur lequel il porte son attention ; il sait aussi que les artistes « retomberont sur leurs pattes » et il attend la fin de l'intervention pour apprécier la chute et comprendre où les artistes voulaient en venir avec leurs digressions. Cette connivence se manifeste par la prise de parole spontanée de participant·e·s qui tentent d'anticiper le bon mot final.

14 On trouve une autre récurrence dans les prises de parole des artistes : l'emploi de vocabulaire spécifique. Ils utilisent le terme breton « *bagad* » pour désigner l'ensemble de musique rattaché au

cercle celtique de Vern-sur-Seiche, celui de « gerbière » à propos de l'ouverture présente sur le transformateur EDF, ils parlent « d'orthostate » pour comparer les pieds d'un banc à ceux d'un dolmen ou encore de « prédelle » pour évoquer la structure d'un retable. Utiliser un vocabulaire spécifique peut permettre aux initié·e·s de se distinguer de personnes qui ne le maîtrisent pas, s'assurant le monopole de la connaissance et plaçant les autres comme ignorant·e·s (Bourdieu, 1982 :108-181). Ici, il apparaît en revanche que les termes spécifiques sont toujours employés dans une tournure qui en donne la définition, de sorte que le public les comprenne. Concernant la « prédelle » les artistes commencent par décrire la structure du panneau qu'ils nous montrent, « on trouve une image centrale et un commentaire latéral », disent-ils. Ils expliquent ensuite : « c'est la structure des retables d'église avec ce que l'on appelle une prédelle autour qui contient souvent des épisodes de la vie des saints. ». Les gestes de Michel Dector accompagnent son propos, empêchant quiconque de se méprendre sur la partie désignée par le terme employé [Figure 9]. Ainsi, ces mots ne produisent pas une fracture entre ceux qui les emploient et celles et ceux qui les entendent, mais instaurent plutôt une complicité. L'intégration, dans un discours à deux voix qui s'étend pendant près de deux heures, de termes qui attisent la curiosité des spectateurs et des spectatrices, a pour effet de capter l'attention et de susciter une écoute attentive. Les mots inconnus créent un effet de surprise qui remobilise le public désireux de comprendre ce qu'on lui raconte. À plusieurs reprises, nous avons entendu, entre deux arrêts, des visiteur·e·s énumérer joyeusement les mots appris dans le cadre de la performance, ce qui confirme qu'un contexte didactique s'est instauré. Les occurrences de termes spécifiques interviennent peu à peu comme des clins d'œil entre les artistes et celles et ceux qui les écoutent, comme des éléments attendus et surprenants malgré tout.

Figure 9

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

15 La mise en place de références communes participe aussi de la complicité qui lie les artistes au groupe qu'ils entraînent. Monsieur Massiot (et son ami 8 rouge, qui donne d'ailleurs son nom à la performance) est évoqué à plusieurs reprises. Il devient une sorte de personnage mythique, une Ariane prosaïque dont on suit le fil et qui détermine le parcours que l'on emprunte. Inconnu au début de la visite, il devient un lien réunissant les membres d'un groupe qui ne se connaissent pas entre eux.

16 Nous avons déjà mentionné le fait que les artistes ne conduisent pas les visiteur·se·s dans les lieux pittoresques de la ville, mais font au contraire remarquer un mobilier urbain qui serait passé inaperçu sans leurs commentaires. C'est donc leurs propos qui viennent justi-

fier les étapes du parcours. Or, leur discours, comme nous avons commencé à le voir, est souvent l'occasion de parler d'autres choses que de l'objet en question. C'est notamment le cas de l'entaille observée dans la pierre du monument aux morts. Les artistes nous invitent à la regarder non pas pour évoquer la qualité des matériaux employés, l'origine de la pierre utilisée, la personne qui a réalisé l'ouvrage ou encore l'accident qui a provoqué l'accroc. Dector & Dupuy voient dans cette entaille la représentation d'une Bretonne en habit traditionnel, et cette ressemblance entraîne un commentaire sur l'apprentissage actuel du breton à Vern-sur-Seiche, alors qu'il y a quelques décennies c'est le gallo qui était couramment parlé. Le détail remarqué dans la pierre apparaît comme un prétexte permettant aux artistes d'aborder un sujet qui les intéresse et de signaler un paradoxe qui les amuse : l'enseignement d'une langue régionale qui n'était pas celle du territoire. Cette entaille n'est pas intéressante pour elle-même et on imagine que Dector & Dupuy auraient pu reconnaître dedans d'autres formes, en fonction des sujets qu'ils auraient souhaité traiter. Le commentaire énoncé sur le parvis de l'église répond à ce même procédé. Les artistes évoquent rapidement des informations historiques concernant l'aménagement de la place, dû à l'architecte Jacques Lefeuvre et réalisé en 1994. Ces données apparaissent comme une forme d'introduction qui conduit au banc. Cet objet intéresse les artistes parce qu'ils y voient autre chose que ce qu'il est, parce qu'il donne l'occasion de créer un discours qui transforme le réel et qui problématise le lien entre mot et référent auquel le mot est censé renvoyer :

> - Est-ce que c'est vraiment un banc ? Certains disent que c'est un autel de plein air, d'autres que c'est une table, d'autres que c'est un podium pour prendre des photos des mariés au sortir de l'église.
> - Notre hypothèse c'est qu'il s'agit d'un dolmen. Comme les dolmens il est composé d'une table posée sur quatre orthostates. C'est un dolmen nain poli.

Comparer un objet de mobilier urbain contemporain à une construction mégalithique permet de rappeler avec humour les traces préhistoriques présentes dans la région tout en tournant en dérision leur caractère vénérable. Les dolmens sont des vestiges du passé, ils servent de témoignage dans la constitution d'un récit historique. En

les convoquant de manière inattendue et amusante, Dector & Dupuy soulignent leur désir de s'affranchir de tout discours scientifique pour révéler le potentiel fictionnel des éléments environnants. Que l'on soit savant·e·s ou non, ils révèlent indirectement que nous sommes légitimes de parler de ce qui nous entoure et que le regard que l'on peut porter dessus a de la valeur.

17 Les espaces urbains commentés par les artistes les intéressent plus pour ce qu'ils leur permettent de raconter que pour ce qu'ils sont. Ils entraînent des histoires qui évoquent des réalités parfois très éloignées de ce qui les a suscité·e·s, mais les détours opérés par le récit ont pour effet de tisser des liens entre une micro et une macro histoire.

18 Le troisième arrêt de la visite a lieu à côté d'un jardin privé au centre duquel se trouve un cerisier dont une très grande branche est supportée par un étai [Figure 10]. Les artistes commencent par énumérer les institutions consacrées au soin dans la ville de Vern-sur-Seiche : le centre médical, l'EHPAD, le Centre de Réadaptation du Pâtis Fraux, le Foyer d'Accueil Médicalisé, l'ADIMC ; institutions *a priori* sans rapport avec l'endroit où on se trouve (à côté d'une habitation). Le lien apparaît par la suite, quand les artistes présentent l'étai qui soutient la branche de l'arbre comme une béquille, « un dispositif qui est comme une sorte de maison de retraite pour un très vieux cerisier ». Un peu plus loin, le sur-élèvement d'un muret, d'abord perçu comme un signe de cloisonnement, entraîne un commentaire sur « la séclusion », terme défini par le philosophe Jankélévitch et faisant écho à un article de Sylvain Tesson paru dans *Le Monde* le 29/07/2019. Les artistes paraphrasent l'article en disant que sous l'Antiquité, les Grecs construisaient des murs épais « pour préserver [leur] propre singularité. Non pas dans le but d'exclure, mais pour mieux recevoir. Les murs étaient percés de grandes portes pour sortir et pour accueillir. » Afin de désigner l'endroit où nous nous trouvons, les artistes réutilisent le mot de séclusion et nous invitent à avancer de quelques pas : le muret mène à un portail que l'on découvre ouvert, contredisant le désir supposé d'enfermement des propriétaires et confirmant leur volonté de « préserver [leur] propre singularité » pour « mieux recevoir ». En réunissant dans une courte intervention des éléments aussi éloignés qu'un mobilier urbain trivial et des considérations historiques ou sociales, les artistes

montrent que la narration a la capacité de tisser des liens entre une réalité banale et des considérations politiques. Les paroles des artistes ne relèvent pas de la fabulation ; elles convoquent des données extérieures pour mettre en perspective ce qui se trouve sous nos yeux, articuler à une histoire globale ce que nous voyons, et nous-mêmes, par extension.

Figure 10

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

19 Dector & Dupuy reprennent le format de la visite patrimoniale, mais leurs propos se distinguent de ceux auxquels on s'attend dans un tel cadre. Le mobilier urbain contemporain érigé en héritage de Vern-sur-Seiche permet d'évoquer le passé de la ville, mais il est surtout prétexte à tisser un récit fait de multiples digressions. Les artistes font ici du langage un outil privilégié pour repenser notre perception d'un espace quotidien et transformer le regard qu'on porte sur ce qui nous entoure. Par ailleurs, en instaurant, via le discours, une conni-

vence avec les spectateurs et les spectatrices, les performeurs invitent à adopter le rapport au monde qu'ils partagent avec nous. Nous pouvons à présent nous demander dans quelle mesure cette invitation amorce un transfert de position entre les artistes et celles et ceux à qui ils s'adressent ; nous réfléchirons alors à la façon dont ce transfert permet de résister aux rôles prédéfinis qui s'exercent dans une visite guidée.

Un transfert de position

20 La performance a lieu lors du vernissage de la biennale d'art contemporain de la ville, événement auquel sont habitué·e·s les participant·e·s. Dector & Dupuy sont présentés par les organisatrices et les organisateurs comme des artistes qui réalisent une œuvre et non comme des guides.

21 Si cette situation semble claire pour tout le monde, l'intervention d'un spectateur au début de la visite est surprenante. Alors que les artistes présentent un arbre que les promoteurs immobiliers auraient fait déraciner si les membres d'une association locale ne s'y étaient opposés, un homme du public prend la parole à la fin de l'intervention des artistes pour évoquer une autre situation de crise écologique locale : le Boël, un cours d'eau, est menacé par un projet immobilier [Figure 11]. Il dit profiter de la présence d'élu·e·s et explique que c'est à la mairie d'empêcher la construction de l'immeuble. Les artistes se mettent de côté pour laisser la place à cet orateur impromptu ; plusieurs membres du public expriment leur mécontentement, à coup de « Oui, bon, c'est bon » (peut-être qu'il s'agit des élu·e·s apostrophé·e·s), d'autres écoutent avec attention avant que la visite reprenne, tout naturellement, une fois l'intervention finie.

Figure 11

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Clémence Canet

22 Les œuvres d'art sont souvent perçues comme intouchables (au sens propre et figuré) et il est ici étonnant que cet homme se soit autorisé à perturber le déroulement de la performance, s'estimant légitime à prendre la parole, au même titre que les artistes. La situation laisse penser que l'intervenant a décidé de retenir du discours de Dector & Dupuy son contenu sémantique (une menace écologique locale) sans considérer le contexte artistique dans lequel il a été prononcé. Si cette prise de parole semble malvenue dans un cadre où seuls les artistes seraient autorisés à parler, elle semble finalement en totale adéquation avec la proposition artistique. Dector & Dupuy, en nous présentant des lieux qui incarnent la résistance, en résistant aux attentes implicites liées aux normes d'une visite guidée urbaine, nous invitent à résister à notre tour, et c'est exactement ce que fait ce visiteur : il s'oppose au cadre de la performance en tant qu'expression artistique intouchable, et en fait, l'espace d'un instant, une tribune politique. L'intervention du visiteur montre que l'enseignement transmis via la performance est effectif, puisqu'il est de suite mis en pratique et que s'opère un transfert de la parole des artistes à celles et ceux à qui ils s'adressent.

23 De retour à proximité du centre d'art, Dector & Dupuy s'arrêtent à côté de deux robinets accrochés à un mur et en dessous desquels se trouvent deux brosses servant certainement à nettoyer les chaussures après un entraînement sportif [Figure 12]. Pour la première fois, les « guides » ne regardent pas l'assemblée, mais portent les yeux sur les deux robinets, indiquant de la sorte que ces objets les intéressent. Toujours en silence et de façon synchrone, ils les actionnent et observent l'eau couler sur les deux brosses, nous invitant à faire de même. Ce geste final n'est pas sans rappeler la *Fontaine* de Duchamp. Dans le cas de ce readymade il apparaît que ce qui « transforme » le simple objet (un urinoir) en œuvre c'est d'une part le geste de l'artiste, reconnu par la communauté artistique [6], et d'autre part le regard du spectateur, qui voit l'objet comme une œuvre d'art, le considère comme telle, en raison, notamment, de sa monstration dans un espace institutionnel. L'idée selon laquelle c'est le regard qui fait l'œuvre est précisément celle que les artistes nous rappellent à ce moment de la performance. Et s'ils actionnent les robinets, s'ils enclenchent leur « fontaine », c'est pour rejoindre dès l'instant suivant la communauté des spectateurs et des spectatrices. En effet, ils ne disent plus rien, ils se défont donc de leur rôle de guide et adoptent une attitude semblable à la nôtre. En devenant des « regardeurs », les artistes franchissent la frontière qui les séparait des visiteur·e·s et résistent à leur tour au cadre de la situation dans laquelle ils s'inscrivaient jusque-là. Dans le même temps, ils rappellent le rôle du public dans l'appréhension des œuvres et nous rendent autonomes, par leur silence, de l'appréciation qu'on aura du geste réalisé.

Figure 12

Dector & Dupuy, L'ami 8, 2019, Vern-sur-Seiche

© Quentin Gralepois

Conclusion

24 À partir des notions de circulation, d'héritage et de transfert, nous avons tenté de répondre aux questions suivantes : Comment les artistes s'y prennent-ils pour subvertir le format de la visite guidée dans lequel ils s'inscrivent ? Sous quel nouveau jour la ville est-elle présentée ? Que produit le rapport à la ville proposé par les artistes ? Il est apparu que si Dector & Dupuy se comportent comme des guides, ils n'appliquent pas toutes les normes attendues dans le cadre d'une visite guidée et proposent un circuit urbain qui prend des chemins inattendus. L'objectif est plus de nous faire expérimenter le principe de résistance que de nous présenter les éléments pittoresques de la ville. Vern-sur-Seiche est ainsi présentée comme un espace dans lequel le moindre détail (une entaille dans une pierre, un

transformateur électrique, la clôture d'une maison, *etc.*) peut être source d'émerveillement, de commentaires, d'histoires. De la sorte les artistes réaffirment la capacité des spectateurs et des spectatrices à observer et redécouvrir ce qui les entoure. Alors qu'on assiste traditionnellement à des visites guidées pour apprendre et recevoir des savoirs qui ont été jugés importants et légitimes par d'autres que nous, ce ne sont pas tant des informations que nous transmettent les artistes, mais une posture, qui est la leur et qu'ils nous invitent à adopter, une posture selon laquelle on peut réinventer le réel et voir de l'art en dehors des catégories traditionnelles qui le définissent. Si les commentaires de plusieurs participant·e·s révèlent l'efficacité didactique du dispositif proposé par Dector & Dupuy, il est difficile de mesurer l'impact de la performance sur l'ensemble du groupe. Les amateurs et les amatrices de visite guidée urbaine auront peut-être eu l'impression que le rapport qu'elles et ils entretiennent à l'instruction a été dénigré par les artistes, d'autres auront peut-être été déçu·e·s de ne pas acquérir les connaissances auxquelles elles et ils s'attendaient. En ce sens, la présentation de la performance dans le programme de la biennale permet de souligner que cette visite urbaine est une proposition artistique. Si elle interroge la manière dont on transmet le savoir, elle donne avant tout l'occasion de faire l'expérience d'un rapport au monde et à l'art spécifique, sans pour autant substituer un modèle didactique à un autre.

BIBLIOGRAPHIE

Athanassopoulos V. (dir.), 2018, *Quand le discours se fait geste. Regards croisés sur la conférence-performance*, Dijon : Les presses du réel.

Bourdieu P., 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard.

Bourdieu P., 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Fayard.

Greco L., 2018, « Performance », *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, URL: http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/performance/

NOTES

1 Pour plus de précisions, voir Greco, 2018.

2 Dans la continuité de Louise Hervé et Clovis Maillet, qui emploient l'adjectif pour qualifier leurs performances, nous utilisons le terme « didactique » étant donné que les formats discursifs reproduits dans les performances (conférence, visite guidée) servent traditionnellement à instruire le public.

3 Andrea Fraser est une artiste étasunienne qui a notamment réalisé la performance *Museum Highlights A Gallery Talk* en 1989 au Philadelphia Museum of Art.

4 Pour comprendre comment ces pratiques s'inscrivent dans ce qu'il nomme « le tournant éducatif de l'art contemporain », voir Athanassopoulos, 2018.

5 Dossier de presse, *La revanche des milieux Vern Volume 22ème biennale d'art contemporain 7 sept-12 oct*, p.6.

6 Comme l'explique Bourdieu : « L'artiste qui appose son nom sur un readymade (comme le couturier qui met sa signature sur un parfum, ou un bidet – c'est un exemple réel), "créant" ainsi un produit dont le prix du marché est sans commune mesure avec le coût de production, est en quelque sorte mandaté par tout un groupe pour accomplir un acte magique qui resterait dépourvu de sens et d'efficacité sans toute la tradition dont son geste est l'aboutissement, sans l'univers des célébrants et des croyants qui lui donnent sens et valeur parce qu'ils sont aussi le produit de cette tradition : je pense évidemment aux conservateurs de musée, aux critiques, aux amateurs d'art d'avant-garde, aux collectionneurs (Q. 6), à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont quelque chose à voir avec le jeu de l'art à ce moment du temps » (2001 : 52-53).

RÉSUMÉS

Français

À l'occasion de la biennale d'art contemporain de Vern-sur-Seiche *La revanche des milieux*, le duo d'artiste Dector & Dupuy invite le public à une visite-performance de la ville. Convoquant les notions de circulation, d'héritage et de transfert, l'article propose l'analyse de la visite-performance et tente de repérer la façon dont les artistes subvertissent le format de la visite guidée dans lequel ils s'inscrivent. L'enjeu est alors de comprendre comment cette subversion leur permet de proposer une définition spécifique de l'art et de repenser les rôles que le public et les artistes occupent dans une situation de transmission du savoir.

English
On the occasion of the contemporary art biennial of Vern-sur-Seiche, *La revanche des milieux*, the two artists Dector & Dupuy, invite the public to a visit-performance of the city. From the concepts of heritage, transfer and circulation, the article analyses this visit-performance and try to identify how the artists subvert the norms of a guided tour. The issue is to understand how the subversion is a way to suggest a particular definition of art and a new relation between artists and public.

INDEX

Mots-clés
Visite-performance, visite guidée, art contemporain, normes communicationnelles, subversion, transmission

Keywords
visit-performance, guided tour, contemporary art, communication standards, subversion, transmission of knowledge

AUTEUR

Clémence Canet
Clémence Canet est commissaire d'exposition depuis 2015. De façon parallèle à son travail curatorial, elle mène depuis 2019 une recherche doctorale en arts plastiques et linguistique sous la direction d'Anne Creissels (Université Paris 8 – TEAMeD) et de Luca Greco (Université de Lorraine – Crem). Ses recherches concernent la façon dont les artistes contemporain·e·s font de leurs œuvres une chambre d'écho d'impensés sociaux. Sa thèse porte plus précisément sur des artistes performeur·se·s qui reproduisent des visites guidées et interrogent de la sorte les paradigmes de pensée dans lesquels peuvent s'inscrire les discours sur l'art. Elle réalise depuis le début de son doctorat des performances qui rendent comptent, par la pratique, de son travail de recherche. Investie dans de nombreuses activités scientifiques, elle est notamment secrétaire de rédaction de la revue Déméter et coorganise le cycle de conférences Les Mercredis de la recherche, en partenariat avec le MUba de Tourcoing.